

VOYAGE
EN ITALIE,
OU
CONSIDÉRATIONS
SUR L'ITALIE;

Par feu M. DUCLOS, *Historiographe de France, Secretaire perpétuel de l'Académie Françoise, &c.*

A MAESTRICHT,

Chez J. P. ROUX & COMPAGNIE, Imprimeurs-Libraires, associés.

1793.

aussi active, des intérêts locaux, des chefs, & sur-tout des guides de ces habitans.

IV.

Duclos, par caractere, par goût, par habitude, étoit l'homme le plus capable d'envisager & de faire connoître l'Italie sous ce point de vue, & ce point de vue est un foyer de lumiere qui répandra sur les écrits de beaucoup de voyageurs qui l'ont dévancé une espece de jour qui leur manque. Les *Considérations sur l'Italie* (car le titre que l'auteur a donné à cet écrit) sont une clef commune qui ouvre l'entrée & les issues d'une multitude de défilés obscurs dans lesquels il n'est que trop aisé de s'égarer. » Relativement à une nation, » comme il l'a dit ailleurs lui-même, » on entend par les *mœurs*, ses coutu- » mes, ses usages; non pas ceux qui, » indifférens en eux-mêmes, sont du » ressort d'une mode arbitraire; mais » ceux qui influent sur la maniere de » penser, de sentir & d'agir, ou qui en » dépendent.... Les peuples ont, com- » me des particuliers, leurs caracteres » distinctifs, avec cette différente, que » les moeurs particulieres d'un homme » peuvent être une suite de son carac-

» tere, mais elles ne les conftituent pas
» néceffairement; au-lieu que les mœurs
» d'une nation forment précifément le
» caractere national ».

Cet efprit philofophique le fuivoit par-tout. Il eft frappant, non-feulement dans fon Hiftoire de Louis XI, dans fes Mémoires pour l'hiftoire du dernier régne; mais dans les romans mêmes qu'il a publiés dans fa jeuneffe. On retrouve, dans tout ce qu'il a écrit, ce caractere obfervateur qui le ramenoit par des faits à fa maxime : » Que les princi-
» pes puifés dans la nature font tou-
» jours fubfiftans; mais que pour s'af-
» furer de la vérité, il faut fur-tout
» obferver les différentes formes qui les
» déguifent fans les altérer, & qui,
» par leur liaifon avec les principes,
» tendent de plus en plus à les confir-
» mer ».

Il a confervé, en écrivant fes Confidérations fur l'Italie, cette gaieté franche qui rendoit fa fociété fi agréable, fans nuire à cette droiture inaltérable qui le portoit à refpecter & à louer toujours la vertu, à démafquer & à décrier perfévéramment les vices, & fur-

tout l'hypocrisie. Il n'employoit l'arme du ridicule que contre les sots à prétentions; il traitoit sérieusement & plus amérement les mauvais citoyens; & il savoit les démêler, dans quelque classe de la société qu'ils fussent placés.

On en trouvera mille preuves dans cet Ouvrage. Son caractere libre, son esprit pénétrant y ont semé des anecdotes, des épigrammes, des développemens très-intéressans, soit sur l'esprit ecclésiastique, soit sur cet esprit monacal, qui s'exercent avec plus de subtilité & d'adresse en Italie que par-tout ailleurs, mais que de bons yeux ne confondent nulle part. Nous ne doutons point, par exemple, qu'on ne lise avec intérêt & avec fruit ce qu'il dévoile sur les intrigues de fanatiques de toute espece, tels que l'apologiste de la Saint-Barthelemy (l'abbé de Caveirac) & l'abbé du Four. Ils furent envoyés l'un & l'autre de France à Rome par deux partis qui en apparence n'existent plus, mais dont la conduite peut servir d'exemple & d'avertissement pour tous les temps & pour tous les lieux. En un mot, Duclos a écrit, en 1767, quantité de vérités & de réflexions, qu'a-

lors tout le monde eût regardées comme hardies, mais trop sensées & trop importantes pour n'être pas toujours utiles.

Après la mort de Duclos, le manuscrit original fut importé en Bretagne par son légataire universel, M. de Noual. C'étoit un citoyen honnête ; mais qui n'ayant jamais cultivé les lettres, n'étoit pas à portée d'en connoître le prix. Il en existe une copie relue avec soin par Duclos, & corrigée en quelques endroits de sa main. Nous sommes parfaitement sûrs que notre manuscrit est absolument conforme à l'original. Il ne doit donc pas être confondu avec ces copies furtives, informes, incompletes, que défigurent de plus en plus des additions, des interpolations, des notes de la part d'éditeurs qui n'envisagent que leur utilité pécuniaire dans les ouvrages qu'ils publient.

Des gens de lettres étroitement liés avec Duclos existent encore en assez grand nombre à Paris ; tous connoissent son style, sa maniere de voir & de juger, & plusieurs lui ont entendu lire de longs morceaux des *Considérations*

sur l'Italie. Nous invoquons leur témoignage avec la plus grande confiance. Ils ne confondront pas des Editeurs qui respectent le Public avec des prétendus Editeurs qu'on devroit plutôt nommer les détracteurs de Duclos, & qui, par le mélange de leur style avec le sien, & encore plus de leurs idées avec les siennes, ne pourroient qu'affoiblir la juste réputation de ce courageux ami des Hommes, des Lettres & de la Liberté.

VOYAGE EN ITALIE, OU CONSIDÉRATIONS SUR L'ITALIE.

Un desir assez général est celui de voir l'Italie, & sur-tout cette Rome, jadis capitale de l'univers, qui, dans un autre genre, l'est encore d'une grande partie de l'Europe, & peut continuer de l'être, au moins pour quelque temps, si son gouvernement se réforme.

Pour peu qu'on ait eu d'éducation, on n'a, dans la jeunesse, entendu parler que des Grecs & des Romains; & nous continuons d'être encore plus familiarisés avec ceux-ci qu'avec les autres, par les relations politiques & journalieres avec la cour de Rome : au-lieu que la Grece moderne est actuellement ensevelie dans la barbarie, & nous est absolument étrangere.

La plupart des jeunes gens connoiſſent plus les noms d'Alexandae, de Céſar, de Scipion, d'Annibal, &c. que ceux des rois ou des grands hommes de leur patrie; & le peuple ſait mieux ſes noms des miniſtres ſubſiſtans, ou de leurs commis, que ceux des héros de l'antiquité. Il n'en eſt pas ainſi de Rome. Le plus bas peuple de la catholicité entend parler de Rome auſſi ſouvent que les gens inſtruits. Rome & le St. Pere occupent une place conſidérable dans ſon imagination. Cette dévotion, qui s'allie ſi communément à la ſuperſtition, au libertinage & aux mœurs baſſes & crapuleuſe, produit la foule de pélerins, de gueux & de coquins dont l'Italie eſt inondée, & dont la capitale eſt toujours le centre de réunion. D'un autre côté, l'amour de l'antiquité & des arts, le deſir de voir les lieux qu'ont habité les maîtres de l'univers, dont tout rappelle le ſouvenir dans Rome, y attire une quantité de ſavans de toutes nations, d'artiſtes & de curieux opulens, très-utiles au pays par l'argent qu'ils y laiſſent. On y voit donc à la fois un concours perpétuel d'hommes de mérite, & de la plus vile canaille.

J'avois toujours eu le deſir, commun aux gens de lettres, de faire ce voyage, & je m'étois ſouvent trouvé dans les cir-

constances les plus favorables à mon dessein, sur-tout pendant l'ambassade du duc de Nivernois à Rome, & celle de l'abbé, depuis cardinal de Bernis, à Venise. J'étois particuliérement lié avec l'un & l'autre, mes confreres à l'académie, & je connoissois tous les autres ministres de France en Italie. Des contrariétés d'affaires m'avoient toujours empêché d'effectuer mon projet. J'étois convenu depuis avec le cardinal de Bernis de l'accompagner au premier conclave; mais Clément XIII, vivant plus que nous ne l'avions cru, & moi avançant en âge sans être guéri de ma curiosité, je pris brusquement mon parti. A soixante ans passés, mais avec une santé d'Athlete, que j'ai mise, dans mon voyage, à toute sortes d'épreuves, je résolus de voir cette Italie, si vantée par les voyageurs. J'ai su par moi-même, ce qu'il y avoit à rabattre des relations faites par des gens déterminés à l'admiration avant que d'avoir vu, & qui ne veulent sur rien avoir perdu les frais de leur voyage. Il y a tant de livres sur les monumens & le matériel de Rome & de l'Italie qu'on peut consulter, & auxquels je recourrai moi-même, quand je voudrai me rappeller ce que j'ai vu, que je me bornerai à quelques réflexions que je ne trouverois pas ailleurs. Je les

ler voir la princesse de Craon, leur mere, qui vouloit se retirer à Florence, où on lui avoit déja préparé un palais. La proposition étoit séduisante; mais entre la tenue des états & le voyage d'Italie, il auroit fallu retourner à Paris, & j'avois, indépendamment du desir de voyager, des raisons de m'éloigner. L'affaire contre M. de la Chalotais, aussi odieuse & aussi absurde que celle d'Urbain Grandier, étoit dans toute sa force. Je m'étois expliqué si souvent & si publiquement sur le brigandage des auteurs & des instrumens de cette persécution, que j'avois fort déplu à quelques ministres, & sur-tout à un certain intrus dans l'administration, où il n'a porté que des talens de procureur, & un orgueil stupide, ne pouvant atteindre à la fierté. Sa sensibilité bourgeoise s'étoit trouvée blessée de quelques plaisanteries qu'il m'attribuoit, & dont il vouloit faire des crimes d'état. J'en eus des avis très-sûrs. Sachant ce qu'un tel ouvrier savoit faire, & qu'il n'étoit permis de parler ni de penser honnêtement, je suivis le conseil de m'absenter. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce mystere d'iniquité, qui exige un ouvrage exprès.

Madame de Boufflers & son frere instruits de mes raisons, ne me presserent

plus de changer de projet. Je leur proposai à mon tour de venir voir Marseille & Toulon, & ils y consentirent. Mais en arrivant à Lyon, nous trouvâmes le prince de Beauvau qui, craignant que le voyage de Toulon n'arrêtât trop long-temps son frere & sa sœur qui devoient faire les honneurs de sa maison à Montpellier, rompit notre partie. Le lendemain il me mena dîner chez M. de la Verpiliere, prévôt des marchands, & de-là à la comédie, où nous avions demandé la partie de chasse de Henri IV, que je desirois d'autant plus de voir représenter, que j'en aime le sujet & l'auteur, & que la représentation ne s'en fait point à Paris, sans doute par de bonnes raisons, car on n'ose les dire. Je passai deux jours avec la sœur, les deux freres & quelques évêques de Languedoc qui alloient aux états. Quand je vis que tous en prenoient la route, je pris celle d'Avignon par la diligence du Rhône. Arrivé le jeudi 27, dès neuf heures du matin, par un beau temps, quoique froid, je passai la journée à parcourir la ville & les dehors. Le jour suivant je pris une voiture bien fermée pour me rendre à Marseille, où j'arrivai le 30 au matin. Le comte de Rochefort m'y joignit le jour même. Nous jouissions en décembre de ce beau soleil de Provence

je profiterois de ses offres à mon retour, s'il pouvoit jusques là différer son départ. Il me le promit, & le comte de Rochefort & moi allâmes à Toulon voir l'intendant, M. Urson, qui ne voulut jamais nous laisser loger ailleurs que chez lui. Pendant notre séjour, M. de Bompar, commandant de la marine, nous invita à dîner; & sur ce que je lui dis de mon projet d'embarquement, il me conseilla de n'en rien faire. Si le roi, ajouta-t-il, m'ordonnoit dans cette saison d'aller à Rome, je m'y rendrois par terre. Le vent peut vous porter par-tout ailleurs qu'à Civita-Vecchia, peut-être en Sardaigne ou en Corse, & vous y retenir long-temps. Le conseil d'un homme aussi fait à la mer que M. de Bompar me décida, & à mon retour à Marseille, je remerciai l'abbé Porta de ses offres, & pris la route d'Antibes. Je vis en passant par Fréjus, où je m'arrêtai assez pour parcourir la ville & faire des questions sur le local & la société, que le cardinal de Fleury, qui en avoit été évêque, avoit grande raison de dire, qu'aussi-tôt qu'il eut vu sa femme, il en fut dégoûté; aussi ne vécut-il guere avec elle. Il y a mille paroisses de village qui l'emportent sur la cathédrale de Fréjus; ce qui fait du moins une présomption sur

la pauvreté d'un pays. L'abbé de Fleury, accoutumé au séjour de la cour, où il fut long-temps aumônier du roi, regarda Fréjus comme un exil, quoiqu'il eût eu bien de la peine à l'obtenir. Mais ceci n'a rien de commun avec mon voyage, & j'en parle dans l'histoire du regne présent.

Je trouvai à Antibes, dans l'auberge où je descendis, le marquis de Barbantanne qui alloit en qualité de ministre de France, résider à Florence; ses équipages étoient déja embarqués dans une félouque, sur laquelle il se disposoit à passer à Gênes. Les félouques s'éloignant peu de la côte, on n'est pas exposé, en cas de mauvais temps, à rester à la mer plus long-temps qu'on ne le veut; on peut toujours aborder & coucher à terre, au-lieu que dans un bâtiment qui a pris le large, il faut obéir au vent. Mon dessein étant aussi de passer à Gênes, le marquis de Barbantanne m'auroit donné place dans sa félouque, s'il eût été possible de m'y arranger; mais elle étoit déja si embarrassée d'équipages, qu'à peine pouvoit-il s'y placer lui & ses gens; encore étoit-il obligé de s'y renfermer dans la caisse de sa chaise. Je fis donc marché avec le patron d'une autre félouque, & M. de Barbantanne & moi con-

vînmes que ne pouvant être dans la même, nous partirions du moins en même-temps, pour nous retrouver, le soir ensemble au lieu où nous aborderions. Un ouragan qui dura deux jours nous ayant retenus à Antibes, nous en partîmes le lundi matin 15 décembre, par le plus beau temps; mais à peine avions-nous dépassé Nice, le vent devint si fort & si contraire, que tout ce que nous pûmes faire fut, à force de rames, de gagner Monaco. La félouque de M. de Barbantanne, apparemment trop chargée, resta bientôt en arriere, & nous ne nous rejoignîmes qu'à Gênes où j'arrivai plusieurs jours avant lui. Le ciel étoit si pur & l'aspect de la ville de Monaco, placée sur le plateau d'un rocher, me parut si agréable, que j'y montai. Le commandant chez qui je fus conduit, me reconnut d'abord pour m'avoir vu à Paris en différentes maisons. C'étoit un chevalier de Saint-Louis. Je ne me le rappellois pas; mais je n'en témoignai rien, & répondis à ses politesses. Il voulut m'engager à passer la journée avec lui, m'offrant de me coucher au château. Sur ma réponse qu'il y avoit sur la félouque d'autres passagers qui ne seroient pas, non plus que le patron, disposés à s'arrêter, il m'offrit du moins de rester à dîner. Je m'en excusa

encore, parce que le vent commençoit à tomber, & qu'on ne tarderoit pas à reprendre la mer.

Je me contentai de voir avec lui le château & la place, d'où l'on découvre la plus grande étendue de la mer & des côtes. Après avoir fait à ce commandant les remerciemens que je lui devois, je redescendis au port, & nous partîmes. Le vent étant devenu favorable, nous voguâmes le reste du jour & toute la nuit. Nous arrêtâmes le matin à Noli, où nous déjeûnâmes avec d'excellent poisson, & nous rembarquâmes tout de suite. Nous avions bien fait de profiter du vent de la nuit; car il changea, devint contraire & si fort, que nous fûmes près de trois heures à doubler, à force de râmes, la pointe d'un rocher, sans quoi nous aurions eu à dériver très-loin. Nous gagnâmes enfin Savone vers les deux heures après-midi. Ne sachant si la mer seroit plus praticable le lendemain, & n'étant qu'à dix lieues de Gênes, j'arrêtai des mulets pour m'y rendre par la Corniche, laissant mon bagage dans la félouque, & n'emportant qu'un porte-manteau. Ce qu'on appelle la Corniche est un chemin raboteux, haut & bas, n'ayant de largeur que pour un mulet & sa charge, taillé sur le flanc de la montagne, de sorte qu'en y passant

on a le rocher d'un côté & le précipice de l'autre, sans garde-fou. On n'y va qu'au pas du mulet, & on met environ six heures à faire les cinq lieues de Savone, par la montagne, au pied de laquelle est un lieu assez considérable & agréablement situé au bord de la mer à cinq lieues de Gênes, où je me rendis en deux heures dans une calêche, par un chemin aussi uni qu'une allée de jardin.

Voulant connoître la nature des chemins de l'Italie, & les différentes manieres d'y voyager, je me sus bon gré d'avoir fait l'essai de la Corniche, sans quoi je ne m'en serois pas fait une idée complete. Le passage du mont Cenis, dont les voyageurs parlent tant, est un chemin royal en comparaison de celui-là. Il seroit facile de l'élargir; il suffiroit de couper sur le flanc du rocher, & de déblayer du côté du précipice; on pourroit même faire un parapet des pierres qu'on arracheroit de la montagne, comme on l'a fait en Savoie, au lieu nommé les échelles, *Scalæ*. Des troupes auroient bientôt fait un tel ouvrage. Mais les Génois ne veulent pas rendre si aisés, par terre, les accès de leur capitale. Les difficultés de la Corniche n'ont pas empêché l'armée de Dom Philippe d'y passer.

Je n'avois pris, en partant, aucune let-

tre de recommandation, attendu que je connoiſſois les miniſtres que nous avions en Italie, & qu'ils étoient ſuffiſans pour me préſenter dans les principales maiſons où j'aurois envie d'aller; & pluſieurs m'auroient même logé, ſi je n'avois toujours préféré, en voyage, la liberté de l'auberge ou de la chambre garnie.

Le lendemain de mon arrivée à Gênes, le 17 décembre, j'allai voir M. Boyer de Fons-colombe, notre miniſtre auprès de la république. J'en fus reçu avec toutes ſortes de marques d'amitié. J'y dînai, & il vouloit que je lui promiſſe de paſſer avec lui tout le temps de mon ſéjour à Gênes; je le vis en effet aſſez aſſiduement, & à l'exception de mes courſes dans la ville pour voir ce qu'il y a de curieux, je partageois mon temps entre lui & le marquis de Lomellini, qui, heureuſement, étoit ſorti du Dogat, ſans quoi je n'aurois pu le voir qu'avec toutes les formes de l'étiquette. Nous avions beaucoup vécu enſemble à Paris, lorſqu'il y étoit envoyé de la république. Nous nous revîmes avec cette joie que reſſentent deux compatriotes qui ſe retrouvent en pays étranger. Il n'y avoit pourtant alors que moi qui le fûſſe. C'eſt que Paris devient la patrie univerſelle de tous ceux, de quelque pays qu'ils

ſoient, qui y vivent en bonne compagnie. Le ſouvenir qu'on en garde ailleurs, nuit ſouvent au plaiſir qu'on auroit de vivre chez ſoi, ſi l'on n'en étoit pas ſorti. La campagne ſeule, quand on eſt aſſez heureux pour en prendre le goût, dédommage de notre grande capitale. Paris ou le village, pourroit être le vœu de bien des gens raiſonnables.

Le marquis de Lomellini eſt un des hommes en qui j'ai trouvé le plus d'eſprit, de belles-lettres, de ſcience, de philoſophie, de vivacité & d'agrément dans la converſation. Il n'y a point d'académie en Europe dont il ne fût un des membres les plus diſtingués. Il connoît parfaitement les vrais intérêts de ſa république, & le grand art de ſe prêter aux circonſtances. Si ſes conſeils euſſent prévalu dans l'affaire de Corſe, Gênes s'en ſeroit mieux trouvé & nous auſſi. Mais les hommes ſupérieurs ont ſouvent le malheur d'avoir pour confreres, dans quelques compagnies que ce ſoit, des ſots & des jaloux, égaux de rang & de crédit, & oppoſés à toutes les vues qu'ils ſeroient incapables d'avoir.

Parmi les curioſités de Gênes, j'en remarque une aſſez plaiſante; c'eſt le mot de *Libertas*, faſtueuſement écrit ſur les édifices publics, & même ſur la priſon,

& que le peuple lit avec complaisance. C'est à-peu-près tout ce qu'il connoît de la liberté, quoiqu'il l'ait seul rendue à ses maîtres.

J'avois fort connu à Paris madame Brignolil, mere de la princesse de Monaco. C'étoit alors une des plus belles femmes, de l'air le plus noble & d'un caractère si aimable, que plusieurs femmes lui pardonnoient sa beauté. Je voulois la voir avant de quitter Gênes ; mais j'appris qu'elle étoit retirée dans une terre où elle ne recevoit que sa famille. Dès que sa beauté avoit commencé à se passer, les vapeurs l'avoient saisie, & la mélancolie y succédoit. C'est une de ces infortunées qui ne savent ni vieillir, ni remplacer la jeunesse, quoiqu'elle eût plus de moyens que d'autres d'avoir des amis qui valent bien des adorateurs.

En parlant de nos amis communs, M. de Lomellini me dit qu'il avoit écrit à d'Alembert, sur son ouvrage au sujet de l'expulsion des jésuites de France : *Vous avez oublié la loi de Solon contre les impartiaux.* Le marquis de Lomellini n'est pas ami des jésuites ; & quelque attention qu'on ait à cacher son éloignement pour eux, ils ne s'y trompent jamais : ce sont les rats qui sentent un chat de très-loin, avec cette différence que les rats jésuites

n'oublient rien pour étrangler le chat, & y réussissent souvent. M. de la Chalotais en est un cruel exemple. M. de Lomellini a donc le plus grand intérêt à la destruction des jésuites, ce qui ne peut arriver à Gênes que par leur extinction à Rome, attendu que les plus grandes maisons Génoises ont des parens chez eux, & qu'ils sont dans une grande considération.

Si la société de M. de Lomellini m'eût fait prolonger mon séjour à Gênes, la douceur du climat n'y auroit pas contribué. Il y tomba un demi-pied de neige pendant que j'y étois. Je ne doute pas qu'on n'y soit brûlé en été par la réverbération des rochers qui entourent la ville. Comme j'aspirois à une température plus douce, je partis au bout de dix jours. M. de Lomellini me fit promettre de repasser dans la belle saison; mais les promesses des voyageurs dépendent si fort des circonstances, que je ne pus tenir la mienne.

La veille de mon départ, j'eus sujet de me louer de ne m'être pas embarqué sur le vaisseau du cardinal Pamphile. L'abbé Porta, après avoir battu la mer pendant plus de quinze jours, fut obligé de se faire mettre à terre à Gènes, & fit bien; car le bâtiment n'aborda à Civita-Vec-

chia que deux mois après mon arrivée à Rome. L'abbé vint me trouver, & me proposa de faire route avec moi. Je fus très-content d'avoir un compagnon de voyage, qui connoissoit parfaitement l'Italie, où il avoit passé plusieurs années.

Le lendemain, 26 décembre, je le menai chez M. Boyer, notre ministre, où j'étois invité à faire un déjeûné pendant qu'on placeroit nos malles & portemanteaux dans le canot du courier, avec qui nous devions passer à Léricé, pour y prendre la poste. Nous partîmes vers midi, par le plus beau soleil, mais avec un vent froid si contraire, que nous n'arrivâmes qu'à la nuit à trois lieues de Gênes, où nous entrâmes dans une félouque, sur laquelle nous arrivâmes à Léricé à trois heures du matin. Le directeur de la poste de Gênes m'avoit prévenu qu'un violent orage avoit tellement dégradé le chemin de la premiere poste en sortant de Léricé, que si je voulois l'éviter, le patron de la félouque avoit ordre de me conduire à Via-Reggio, au cas que je l'exigeasse. Il n'en fit pas la moindre difficulté; mais comme il étoit fête, il voulut entendre une messe qui se dit vers quatre heures. J'avois inutilement représenté que le vent étant devenu favorable, nous arriverions assez tôt à Via-Reggio;

ſous ſa charge, ſe glorifie de ſon panache & de ſes ſonnettes. On ne voit, dans la petite république de Lucques, ni mendians, ni fainéans, ni vagabonds, & ſa population eſt, relativement à ſon étendue, la plus forte de l'Italie. On y recueille peu de bled; mais l'induſtrie procure aux Lucquois les moyens de ſuppléer à ce que la nature leur a refuſé. *Diſcite reges !*

La nuit nous ayant fait rentrer à l'auberge, nous y trouvâmes un bon ſouper & des lits propres. C'eſt le ſeul endroit de l'Italie, excepté dans les villes, & pas en toutes, dont je puiſſe parler ainſi.

Le lendemain matin la poſte nous conduiſit à Piſe, dans une chaiſe à deux. Les maîtres de poſtes en fourniſſent ſuivant un prix réglé; mais ſi l'on veut toujours ſe ſervir de la poſte, il vaut mieux avoir ſa voiture, pour éviter l'incommodité de paſſer les malles d'une chaiſe ſur l'autre, ſans compter la perte du temps. Nous fûmes très bien traités, bonne chere, bon vin, & chambre propre, à une auberge près du pont de marbre, c'eſt le principal des trois qui ſont ſur l'Arno, & joignent deux quais aſſez ſemblables à ceux de Paris. J'allai après-dîné voir monſignor Cérati, chef, quant au ſpirituel, de l'ordre de Saint-Etienne. Ce pré-

lat vénérable par ſon âge, l'eſt encore plus par ſon caractere; ſes mœurs douces, l'étendue de ſes connoiſſances en tout genre de ſciences & de littérature. C'eſt un des plus aimables ſavans & des plus communicatifs que j'aie rencontrés. Quoique nous ne nous connuſſions que de nom, il me fit les plus tendres reproches ſur ce que je n'étois pas venu deſcendre à ſon palais & dîner avec lui. Ce fut avec peine qu'il ſe rendit aux raiſons que j'avois de partir de Piſe dès le lendemain, parce que j'en avois pris l'engagement avec mon compagnon de voyage que ſon devoir obligeoit de ſe rendre à Rome. Nous avions déja arrêté notre voiture pour partir le jour ſuivant à dix heures du matin, ſuivant la regle d'Italie, qui oblige de ſéjourner vingt-quatre heures dans le lieu où l'on eſt arrivé par la poſte, ſi l'on ne continue pas de s'en ſervir. L'embarras du déplacement des malles, n'ayant point de voiture à nous, nous fit arrêter celle d'un voiturin, & un cheval pour mon domeſtique. Il s'engageoit à nous rendre à Rome le ſixieme jour, & n'y arriva pourtant que le ſeptieme.

Je fis une obſervation à Piſe, ſur des orangers en pleine terre, chargés de fleurs & de fruits, dans un jardin à la vérité

peu étendu, & entouré de bâtimens; mais il faisoit assez froid pour qu'il y eut de la glace sur des flaques d'eau. J'avois aussi cueilli de très-belles, bonnes & grosses oranges dans la montagne de Lesterelle, où il y a souvent neige & glace. Je suis persuadé qu'il y a bien des lieux en France où des orangers exposés au midi & à l'abri du nord, viendroient en pleine terre, particuliérement près de la mer, où le froid n'est pas si vif que dans les provinces méditerranées.

Après avoir parcouru les quais & les plus beaux quartiers de la ville, jusques au coucher du soleil, nous allâmes à l'opéra, où j'eus quelques instants de plaisir & beaucoup d'ennui. Sans entrer dans la dispute sur la préférence de la musique françoise ou italienne, qui a occasionné tant de bavardages & d'écrits bons ou mauvais, je dirai pour mon goût que les opéras bouffons m'ont fait souvent plaisir, que les grands opéras m'ont, à quelques morceaux près, excédé d'ennui, & qu'à tout prendre, l'ensemble des nôtres est fort au-dessus de ceux d'Italie. Leurs autres spectacles ne méritent pas qu'on en parle.

Nous prîmes notre route par la Scala, Stagio, Sienne, Sanquirino, Radicofani, derniere place de la Toscane; Aquapen-

dente, premiere de l'état du Pape; Montefiascone, Viterbe, Ronciglione, Monterosi, la Storta, & arrivâmes à Rome le 4 janvier 1767, vers trois heures après-midi. Je conseille à tout voyageur de ne s'arrêter, sur-tout pour coucher, nulle part, hors dans les villes qui en méritent le nom. Tout est ailleurs d'une mal-propreté dégoûtante. On ne pourroit, par exemple, se figurer un bouge, tel que l'auberge de Stagio, qui voudroit pourtant avoir un air de ville : on prend là une idée des auberges de la route de Rome à Naples. On est encore plus frappé du contraste quand on a voyagé en Angleterre, où j'ai trouvé dans des auberges de village une propreté qu'on ne verroit pas toujours dans les hôtels garnis de Paris.

Le vin est bon dans toute la Toscane, & dans plusieurs endroits tient plus ou moins du muscat. Le *muscatello* de Montefiascone est célebre, & les aubergistes écrivent volontiers sur leur enseigne le triple mot, *est*, *est*, *est*, pour attester la bonté de leur vin, en rappellant la mémoire du prélat allemand Jean de Fueris, qui en but tant qu'il en mourut. Tous les voyageurs en ont parlé.

Ce qui est plus intéressant que la mort de Jean de Fueris, c'est la culture de la

Toſcane, qui m'a paru bien cultivée partout où elle eſt cultivable ; car, n'en déplaiſe aux enthouſiaſtes, cette délicieuſe Italie offre, dans une grande étendue de pays, l'image de la nature bouleverſée par les tremblemens de terre & les volcans. Ceux qui n'y ont pas voyagé concevront aiſément que l'Apennin, qui la partage dans toute ſa longueur, depuis les Alpes juſqu'aux extrêmités du royaume de Naples, doit couvrir de roches entaſſées un eſpace prodigieux de pays néceſſairement inculte. Cette chaîne de montagnes a auſſi l'avantage de fournir quantité de ruiſſeaux & de rivieres qui fertiliſent les plaines, & l'inconvénient des torrens qui en ravagent beaucoup. Les plateaux de Florence, Piſe, Sienne, Bologne & autres, ſont de la plus forte végétation & de la plus belle culture. Je parlerai de la Terra-Felice, à l'article de Naples.

Avant de quitter la Toſcane, je dois dire que j'y ai vu le payſan par-tout vêtu de drap, bien logé & nulle part des ſabots. C'eſt, je le répete, ſur l'état du payſan que je juge du gouvernement, que je n'ai ni le temps ni le moyen de connoître.

Nous eûmes le bonheur de n'être arrêtés dans notre chemin par aucun tor-

rent; nous les trouvâmes tous à sec; mais nous éprouvions un froid très-vif dans notre voiture italienne, espece de cabriolet fermé par des simples rideaux sur le devant. Le ciel étant très-net, nous mettions souvent pied à terre pour nous réchauffer en marchant, sur-tout aux montagnes où les chevaux ne pouvoient monter ni descendre plus vîte que nous. Cette ressource nous manqua le quatrieme jour. Le temps se couvrit, & il tomba une si grande quantité de neige, que nous ne cessâmes de la traverser depuis Aquapendente, qu'en approchant de Monterosé, pendant dix à douze lieues.

Jusques-là, je ne m'étois pas apperçu de la moindre différence entre l'hyver de France & celui d'Italie; mais passé Monterosé, je commençai à la sentir, & ce n'étoit point par le relâchement du temps, ce qui arrive par-tout, à Stockholm comme à Paris. J'ai soigneusement observé la température de Rome & de Naples pendant l'hyver; & comme celle d'une seule année ne peut pas servir de regle, voici quelque chose de plus précis; ce sont les observations météorologiques, faites par les peres Jaquier & le Sueur, minimes François, & les meilleurs physiciens qu'il y ait en Italie.

niers à foin. Les trois rues en pate-d'oie qui viennent aboutir à la place, & dont l'obélisque du milieu fait le sommet des angles qu'elles forment, n'ont pas assez de largeur. Celle du milieu, qu'on nomme le cours, devroit sur-tout en avoir davantage, relativement à sa longueur & à sa destination. C'est où l'on se promene en carrosse, où se font les courses de chevaux & les entrées publiques. Les palais, dont elle est ornée par intervalles, ont leurs beautés intérieures; mais cette longue suite de fenêtres grillées y donnent un air de prison. Le palais de France est celui dont la façade m'a paru la plus noble. On le nomme communément l'académie, & le roi y entretient toujours douze ou quinze éleves qui, pendant trois ans, étudient à Rome ce qu'elle renferme de plus beau en peinture, sculpture & architecture.

Aussi-tôt que nous entrâmes dans Rome, un commis ou un garde arrêta notre voiture, pour nous conduire à la douane & y faire visiter nos malles. Ne s'y trouvant rien de sujet aux droits, l'attention des visiteurs se porta sur mes livres pour les faire examiner le lendemain par celui qui est chargé de cette fonction. Ce n'étoit que des ouvrages relatifs à l'Italie, où je prenois d'avance les notions de ce

que j'allois voir; auffi les envoyai-je réclamer le jour fuivant, & ils me furent rendus. J'étois affez prévenu de cette vifite pour n'avoir pas mis avec ces livres le voyage de Miffon qu'on auroit confifqué, comme étant à l'index. Le cardinal Piccolomini, avec qui je vécus affez familiérement, m'ayant offert de me procurer une permiffion du Pape, d'avoir & de lire des livres prohibés, je lui dis qu'il me faudroit d'abord une abfolution de ceux que j'avois lus, & que ce feroit trop de grace à la fois. Il fe mit à rire, & il ne fut plus parlé de permiffion. Il favoit d'ailleurs que j'étois un auteur à l'index, pour un ouvrage où je n'ai pas trop ménagé la cour de Rome, ni fon grand oncle Pie II, Ænéas Silvius Piccolimini.

A propos des douanes, on paffe fous tant de dominations différentes en parcourant l'Italie, que ces vifites font une des incommodités du voyage. On fe les épargne quelquefois avec de l'argent; mais que les commis vifitent ou non, il faut toujours les payer. Un autre embarras vient de la diverfité des monnoies. Il eft vrai que l'or en louis, guinées ou fequins, a cours par-tout avec plus ou moins de valeur. Le fequin romain, par exemple, qui vaut vingt paoles & demi

à Rome, n'eſt reçu que pour dix-neuf & demi en Toſcane. La paole vaut un peu plus de dix ſols & demi de France, & le louis quarante-quatre ou quarante-cinq paoles.

On ne voit guere à Rome d'or ou d'argent dans le commerce; tout ſe paie en papier-monnoie; de ſorte que l'argent & le billon, ne ſervent que pour des *appoints*. Les banquiers ne paient qu'en papier les neuf dixiemes à-peu-près des lettres-de-change qu'on leur préſente, & quelque confiance que le gouvernement puiſſe donner au papier, j'ai toujours vu les marchands préférer les eſpeces.

Les pays catholiques ayant communément des ſommes à payer à Rome, pour des bulles de diſpenſes, &c. le change eſt de 4, 5 & 6 pour cent à l'avantage de cette ville. Il n'en étoit pas ainſi en 1766. La France avoit fourni tant de bled à Rome dans des années de diſette en Italie, que Rome devoit à la France, & je fus payé au pair. Je m'étois muni de trois mille livres en or, en partant de France, & M. de la Borde, banquier de la cour, m'avoit donné pour 12,000 livres de lettres de crédit ſur Gênes, Rome, Naples & Veniſe.

A propos de l'argent que les états catholiques font paſſer à Rome, on croit

communément que la France y porte des sommes immenses. Quelques modiques qu'elles fussent, ce seroit peut-être toujours trop. Mais, sans entrer dans cette question; j'ai voulu en connoître le vrai. Voici le relevé de cinq années, pris sur les registres mêmes de la daterie, de l'argent payé par la France, pour bulles & dispenses de toute espece, en y comprenant jusqu'aux frais des banquiers expéditionnaires de Rome.

Années.	Argent de France.					
1764.	457647	l.	3	s.	7	d.
1765.	318431	l.	19	s.	9	d.
1766.	426147	l.	16	s.	7	d.
1767.	334740	l.	8	s.	9	d.
1768.	342939	l.	9	s.	4	d.

Les propines du protecteur ont été pour les deux années 1767 & 1768, en tout de 34029 l. 6. s. 9 d.

Les sommes payées à la daterie seroient plus fortes, si l'on payoit suivant la fixation du concordat; mais on y fait presque toujours une diminution d'environ un tiers.

Au sortir de la douane, je me fis conduire près de la place d'Espagne, où j'eus un logement assez honnête, à quatre sequins par mois. Le carrosse me coû-

toit quatorze à quinze paoles par jour, & cinq par repas quand je mangeois chez moi. Tout auroit été plus cher, si le carnaval eût eu lieu cette année à Rome, où il est plus brillant qu'en aucune ville d'Italie. Le pape affligé de la disette, l'avoit défendu par une dévotion très-contraire à la politique, car il priva Rome de plus de deux millions que les étrangers y auroient dépensés.

Dans quelque lieu qu'on aille, on sait que tout est cher pour les étrangers; mais la vie ne l'est pas à Rome pour quelqu'un d'établi. On y brûle peu de bois; beaucoup de chambres n'ont point de cheminée, plus par économie que faute de besoin. J'écrivis à ce sujet à un grand seigneur de France, que la plus forte preuve que j'avois trouvée de la douceur du climat, étoit de n'avoir guere de feu, & que je ne doutois point qu'on ne me prouvât la douceur des mœurs par l'impunité des crimes. Je parlerai ailleurs du prix des denrées, & de la valeur des monnoies.

Le lendemain de mon arrivée à Rome, j'allai voir notre ambassadeur, M. d'Aubeterre, dont j'eus dès ce moment, & pendant tout mon séjour, les plus grands sujets de me louer. Il a rempli avec distinction les trois premieres am-

bassades, Rome, Vienne & Madrid. Je vis le même jour l'abbé de Veri, notre auditeur de Rote, homme d'esprit & de mœurs douces, & le bailli de Breteuil, ambassadeur de Malthe, un des hommes les plus aimables. Ma liaison avec eux trois fut bientôt au point que je pouvois me regarder chez eux comme chez moi. Ce sont sans contredit les meilleures maisons, & à-peu-près les seules de Rome. Je ne sache, de tout le sacré college, que le cardinal d'Yorck, qui ait une table de sept à huit couverts. Presque tous les cardinaux ou princes romains, donnent pour la leur, où ils se trouvent seuls, une somme modique à un soi-disant maître-d'hôtel. Leur dépense est en équipages & livrées, ou décoration de leur palais. On sait qu'à Rome le seul repas est le dîné; le soir dans les assemblées, qu'on nomme conversations, on joue, on cause, on prend des glaces.

Je fus présenté dans les principales maisons, chez la duchesse de Bracciano, la princesse Altieri, &c. Je connus encore la plupart des personnes distinguées chez M. d'Aubeterre & chez l'abbé Veri, qui, tous les mercredi, avoit un concours ou l'assemblée étoit d'autant plus nombreuse, que le pape, non content d'avoir défendu les spectacles publics, avoit

encore, par un édit très-libellé, interdit tous les divertissemens particuliers. *Monsignor* de Veri, quoique très-décent dans toute sa conduite, & attaché par sa place à la cour de Rome, se regardoit cependant en sa qualité d'auditeur pour la France, comme assez indépendant du pape, pour ne se pas croire obligé d'obéir à l'interdit. On ne regarde à Rome que les cardinaux de supérieurs aux auditeurs de Rote; aussi appelle-t-on quelquefois ceux-ci les éminences noires. Ils sont sans contredit à la tête de la prélature, des *monsignori*. Notez que le *monsignor* ne répond point à notre *monseigneur* en françois; *signior mio* le rendroit mieux. Il en est ainsi des *lords* en Angleterre. Lorsque le roi leur adresse la parole au parlement, il n'entend certainement pas dire qu'ils soient ses supérieurs; mais ses premiers sujets. Si le nom de *pair* étoit de style pour cette dignité en France, comme celui de *lord* pour la dignité angloise, en concluroit-on que le roi, en disant *mes pairs*, diroit *mes égaux*? ou qu'un particulier obscur, en donnant ce titre à un pair, le traiteroit d'égal? Les mots n'ont que la valeur fixée par l'usage; *monsieur* n'est qu'une abréviation de *monseigneur*, & a cependant une acception très-dif-

férente. Il y a plus de cent *monsignori* à Rome; mais tous ne sont pas de même étoffe. La plupart se trouveroient honorés de l'épiscopat, & quelques-uns le dédaigneroient, parce qu'ils prétendent au chapeau, & que les cardinaux ne font à Rome aucune comparaison du violet au rouge. Les prélats ne sont extérieurement distingués des autres ecclésiastiques, que par des bas violets. Nul évêque ne porte à Rome de croix; il n'y a que le pape seul qui en ait une.

L'abbé de Véri ne suspendit son concert que pendant la semaine sainte, & le concours y fut aussi fort dans le carême que dans le carnaval. On y présentoit des glaces & autres rafraîchissemens à l'assemblée composée d'hommes & de femmes, tous de gens de marque ou très-connus, tant Italiens qu'étrangers. Le sénateur de Rome, l'aîné des neveux du pape, y venoit souvent. J'y ai vu aussi le cardinal Pamphile. Je remarquai parmi les étrangers les petits-fils du célebre général Munich, deux jeunes gens, l'un de dix-sept & l'autre de dix-huit ans, très-polis, & de la meilleure grace. Je causai avec eux, & fus d'abord étonné de trouver de jeunes Russes aussi instruits qu'ils l'étoient; parlant facilement l'italien & le françois, & montrant en tout

beaucoup de justesse d'esprit. Mon étonnement cessa lorsque j'appris que, nés en Sibérie pendant l'exil de leur famille, ils y avoient été élevés & formés par un pere & un aïeul, instruits eux-mêmes par le malheur, si propres à réformer les grands. Le général Munich étoit un de ces hommes qui ont éprouvé dans leur vie les faveurs, les disgraces & tous les caprices de la fortune. Il a fini sa carriere au milieu des honneurs, dont il avoit si bien connu l'instabilité. Sur ce que j'ai vu des jeunes Munich, qui ont du bien ailleurs qu'en Russie, je doute qu'ils y fixent leur fortune. Les voyages, en faisant connoître d'autres gouvernemens que le despotisme, ne lui sont pas favorables. On peut lui appliquer ce que Sançho dit de l'état de chevalier errant, qu'on y est toujours à la veille d'être empereur, ou roué de coups de bâton.

Ayant eu occasion d'être connu de plusieurs cardinaux, dans les maisons où j'avois été présenté, je reçus un jour la visite d'un moine, chef d'ordre, qui me dit que ces éminences avoient envie de faire avec moi une connoissance plus particuliere, & qu'il seroit flatté de m'y conduire. Je répondis avec politesse pour le moine, & respect pour leurs éminences, que je me sentois très-honoré de leurs bontés;

bontés ; mais que je n'en pourrois profiter qu'à mon retour de Naples, où j'étois prêt d'aller, pour voir un carnaval d'Italie, puisqu'il n'y en avoit point cette année à Rome. Je prenois ainsi le temps de m'informer d'avance à M. d'Aubeterre, de ceux qu'il me seroit le plus agréable de connoître. J'avois déja eu dès le lendemain de mon arrivée une autre visite, celle du pere Forestier, premier assistant du général des jésuites. Nous ne nous connoissions que de réputation, & notre réputation n'étoit pas la même. Il savoit que j'étois des amis de M. de la Chalotais ; il étoit fort éloigné d'en être. Mais il est Breton, ainsi que moi, & le *cara patria* fut le texte de notre premier entretien. Il étoit accompagné d'un jésuite Italien que je voulus faire approcher du feu, au-dessous de lui & au-dessus de moi. Laissez, laissez, me dit-il, le pere où il est, il est bien. Nota, que c'étoit dans un coin de la chambre. Je compris que ce n'étoit qu'un valet-de-chambre de robe-longue ; je n'insistai pas, & me conformai à l'étiquette de la société.

Le P. Forestier est le plus délié jésuite que j'aie connu. Sa physionomie est pleine d'esprit, & ne trompe point à cet égard. Il est à Rome le principal ressort de toutes les affaires de son ordre, & de plus

eſt à la tête du college romain. Après les aſſurances du plaiſir de me connoître perſonnellement, il me confia tout ce qu'il ne doutoit point que je ne ſuſſe déja, ou que je ſaurois bientôt. Il me dit qu'il arrivoit de Londres, où il étoit allé pour des arrangemens relatifs aux dettes de ſa ſociété. Elle auroit mieux fait de prévenir le procès, que de chercher des moyens tardifs de remédier au mal.

Pour moi, qui n'ai jamais eu à m'en louer ni à m'en plaindre, & qui n'en ſuis point éleve, je ne voulus ni flatter un de ſes repréſentans ni lui déplaire. Ainſi, laiſſant à l'écart la queſtion ſur l'expulſion des jéſuites de France, que je trouve raiſonnable pourvu qu'on ne s'en tienne pas là, je convins avec lui, & je le penſe, qu'on avoit traité les particuliers avec trop de dureté. Le bon pere me prévint que depuis la proſcription de ſa ſociété en France, il ne voyoit plus notre ambaſſadeur. Je n'en doutois point, & je lui répondis que cela ne m'empêcheroit point d'aller le voir. Nous nous vîmes en effet pluſieurs fois chez moi & au college romain. Il m'en détailla le plan d'études auſſi bon que dans tout autre college, & qu'il faudroit réformer partout; mais les mauvaiſes routines continuent de ſubſiſter long-temps après qu'on

a reconnu l'abus & qu'on ſe propoſe de les corriger. Tant a de puiſſance la force d'inertie.

Pour finir ce qui concerne le P. Foreſtier, j'ajouterai qu'à mon retour de Naples, il vint me voir le matin du ſamedi de la Paſſion, & me dit qu'ayant appris que je partois après les fêtes de Pâques, & lui entrant en retraite ce jour même ſamedi, il avoit voulu me dire adieu. Nous paſſâmes une heure enſemble, & nous nous ſéparâmes fort contens l'un de l'autre.

Le lundi ſaint, 13 avril, le courier d'Eſpagne apporta la nouvelle de ce qui venoit de s'y paſſer à l'égard des jéſuites. Cet événement cauſa, je crois, beaucoup de diſtraction à ceux de Rome dans leur retraite, s'il ne fit pas même l'unique ſujet de leurs méditations. Le pape aſſembla auſſi-tôt ſon conſeil : & ſur ce qu'on dit que le roi d'Eſpagne avoit fait embarquer tous les proſcrits, avec ordre de les tranſporter à Civita-Vecchia, il fut réſolu de ne les pas laiſſer aborder, & en cas de réſiſtance de la part des Eſpagnols, d'écarter leurs vaiſſeaux, à coups de canon. Cette réſolution fut priſe dans l'inſtant; car dès le mardi M. d'Aubeterre en fut inſtruit, & me le confia.

Les jéſuites, très-chers à la cour de

Rome, font pour le pape ce que les troupes de la maifon du roi font en France. Mais dans cette occafion, l'inclination céda à la politique, & le cardinal-miniftre Torregiani, tout protecteur déclaré qu'il eft de la fociété, fe vantoit du parti pris, & fur-tout des canons préparés contre la defcente, comme d'un acte d'homme d'état & de guerre.

Il eft vrai que le pape, déja chargé de la fubfiftance de quinze cents jéfuites portugais, n'auroit pu fournir à la colonie efpagnole trois fois plus nombreufe. On fait ce qui eft arrivé depuis.

Les jéfuites d'Italie n'ont point recueilli dans leurs couvens leurs freres Portugais. Difperfés dans des maifons particulieres que le pape a louées pour eux, ils n'ont point d'office commun. J'en voyois fouvent dans les rues par pelotons, haves, triftes & défœuvrés. Quelques-uns font employés dans des hôpitaux ou des chapelles domeftiques.

A mon retour en France, beaucoup de gens me demanderent quel effet avoit produit fur les habitans de Rome la profcription des jéfuites en Efpagne. Je leur ai dit la vérité en répondant : plus fort qu'à Paris. Les jéfuites ont en effet partout des amis fanatiques, des ennemis forcenés, & la claffe des indifférens ne

leur eſt pas trop favorable. Ces derniers, déſirant l'anéantiſſement des ordres réguliers, & peut-être plus, ſe flattent de la deſtruction du corps en voyant tomber la tête. Il y a encore, à l'égard des jéſuites, une différence bien ſenſible entre Rome & Paris. Etablis à la cour de France où ils ont régné long-temps, & où ils pouvoient reprendre leur ancien empire, ils n'avoient point de rivaux parmi les réguliers, & ſe voyoient des cliens & des protégés dans des claſſes très-élevées. Leur diſgrace n'a donc pas dû avoir à Paris une approbation bien marquée.

Le parlement, auteur ou inſtrument de leur ruine, en a hautement triomphé. L'univerſité qui recueille leurs dépouilles, le corps des gens de lettres, quoique la plupart de leurs éleves, mais que la ſociété, ne pouvant les aſſervir, avoit décriés & cherchoit à rendre ſuſpects ſur la religion, ont applaudi. Tous les janséniſtes de dogmes ou de parti, ceux-ci très-nombreux, & les autres aſſez rares, ont fait éclater leur joie, ſans faire attention que, ne tirant leur exiſtence que du combat contre leurs ennemis, ils vont tomber dans l'oubli. Le peuple, proprement dit, n'a pris aucun intérêt à cet événement.

D'autre part, preſque tout le corps

épiſcopal a pris parti pour les jéſuites, peut-être dans la crainte du retour, car il a ſouvent fléchi ſous eux : peut-être auſſi par humeur contre le gouvernement, qu'il ſoupçonne de vouloir aller plus loin.

Les ordres réguliers ont ſans doute été charmés de l'expulſion des jéſuites ; mais ils ont eu la décence de renfermer leur joie, qui d'ailleurs eſt tempérée par la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes. A l'égard des provinces, ſi les opérations du parlement n'avoient pas été confirmées par un édit preſque arraché au roi, je doute fort que les autres parlemens, excepté celui de Rouen, euſſent ſuivi l'exemple de Paris. Je ne crains pas d'aſſurer, & j'ai vu les choſes d'aſſez près, que les jéſuites avoient & ont encore ſans comparaiſon plus de partiſans que d'adverſaires. La Chalotais & Monclar ont ſeuls donné l'impulſion à leurs compagnies. Il a fallu faire jouer bien des reſſorts dans les autres. Généralement parlant, les provinces regrettent les jéſuites, & ils y reparaîtroient avec acclamation par des raiſons que je développe dans un ouvrage particulier.

Il n'en a pas été à Rome comme à Paris. De quelque conſidération qu'y jouiſſent les jéſuites, elle eſt partagée ; ils y

ont de forts concurrens. Les dominicains, les franciſcains ſous des formes variées, tant d'ordres différens forment un peuple, dont on pourroit dire comme Saint Jean, *magnam turban quam numerare nemo poterat.* Toutes ces tribus monacales ont leurs amis & leurs dévots chez les grands & parmi le peuple. Je n'ai vu à Rome que le clergé ſéculier dans l'abjection, les paroiſſes déſertes & la foule dans les couvens. Tous les moines, ſur-tout les dominicains & les franciſcains, qui ont fourni pluſieurs papes, ce qui n'eſt pas encore arrivé aux jéſuites, quoiqu'ils aient eu des cardinaux, regardent la ſociété comme une colonie étrangere qui eſt venue mettre la faulx dans leur moiſſon. Ils ſont jaloux de la faveur dont ces hommes nouveaux jouiſſent à la cour de Rome, & ne les craignent pas aſſez pour contraindre & diſſimuler leurs ſentimens. Auſſi ont-ils fait éclater, à la nouvelle de la diſgrace des jéſuites en France & en Eſpagne, une joie qui alloit juſqu'au ſcandale. J'en ai été témoin, & je pris la liberté de dire à des moines qu'ils étoient bien aveugles, s'ils ne voyoient pas le nuage s'étendre & s'épaiſſir ſur eux tous. Le premier coup de tonnerre eſt tombé ſur la ſociété, arbre dont la tige perçoit la nue; mais

que de moines doivent penſer que ; ſi l'on coupe les chênes avec la coignée, on fauche l'herbe !

On peut s'étonner que les jéſuites, ayant eu des cardinaux, n'aient jamais eu de papes. J'en crois voir deux raiſons. La premiere vient du college des cardinaux, qui aiment mieux être protecteurs de la ſociété, que de ſe haſarder à n'en devenir que les protégés, & de n'être plus recrutés que par des jéſuites ſous un pape qui l'auroit été & le feroit encore dans le cœur. On peut m'objecter que cette prévoyance des cardinaux ne ſuffiroit pas pour exclure du pontificat un cardinal jéſuite, ſi la ſociété étoit bien déterminée à l'y placer. Elle étoit, avant ſon expulſion d'Eſpagne & de Portugal, aſſez puiſſante en richeſſes, pour acheter les voix des cardinaux qui ne ſont pas encore aſſez en crédit pour prétendre à la tiare. Ma réponſe à cette objection eſt ma ſeconde raiſon contre l'élévation d'un jéſuite. Je ſuis perſuadé que la ſociété elle-même ne le voudroit pas. Perſonne ne connoît mieux qu'elle le ſecret de ſon régime ; & ce ſecret n'eſt pas ignoré de tout le monde. Le pape n'eſt pas l'objet principal, le point central de l'affection des jéſuites. Il n'eſt, comme les autres princes catholiques, auxquels ils

paroiffent le plus attachés, que l'inftrument, le moyen de gouverner fous un voile l'églife & les états, ou d'influer dans le gouvernement, quand ils ne peuvent totalement s'en emparer. La fociété, en portant un jéfuite fur le trône pontifical, ne ferviroit que l'ambition d'un feul, & peut-être par-là y facrifieroit le corps. Il feroit à craindre que le pontife ne ceffât d'être jéfuite, ne voulût régner feul, & pour n'être jamais contrarié ni gêné par fes anciens confreres, ne les détruifît. Si l'Aga des janiffaires, après avoir précipité un fultan du trône, parvenoit à s'y placer, il pourroit bien caffer la milice qui l'auroit élevé. Cromwell anéantit le parlement dont il s'étoit fi utilement fervi, & Pierre premier abaiffa le clergé à qui fon aïeul devoit la couronne. Il pourra bien être queftion des jéfuites fous le prochain pontificat, & ils font dans une pofition critique. Il y a déja du temps qu'ils voient décroître une branche de leur crédit à Rome, par l'établiffement des *écoles pies*, qui leur difputent avec avantage l'éducation de la jeuneffe.

Dès mon arrivée à Rome, je fuivis le plan que je m'étois fait, c'eft-à-dire, que je fortois le matin en frac pour me promener dans les ruines. Les débris des monumens qui, dans cet état de deftruc-

tion, sont encore les témoins de la grandeur romaine, jettent l'ame dans une sorte de mélancolie qui n'est pas la tristesse; font naître des réflexions sur le sort des empires; ramenent l'homme à lui-même, & l'avertissent de jouir. A chaque pas Tite-Live, Salluste, Tacite, Horace, revenoient à ma mémoire. Je repassois mes auteurs sans livres. Tout me rappelloit les faits que j'avois lus. Les ruines immenses de palais d'empereurs, de monumens élevés sous des regnes assez courts, me prouvoient combien il doit se trouver de malheureux dans un grand état, pour fournir à la magnificence des princes & au luxe de leur capitale.

Deux ou trois courses avec un *Cicéroné*, me firent connoître que ces indicateurs sont d'un foible secours pour un homme un peu instruit. La plupart ne sont guere supérieurs aux valets de nos hôtels garnis, qui promenent à Paris les étrangers. Tout est, à leurs yeux, d'une égale importance; & pour quelques endroits dignes de curiosité qu'ils vous indiquent, ils vous fatiguent de cent autres qui ne méritent pas la moindre attention, ni chez vous, ni ailleurs. Je m'en rapportai bientôt à moi-même. Une visite que je fis à l'accadémie de France me fut assez utile. Après avoir commencé

par le directeur, j'allai tout de fuite voir dans leurs chambres, tous les éleves qui font logés dans le même palais. Senfibles à cette politeffe, ces jeunes gens s'empreffent de vous prévenir de ce qu'il y a de curieux, & de vous y accompagner. J'ufai quelquefois de leurs offres; mais je n'en abufai pas; & avec leurs inftructions mon cocher fuffifoit pour m'y conduire. D'ailleurs, les étrangers connus, françois, anglais & autres font bientôt affez liés pour aller enfemble fatisfaire leur curiofité. Ceux qui ont déja parcouru Rome & les environs veulent revoir, & fe font un plaifir d'inftruire les nouveaux arrivés. J'ai rendu plufieurs fois à cet égard le même fervice que j'avois reçu d'abord.

Le temps fut très-favorable à mes courfes du matin, pendant le mois de janvier; le ciel fut prefque toujours fans le moindre nuage. Les premieres heures de la matinée étoient cependant affez froides pour qu'en fortant je viffe de la glace; mais vers midi il n'en exiftoit plus, & l'on éprouvoit au foleil une chaleur affez vive. C'eft pourquoi voulant monter dans la boule du dôme de Saint-Pierre, nous y allâmes au nombre de douze avant neuf heures. Comme elle eft de bronze, je fuis perfuadé qu'étant échauffée par le

ſoleil à midi, même en hyver, la place ne ſeroit pas tenable, & qu'on s'y trouveroit dans une tourtiere. Des voyageurs prétendent y être entrés au nombre de vingt-deux : j'en doute, à moins qu'ils n'y fuſſent entaſſés comme dans un bûcher, ou que la moitié de la compagnie ne fût montée ſur les barres de fer qui la traverſent en croix. Au ſurplus, on peut aiſément & ſans aller à Rome, eſtimer ce que peut contenir d'hommes qui veulent reſpirer, un globe de huit pieds de diamêtre..

Puiſque je ſuis dans Saint-Pierre, dont la deſcription ſe peut lire dans beaucoup de voyageurs, que je ne veux ni copier ni répéter, je me contente d'y rénvoyer ; je me bornerai à une réflexion, ſur la différence du caractere des papes à celui des autres ſouverains. Chez nous, par exemple, un roi bâtit un palais ; ſon ſucceſſeur n'en eſt pas content, & en conſtruit un autre qu'un troiſieme prince abandonne encore. Si le changement ne ſe faiſoit que par le développement du génie d'un ſiecle & le perfectionnement des arts, à la bonne heure ; mais c'eſt ſouvent par pure inconſtance, & le peuple en paie toujours les frais. Nous avons vu dépenſer en bâtimens autant & plus que Louis XIV, & qu'a-t-on fait ?

Il n'en a pas été ainsi à Rome. S'est-on proposé la construction d'un édifice, le plan en est médité, digéré & arrêté, les changemens qui s'y peuvent faire ensuite, ne tendent qu'à le perfectionner, sans détruire. Un pape commence & ses successeurs continuent. L'église de Saint-Pierre est l'ouvrage de trente papes. C'est aussi le plus grand & le plus beau qu'il y ait peut-être jamais eu; car je doute fort que l'antiquité ait rien produit d'égal. L'idée que m'en avoient donnée les relations, ne fut point affoiblie par la réalité. Je ne suis guere admirateur sur paroles; j'ai eu tant de fois à rabatre des exclamations des voyageurs, qu'elles me sont toujours suspectes.

A l'égard de Saint-Piere, le premier sentiment que la place, la colonnade, l'obélisque, les deux gerbes d'eau & le temple excitent dans l'ame, est celui de l'admiration que l'examen ne détruit point. Il n'y a rien encore, dans quelque état que ce soit, à opposer aux magnifiques fontaines qu'on voit à Rome, dans les places & les carrefours, ni à l'abondance des eaux qui ne cessent jamais de couler; magnificence d'autant plus louable que l'utilité publique y est jointe. Ces ouvrages prouvent que les papes qui en sont les auteurs, ont eu

d'auſſi grandes idées dans un état borné, que les Romains dans la ſplendeur de leur empire. Les fontaines ſont ſi multipliées dans Rome, qu'il n'y a point de particulier qui ne ſoit près de quelqu'une, & beaucoup en ont dans leurs maiſons : tandis que dans Paris, où chacun eſt conſumé par le luxe, on eſt réduit à puiſer l'eau dans une riviere qui eſt l'égout général de la ville, & qu'il y a des quartiers qui en ſont à une demi-lieue. L'eau eſt communément mauvaiſe dans la plupart des autres lieux de l'Italie.

Les travaux pour la décoration de la ville & l'avantage des citoyens, entrepris par les papes, ont été ſuivis avec perſévérance, & ſans cette précipitation de la plupart des ſouverains qui, concentrant tout l'état en eux ſeuls, ſurchargent leurs ſujets d'impôts pour ſatisfaire la fantaiſie du moment.

En général, l'adminiſtration économique des papes eſt modérée ; mais le gouvernement eſt trop léthargique, & ne peut guere être autrement. Chaque pontificat n'eſt guere évalué qu'à ſept ans, en formant une durée moyenne d'une ſuite de papes. Il n'eſt guere poſſible qu'un vieillard s'occupe des vices qui peuvent ſe trouver dans l'adminiſtration, ſe flatte d'avoir le temps de les corriger

& d'affermir la réforme, ou même ait, à un âge avancé, le courage nécessaire pour une telle entreprise. Il songe à jouir. Il est communément gouverné par des neveux, qui, sachant qu'ils ne lui succéderont pas, du moins immédiatement, n'ont garde de lui inspirer des idées de réforme. Elles ne feroient que leur aliéner les plus puissans de la cour, qui sont toujours ceux qui profitent des abus. Ils prennent donc le parti d'en profiter eux-mêmes.

Il est peu d'hommes qui, nés dans la poussiere, comme Sixte V, soient pourtant nés pour régner. Cela est même rare parmi ceux qui naissent sur le trône. Sixte V fut un de ces prodiges; & il seroit à desirer pour l'état ecclésiastique, d'avoir une suite de papes de ce caractere, & capables d'en réformer le gouvernement qui est aujourd'hui un des plus mauvais de l'Europe. Je ne parle pas des vices qui naissent de la constitution même de cette monarchie singuliere, & tiennent à des avantages dont ils sont inséparables. Par exemple, dans un état dont le souverain est un vieillard éléctif & absolu, mais qui ne peut choisir ni indiquer son successeur, il est impossible de réunir toutes les volontés en une seule, de confondre les intérêts particuliers dans l'intérêt com-

mun, ou de les en faire naître. L'esprit de la nouvelle Rome est diamétralement opposé à celui de l'ancienne. Dans celle-ci chaque point de la circonférence tendoit au centre : le patriotisme étoit la passion dominante des citoyens. Dans la nouvelle, tout ce qui a le moindre intérêt de s'en éloigner, s'en écarte. On se tient isolé, ou l'on ne s'unit que pour former des factions contraires, excepté dans les prétentions de la cour de Rome sur les autres états catholiques. C'est dans ce seul point un même esprit qui l'anime. Il faudra pourtant bien qu'elle y renonce un jour, si elle veut conserver quelques droits.

Tels sont les inconvéniens qui tiennent à la constitution fondamentale de la monarchie papale, & qu'on ne pourroit changer sans la détruire, parce qu'elle a aussi ses avantages.

Mais combien y a-t-il dans l'administration économique & politique d'abus & de vices particuliers, qu'un pape éclairé & ferme pourroit réformer, & qui disparoîtroient, si le conclave lui donnoit quelques successeurs qui eussent les mêmes qualités? Que ne feroient-ils pas pour la culture des terres, effet & principes de la population, d'où renaîtroit la salubrité de l'air; pour la réformation de

la juſtice civile & criminelle ; pour la ſuppreſſion de ces aſyles ſi ſcandaleux ; pour celle même de tant de pratiques d'une ſuperſtition abſurde, plus contraire à la religion que favorable à la cour de Rome, qui tireroit alors ſa dignité de la pompe des cérémonies, ſi puiſſante ſur l'eſprit des peuples, & encore plus de l'ordre & des mœurs ? Rome ceſſeroit par-là d'être l'objet de la dériſion des proteſtans & du ſcandale des catholiques raiſonnables. Elle auroit grand beſoin d'une régénération. Les lettres, les ſciences & les arts, à l'exception de la muſique, y dépériſſent. S'il paroît en France, en Angleterre ou ailleurs, un ouvrage généralement eſtimé, il n'en paſſe pas quatre exemplaires à Rome. Quelques amateurs avoient engagé un libraire étranger à s'y tranſporter avec un aſſortiment de choix. Il a été obligé de s'en retirer, après y avoir perdu la moitié de ſes fonds. L'académie des arcades, avec ſon déluge de ſonnets, n'eſt par ſon titre qu'une parodie des vraies ſociétés ſavantes. Ce n'eſt que par complaiſance que des étrangers conſentent à s'y laiſſer inſcrire. On ne voit ſur les théâtres, excepté à l'opéra, que des farces de foire. Si les premiers rayons qui ont éclairé l'Europe ſont partis de l'Italie, ils ont porté ailleurs plus

homme à qui un de ces ſcélerats venoit de couper le viſage, lui repréſentoit l'injuſtice de maltraiter quelqu'un dont il n'avoit jamais eu ſujet de ſe plaindre. L'aſſaſſin allégua l'argent qu'il avoit reçu & la parole d'honneur qu'il avoit donnée de s'acquitter de ſa commiſſion. Le balafré offrit à l'inſtant pareille ſomme à ce commiſſionnaire ſi exact, s'il vouloit en uſer ainſi à l'égard de ſon commettant. Le marché fut accepté; & l'exécuteur s'acquitta de la ſeconde commiſſion avec autant de ſcrupule que de la premiere.

Sixte V purgea l'état eccléſiaſtique de cette branche de commerce, & n'épargna pas les exécutions. Les brigands qui échapperent au ſupplice par la fuite, les vagabonds & gens ſans aveu refluerent chez les princes voiſins. Ceux-ci s'en étant plaints, Sixte, pour toute excuſe, leur fit dire qu'ils n'avoient qu'à l'imiter, ou lui céder leurs états.

Si je me ſuis un peu arrêté ſur ce pape, c'eſt que l'état actuel de Rome m'en a ſouvent rappellé l'idée. On l'a mal à propos taxé de cruauté, je le trouve un prince très-humain. Il aſſuroit la tranquillité de ſes ſujets en épouvantant le crime; & je maintiens qu'il y a eu moins d'exécution ſous ſon régne, qu'il n'y avoit auparavant de meurtres

dans un mois. J'aurai encore occasion d'en parler au sujet des lieux de monts.

Quoiqu'il en soit, Rome auroit aujourd'hui plus de besoin d'un prince tel que Sixte V, que d'un saint : or le pape actuel Clément XIII est un saint & non pas un prince ; & son ministre le cardinal Torrigiani, n'est ni l'un ni l'autre.

Il me semble qu'on n'a pas généralement une idée assez exacte de ce pape ni de son ministre. Voici ce que j'en pense, d'après les conversations que j'ai eues avec les ministres, cardinaux & autres qui ont souvent conféré avec le pape & traité d'affaires avec Torrigiani. L'audience que le premier m'a donnée, & ce que j'ai vu du second, que j'ai rencontré dans quelques sociétés, tout m'a paru s'accorder avec ce qu'on m'en avoit dit.

Clément XIII Rezzonico, est de la plus haute piété. Il a toujours eu des mœurs pures, beaucoup de candeur & de douceur dans le caractere, le cœur & l'esprit droit ; peut-être ne lui a-t-il manqué, pour avoir plus d'étendue dans l'esprit, que de l'avoir appliqué aux affaires, & d'avoir osé prévoir qu'il monteroit un jour sur le trône. Son élection fut un coup fourré, un tour de conclave auquel il n'eut aucune part, & dont plusieurs cardinaux furent les dupes. Quoiqu'il

moitié du secret à Cavalchini, c'est-à-dire, le projet d'exclusion de l'Espagne, sans parler de la France, & lui offrit de le faire pape, en joignant un parti à l'autre. Cavalchini, déja fort par lui-même, crut son élection sûre; mais la France l'ayant fait exclure, Spinelli joua l'affligé, & lui proposa de se réunir en faveur de Rezzonico, peu agréable à Sciarra Colone, partisan de la France. Cavalchini piqué, & croyant avoir reçu de Spinelli un service désintéressé, dont la France seule avoit empêché l'effet, accepta la proposition, & Rezzonico fut élu. L'affaire fut si brusquement conclue, que plusieurs cardinaux n'eurent pas le temps d'être instruits de ce qui se passoit, & de se faire le mérite d'y concourir. Peut-être aussi le secret lui procura ou lui conserva-t-il des voix qu'il n'auroit pas eues; & il n'en eut que le nombre suffisant. Passionei qui ne lui avoit pas donné la sienne, ne voulant pas être soupçonné de timidité, ni passer pour dupe, dit hautement qu'il l'avoit refusée à Rezzonico, parce qu'il le croyoit incapable de gouverner l'église. Il a souvent répété ce propos dans l'affaire de Portugal. Quand on lui objectoit la pureté d'ame de Clément XIII; J. C., disoit Passionei, rendoit le même témoignage à Nathanaël:

bonus

bonus Israëlita, &c., mais il n'en fit pas un apôtre. Les cardinaux auroient dû suivre le conseil qu'un anonyme leur donnoit en affichant à la porte du conclave : *si doctus, doceat nos; si sanctus, oret pro nobis; si prudens, gubernet nos.*

Je ne parle des deux derniers conclaves, que pour donner une idée de ce qui se passe dans tous les autres.

Clément XIII n'ayant pas les qualités propres au gouvernement, ne s'est pas, comme tant d'autres, imaginé les avoir; & ce n'est pas un mérite commun que de savoir se juger. Uniquement occupé de son salut, il abandonna toutes les affaires à son ministre. Mais il n'a pas été heureux dans le choix qu'il a fait du cardinal Torrigiani. Ce ministre est honnête homme, grand travailleur, entendant bien affaire quant au positif des loix, mais incapable d'en connoître l'esprit, d'y faire fléchir la lettre, ou de réformer ce qu'elles peuvent avoir de vicieux. Plus opiniâtre que ferme, la contradiction l'affermit dans un sentiment qu'on lui feroit abandonner en le flattant. C'est un grand défaut dans un homme d'état que de manquer de flexibilité, & de ne pouvoir être ramené que par la voix de la séduction. Rustre, & même grossier, il ignore que l'ancienne audace

eccléſiaſtique n'eſt plus de ſaiſon. N'étant jamais ſorti du vatican ou du quirinal, il croit fermement que le pouvoir des clefs eſt le même que du temps de l'empereur Henri IV; & ne ſe reprochant rien, il ne ſuppoſe pas qu'on ait aucun reproche à lui faire. Quand il ne peut diſconvenir des pertes que la cour de Rome fait journellement de ſon autorité dans l'Europe catholique, il les regarde comme des nuages paſſagers, & répond : nous avons la parole de Jeſus-Chriſt ; l'égliſe eſt inébranlable. Il ne ſoupçonne pas qu'il y ait de la différence entre l'égliſe & la cour de Rome. Il a perdu les jéſuites par ſon opiniâtreté. Les janſéniſtes & les parlemens lui devroient un temple, avec l'inſcription : *Deo ignaro.*

Le 16 janvier 1762, le duc de Praſlin, alors miniſtre des affaires étrangeres, écrivit de la part du roi au cardinal de Rochechouart, ambaſſadeur de France à Rome, (j'ai lu la lettre) de mander chez lui le P. Ricci, général des jéſuites, & de lui propoſer de nommer en France un vicaire-général François, qui ſeroit changé tous les trois ans, ou ne pourroit être continué que pendant trois autres années au plus; au moyen de quoi les jéſuites ſeroient conſervés. Le roi fait

marquer dans cette lettre, fur-tout dans trois endroits, fon goût pour eux & le defir de les garder. Le cardinal avoit ordre de lui parler fuivant l'efprit de la lettre, fans la montrer, & d'exiger une réponfe précife & prompte, laquelle devoit arriver avant le 9 fevrier, jour fixé par le parlement pour terminer l'affaire. Il faut que le cardinal ait fait féchement fa commiffion, fans quoi il feroit inconcevable que le P. Ricci eût refufé l'offre du roi. Je fuis perfuadé que s'il eût vu la lettre, il auroit accepté avec reconnoiffance. Il voulut, avant de fe déterminer, confulter le miniftre de Clément XIII, le cardinal Torrigiani; qui répondit, comme on fait : *Sint ut funt*, *vel non fint*. Ce fut l'arrêt de mort des jéfuites.

Torrigiani ne connoît pas l'état qu'il gouverne, puifqu'il ne connoît pas les états avec lefquels il eft obligé de négocier. Quand les événemens contrarient fes vues & fes mefures, il dit qu'il renonceroit au miniftere, fi la Providence qui l'y a placé ne lui déclaroit, par cela feul, qu'elle veut qu'il y refte. Il a cette folie-là de commune avec l'archevêque de Paris, Beaumont, fuppofé que leur folie foit bien purgée d'intérêt; j'en doute fort.

La cour de Rome est sur le point de perdre le Portugal : Carvalho, comte d'Oyras, vient de faire paroître un ouvrage terrible en faveur des évêques contre le pape, & a fait en conséquence donner pour des mariages entre parens, des dispenses qu'on alloit auparavant demander à Rome. Cependant on y craint encore plus les écrivains François, que la révolte ouverte du Portugal, & l'on n'a pas tort. L'affaire de Portugal tient uniquement au ministre ; la superstition n'y a rien perdu de sa force sur l'esprit de la nation ; au-lieu que le François, avec ses incommodes libertés, sans se détacher de la communion romaine, est plus à craindre que des hérétiques déclarés. Le pouvoir spirituel de Rome tombe, depuis quarante ans, avec l'accélération des corps graves dans leur chûte : quelques prélats en sont convenus avec moi. Dans une conversation libre que nous eûmes, le cardinal Piccolomini & moi, j'allai jusqu'à lui dire, que si je n'avois que dix-huit ans, je verrois la révolution de Rome, & il ne me contredit pas.

Ce gouvernement pourroit encore se relever & s'affermir pour long-temps, s'il avoit la sagesse de renoncer à ses prétentions chimériques. Il conserveroit des droits ou prérogatives honorables que les

princes catholiques reſpecteroient. Sans quoi, ces princes s'affranchiront bientôt d'eux-mêmes, & la proſcription des chimeres entraînera les attributions utiles.

Ce n'eſt pas que je penſaſſe que la ſéparation de la France d'avec Rome fût avantageuſe au roi. Un patriarche pourroit avoir de grands inconvéniens, & s'il faut un centre d'unité, il vaut mieux l'avoir à trois cents lieues que chez ſoi. Le roi dans bien des occaſions où il ne veut pas uſer de ſon autorité, peut faire réprimer par le pape des évêques fanatiques ou brouillons. Quant à l'idée de ſe conſtituer chef de ſon égliſe, cela ne ſeroit guere praticable à un prince catholique. Il y trouveroit de grands obſtacles, par des raiſons qui, pour être développées, exigeroient un traité en forme.

La cour de Rome ne ſauroit aujourd'hui ſe conduire avec trop de prudence. Elle voit par-tout qu'on lui fait perdre, par degrés, ſes uſurpations. Les moines, ſa plus chere milice, auxquels on n'auroit pas oſé toucher autrefois ſans encourir les cenſures, reçoivent par-tout des entraves, & finiront, ſi on en laiſſe ſubſiſter, par être ſoumis à l'ordinaire, comme ils l'étoient dans leur inſtitution. Il ſe trouve des moines, même en Italie, hors des états du pape, qui préfe-

rent à ses ordres ceux de leur souverain.

En 1766, le grand duc proposa aux minimes & aux augustins de lui prêter à intérêt, jusqu'au remboursement, le superflu de leur argenterie, pour relever une maison de charité. Les moines l'ayant accepté, la cour de Rome trouva fort mauvais que cela se fût fait sans son attache, exigea que les deux supérieurs en demandassent du moins l'absolution. Le minime voulut bien s'y soumettre & la reçut. L'augustin l'a refusa, soutenant qu'il n'en avoit pas besoin pour avoir concouru avec son souverain à un arrangement raisonnable. La cour de Rome a été réduite à faire passer cette absolution par le général des augustins résidant à Rome, lequel l'a envoyée au moine, qui ne l'a reçue que par respect pour son supérieur.

Peu de temps auparavant, l'empereur avoit fait justice, en Toscane, de l'évêque de Pienza. Ce fanatique jettoit à tort & à travers les excommunications comme les bénédictions. L'empereur, après l'avoir fait plusieurs fois & inutilement avertir d'être sage, le fit enlever & conduire par des grenadiers à Aquapendente, premiere ville de l'état ecclésiastique du côté de la Toscane. Dès qu'il fut sur la montagne, où les grenadiers prirent congé

de lui, se retournant vers la Toscane, il excommunia tout le duché & nommément l'empereur & les grenadiers, qui en firent peu de cas. Arrivé à Rome, il fallut le dédommager du revenu de son évêché, & la chambre apostolique n'ayant pas beaucoup de fonds pour des dépenses extraordinaires & imprévues, on a eu recours à une économie assez singuliere. Le général des troupes du pape venoit de mourir & n'étoit pas encore remplacé. On a laissé la place vacante; & les appointemens en ont été donnés à l'évêque, qui en jouissoit lorsque j'étois à Rome. Il est vrai que les papes ont fait plus de conquêtes avec des prêtres & des généraux de moines qu'avec des soldats; mais il ne paroît pas qu'ils puissent aujourd'hui en faire de façon ni d'autre.

La cour de Rome vient d'échouer dans une entreprise qu'elle vouloit faire sur Gênes. La république présente au pape trois sujets pour un évêché. Le pape se hasarda d'en nommer un, non présenté, pour l'évêché de Vintimille, & le prenant parmi les nobles, se flattoit par-là de le faire accepter par le sénat. L'évêque nommé ayant accepté, le sénat le fit mettre en prison; & quoiqu'il y

fût bien traité, il y eſt mort au bout d'un an. Le pape en a nommé un ſecond qui, ne voulant ni mourir ni vivre en priſon, a ſagement refuſé, & l'évêché eſt encore vacant.

On voit qu'indépendamment des pertes que fait la cour de Rome, par la révolution arrivée dans les eſprits, elle s'attire encore des déſagrémens par ſes imprudences; & malgré toute ſa politique, les beſoins qu'elle éprouve lui font faire de mauvais marchés. Si celui que Benoît XIV fit en 1753, ne fut pas forcé, ce fut une faute très-grande.

Par un concordat, le roi d'Eſpagne, moyennant un million cent trente-trois mille, trois cent trente-trois écus romains, qui font cinq millions ſix cent ſoixante ſix mille ſix cent ſoixante-ſix livres de France, une fois payés, nomme aux bénéfices de ſon royaume & en expédie les bulles, ſans que le pape puiſſe mettre des penſions ſur aucun de ces bénéfices. Il ne s'en eſt réſervé que cinquante-deux qu'il nomme comme autrefois, & dont il expédie les bulles, & le roi d'Eſpagne donne aux nonces apoſtoliques à ſa cour, cinq mille écus romains par an, ſur le produit de la bulle de la croiſade, eſpece d'indult, par lequel le roi leve une

certaine somme sur le clergé, pour les prétendus frais d'une guerre fictive contre les Turcs.

Rome a perdu, par cet arrangement, près de huit mille Espagnols solliciteurs de graces qui faisoient leur cour au pape, portoient de l'argent chez lui, & lui procuroient chez eux une très-grande considération. Rien n'ajoute si fort à celle d'un prince chez les étrangers, que d'y en entendre souvent parler. Benoît XIV étoit savant, avoit l'esprit aimable, l'imagination vive & gaie, les propos libres & des mœurs pures; affable, tolérant, populaire, l'homme enfin le plus fait pour la société; mais s'il prétendit, comme les autres papes, à l'infallibilité, ce ne devoit pas être en politique.

A propos d'infaillibilité, il est assez singulier qu'un pape annulle, par un décret, ce que son infaillible prédécesseur avoit statué. On peut se rappeller la lettre encyclique de Benoît XIV aux évêques de France, pour y établir la paix sur la constitution. A peine fut-il mort, que Giacomelli, le fanatique agent des fanatiques constitutionnaires, & secretaire des brefs aux princes, c'est-à-dire, des brefs qui ne partent pas de la daterie, voulut engager Clément XIII à donner de cette

lettre une interprétation qui l'auroit exactement anéantie, & auroit produit un schisme qui pouvoit aller jusqu'à la séparation de la France d'avec Rome. M. d'Aubeterre para le coup par le moyen du cardinal Galli, grand pénitencier, le plus vertueux, le plus instruit, le plus éclairé des cardinaux; & le contre-poison de Giacomelli. Sur ce qu'on représentoit à celui-ci, qu'il se hasardoit à mettre le feu en France; je le voudrois, dit-il, aux quatre coins du royaume. Et peut-être avons-nous en France des brulots qui pensent comme lui. Je tiens de plusieurs prélats romains, & je sais que le pape pense comme eux, que si quelques évêques François ne souffloient pas le feu à Rome, on y seroit fort tranquille sur la constitution.

Lorsque Clément XIII étoit prêt à faire sa promotion de 1766, Torrigiani & les cardinaux de son parti, amis des jésuites & ennemis des parlemens, furent accablés de lettres des évêques François qui pensent comme eux, pour engager le pape à comprendre dans sa promotion & nommer *proprio motu* l'archevêque de Paris, Beaumont. Il sembloit que le sort de l'église & de la religion en dépendoit. J'ai lu, entre autres, une lettre de l'évêque de Sarlat (Montesquiou) qui avoit

été interceptée. Cette lettre, de juin 1766, est un plaidoyer en forme, pour prouver au pape la nécessité de donner le chapeau à l'archevêque, & de le mettre par-là à l'abri de toute poursuite du parlement. Il faut être bien impudent ou bien ignorant de nos principes, pour en avancer de si faux. Le parlement l'auroit détrompé, pourvu que le roi l'eût laissé agir. Dans un temps où Rome étoit autrement respectée qu'aujourd'hui, le chapeau n'empêcha pas le cardinal Balue d'être enfermé dans une cage de fer.

Les modeles de la plupart de ces lettres étoient dressés à Rome, par Giacomelli & l'abbé de Caveirac. Les évêques ne faisoient que les transcrire. Cependant toutes les batteries n'eurent aucun succès, & l'archevêque ne fut point cardinal. Ses partisans ont prétendu que le pape l'auroit nommé, s'il n'avoit craint de se compromettre en proposant au roi un sujet qui n'en auroit pas été agréé. J'ai au contraire tout lieu de penser que le pape, pour céder à la persécution des *zelanti* de l'archevêque, & s'en faire un mérite auprès d'eux, l'auroit proposé au roi, s'il eût été sûr du refus de sa majesté.

Les papes sont flattés sans doute de voir le sujet distingué d'un souverain devenir le leur, & s'attacher trop souvent à son

ser la protection aux catholiques du Canada. Les Anglois sont plus accueillis à Rome qu'aucune autre nation, par la dépense qu'ils y font ; au-lieu que cette ville est surchargée de pélerins gueux de tous les états catholiques.

Pour finir ce qui concerne les promotions de cardinaux, il faut observer que le pape ne peut donner le chapeau *proprio motu* à un sujet de l'empereur, du roi de France ou de celui d'Espagne, sans l'agrément réuni des trois. Ces puissances ont encore le droit de rejetter pour nonces tous ceux qui ne leur sont pas agréables : c'est par conséquent les nommer elles-mêmes ; & ces trois nonciatures assurent le chapeau à ceux qui les ont remplies.

J'ai dit que le pape avoit un pouvoir absolu ; j'ajouterai que les cardinaux l'usurpent sur les autres citoyens. Je ne connois point de pays où les grands soient plus en état d'abuser de leur crédit, & les Italiens nomment cet abus la *prépotenza*. Chaque cardinal a la franchise de son palais aussi sacrée que celle d'une église, & tout coquin qui a la protection d'une éminence est à couvert des poursuites de la justice. Un seul exemple des excès où peut se porter un cardinal, en donnera une idée qu'on ne pourroit pas

se former sur une assertion générale d'abus de puissance.

Le cardinal Aquaviva étoit protecteur de l'Espagne, titre insolent que prennent les cardinaux chargés des affaires ecclésiastiques d'un royaume, & qui l'est encore trop en les qualifiant de protecteurs des églises de, &c.; mais il ne s'agit pas ici de discuter de vains titres, voyons-en l'effet.

Il faut encore savoir que Rome n'ayant point de guerres pour son compte, tous ses habitants ne s'en intéressent pas moins à celles qui s'élevent en Europe, que si elles les regardoient eux-mêmes. Chacun s'y passionne pour ou contre chaque nation belligérante. On voit le parti françois, autrichien, anglois, prussien, &c.

Lorsque l'empereur François Ier. fut élu à Francfort, en 1745, le parti autrichien imagina une espece de triomphe. On prit un enfant de douze à treize ans, fils d'un peintre; nommé Léandro, & d'une jolie figure; on l'habilla d'oripeau; un faquino le portant debout sur ses épaules, on le promena dans Rome, suivi d'une foule de canaille qui crioit *vive l'empereur*. Cette mascarade passa d'abord devant le palais du cardinal de la Rochefoucault, chargé des affaires de France; s'arrêta sous les fenêtres, & re-

doubla de cris de joie. Le cardinal sentit bien que ce n'étoit pas pour lui faire honneur; mais prenant le parti qui convenoit avec une populace, il se montra sur le balcon, & fit jetter quelques poignées d'argent. Aussi-tôt la canaille se jetta dessus, en criant *vive l'empereur*, *vive la France*.

Cette troupe de gueux, échauffée par le succès de son insolence, continua sa marche, se rendit sur la place d'Espagne devant le palais du cardinal Aquaviva, & voulut y jouer la même farce. Le cardinal, l'homme du caractere le plus violent, paroît à une fenêtre; au même instant vingt coups de fusils partent du palais, couchent sur la place autant de tués ou de blessés; & le pauvre enfant fut du nombre des premiers. Tout le peuple de Rome indigné d'une telle barbarie, dont la conduite du cardinal de la Rochefoucault montroit encore plus l'horreur, s'attroupe, veut incendier le palais & y brûler Aquaviva. Mais celui-ci, qui avoit prévu les suites de sa violence, s'étoit assuré de plus de mille braves, dont il couvrit la place; quatre pieces de canons chargés à cartouches sont mises en batterie devant le palais, en imposent au peuple qui s'écarte, se dissipe, n'exhalant sa fureur qu'en imprécations contre le car-

dinal. Il n'en fut depuis que plus respecté, & savoit se défaire de façon ou d'autre de tous ceux qui lui faisoient ombrage. Si le fait n'étoit pas si récent & n'avoit pas eu tant de témoins, il seroit incroyable qu'il fût arrivé, ou qu'il n'eût pas eu plus de suite. J'ai eu besoin pour le croire de me le faire répéter par des personnes de toutes classes. J'ai su d'un banquier très-accrédité dans Rome, & qui en connoît bien l'intérieur, que le cardinal n'avoit pas été sans inquiétude pendant plusieurs jours.

Le peuple, forcé de renfermer sa fureur, avoit projetté de pénétrer par un égout sous le palais & de le faire sauter avec de la poudre. Le chef de la conjuration étoit un maçon nommé Maestro Giacomo, homme de tête, hardi, & une espece de coq du bas peuple. Le banquier de qui je le tiens, en eut connoissance & en instruisit le cardinal, qui manda secrétement Giacomo, le flatta beaucoup, & tout ce qu'il en pût obtenir fut que maître Jacques, sans nier ni blâmer le projet, promit simplement de ne s'en plus mêler. Les conjurés, ayant perdu ce chef si nécessaire par sa profession, n'en purent trouver un pareil, le temps refroidit les esprits, & les choses en resterent là.

Il n'eſt pas moins étonnant que le pape, avec l'autorité abſolue & un corps de troupes, n'ait pas fait du cardinal quelque juſtice au peuple.

Aquaviva eut dans les derniers jours de ſa vie tant de remords de ſes violences, qu'il vouloit en faire publiquement amende honorable ; mais le ſacré college ne le permit pas *ob reverentiam purpuræ.*

Le miniſtre d'Eſpagne entretient encore aujourd'hui quatre ſoldats & un bas-officier, qui montent la garde ſur la place, prêts à ſabrer les sbires qui oſeroient paroître ſur ſa franchiſe. Les autres miniſtres étrangers ont auſſi chacun ſa leur, & toutes ſont autant d'aſyles pour le crime.

Il en eſt ainſi des autres villes de l'Italie. J'ai vu à Florence un coquin qui s'étoit fait une baraque ſur le perron d'une égliſe où il vivoit depuis deux ans de charités, s'y renfermant la nuit, & ſe promenant le jour ſur le perron. Etant à Boulogne, je voyois ſous le portique des Franciſcains pluſieurs de ces marauts y recevoir tranquillement autant d'aumônes que les mendians qui couroient les rues.

Il y a un ſiecle que toutes les franchiſes auroient été ſupprimées, ſans la hau-

teur, pour ne pas dire plus, de Louis XIV, qui, ſeul de tous les ſouverains, voulut conſerver la franchiſe de ſon ambaſſadeur. Le pape Innocent XI avoit le conſentement des autres princes, qui le retirerent dès qu'ils virent qu'il n'étoit pas général. Comment le confeſſeur de Louis XIV, un jéſuite, attaché au pape par état, n'a-t-il pas remontré à ſon pénitent de combien de crimes il ſe rendoit reſponſable, & dans une occaſion où la raiſon, la juſtice & le bien de l'humanité étoient viſiblement du côté du pape?

Ce prince avoit de grandes qualités; mais il n'a pas toujours placé le point d'honneur où il devoit être, & a quelquefois abuſé de ſa puiſſance. Il eut raiſon d'exiger une ſatisfaction éclatante de l'attentat des Corſes contre ſon ambaſſadeur; mais il falloit en même-temps châtier les domeſtiques qui avoient donné lieu à la violence de la ſoldateſque. Il faut dans toutes les affaires enviſager à la fois le principe & l'effet. Tout Rome atteſtoit alors que les valets & les braves attachés au duc de Créqui ne ceſſoient journellement d'inſulter les ſoldats de la garde Corſe. Ce qui eſt aſſez croyable, vu l'eſprit du temps, l'indiſcrétion françoiſe & l'inſolence de la valetaille.

Si l'on peut blâmer l'excès du crédit

des cardinaux, on ne peut leur faire des reproches fur les mœurs. Il y en a fans doute quelques-uns, comme parmi nos évêques, dont la conduite ne feroit pas hors d'atteinte; mais en général elle eft réguliere. Un prélat qui auroit donné du fcandale, & ne feroit pas d'une naiffance qui excufe tout, parviendroit difficilement au chapeau; & il eft très-rare qu'une longue habitude de régularité, ou même de contrainte, fe démente dans un âge plus avancé. Piccolomini, qui avoit été gouverneur de Rome, place cardinalice, c'eft-à-dire d'où l'on ne fort que pour être cardinal, eut beaucoup de peine à y parvenir à caufe de quelques galanteries d'éclat.

Quoiqu'il n'y ait pas à Rome la même réferve qu'en France fur les fpectacles à l'égard des eccléfiaftiques, les cardinaux n'y paroiffent guere. Il y a bien la loge du gouverneur; mais il n'eft que dans la prélature, & beaucoup de prélats s'en abftiennent.

A l'égard de la débauche qui regne, dit-on, publiquement à Rome, & des femmes proftituées fous la protection du gouvernement, cela eft abfolument faux, du moins à préfent. Il n'y a pas plus à Rome qu'à Paris, à Londres & dans les grandes capitales, de lieux de débauche.

On y est ce qu'on appelle *racroché* en plein jour. Cela n'arrive-t-il pas à Paris? On ajoute, pour aggraver le reproche, que c'est souvent par des abbés; on ne dit pas que cet habit n'est pas restreint aux ecclésiastiques. C'est l'habit commun de tous ceux qui ne veulent pas être confondus avec le bas peuple, & ne sont pas en état de se vêtir comme les laïques aisés. Observons encore que tout se fait en Italie par des hommes. Aussi-tôt qu'on y est entré, on ne voit plus de servantes dans les auberges, ce ne sont que des valets, *camérieri*. Je ne connois que Venise où les femmes publiques forment une espece de profession, & soient protégées par le gouvernement.

La société, à Rome, est divisée en plusieurs classes, comme dans tous les gouvernements où il y a des distinctions d'état très-marquées. Les cardinaux, les princes romains, les femmes qualifiées, la prélature forment la premiere classe. L'assemblée qu'on appelle *conversation* se tient à des jours marqués chez ceux ou celles qui se sont mis sur le pied de la recevoir. Les étrangers connus, & présentés par le ministre de leur nation, y sont admis, & peuvent continuer d'y aller. On y joue, ou l'on y prend des glaces. Le jeu n'y est pas fort, comme par-

tout où l'opulence n'eſt pas grande. On n'y paie point les cartes ; mais auſſi ſont-elles ſouvent bien ſales, & ne les change-t-on que lorſqu'on ne peut abſolument s'en ſervir. La propreté n'eſt en aucun genre une qualité des Italiens, ni même des Italiennes. Un inſolent de Paris s'ex-poſeroit à quelques dégoûts, indépendamment d'autres accidens dont malheureuſement l'Italie n'a pas le privilege excluſif.

Je fus d'abord un peu choqué de ne voir ſur les tables du jeu que des jetons de cuivre ou d'ivoire. La raiſon qu'on m'en donna me parut bonne pour les maîtres de maiſon, & injurieuſe pour les joueurs. On prétend que ſi les jetons étoient d'argent, on en emporteroit ſouvent par mégarde ou autrement. On m'ajouta que M. le duc de Nivernois en avoit perdu quatre ou cinq cents, pendant ſon ambaſſade.

Les gens de loi & les principaux de la bourgeoiſie ont auſſi leurs aſſemblées & vivent entr'eux ; car un homme d'un ordre inférieur, quelque mérite qu'il eût, ne ſeroit pas admis dans les ſociétés de la premiere claſſe. La naiſſance & les dignités y ſont les ſeuls titres d'admiſſion. Je ne connois point de pays où le mérite perſonnel ſoit moins conſidéré qu'à Rome,

ſi

ſi l'on excepte l'Allemagee, où la naiſſance l'emporte ſur tout. Un exemple ſuffira.

Barſquainſtein, fils d'un profeſſeur d'hiſtoire à Strasbourg, s'étant fait connoître par ſon eſprit & ſes talens, l'empereur Charles VI ſe l'attacha, le fit miniſtre & comte de l'empire. Il a occupé la même place ſous l'impératrice-reine. Les plus grands lui faiſoient la cour; mais il ne put jamais engager leurs femmes à voir la ſienne. La comteſſe de Kaunitz, que je voyois ſouvent à Naples où ſon mari eſt ambaſſadeur de l'empereur, m'a dit que le comte de Kaunitz ſon beau-pere, que nous avons vu ambaſſadeur en France, voulut, à ſon retour à Vienne, admettre dans ſa ſociété quelques femmes aimables & eſtimables qui en auroient fait l'agrément. Celles qui leur étoient ſupérieures par le rang refuſerent d'y ſouſcrire, déſerterent, & le comte de Kaunitz fut obligé de ſe ſoumettre au noble ennui dont elles étoient.

Sur l'éloge qu'on faiſoit devant elles du général Lawdon, qui venoit de remporter une victoire, en applaudiſſant à ſon mérite, c'eſt dommage, diſoient-elles, qu'il ne ſoit pas chevalier; car avec ſeize quartiers, ſans mérite, il leur auroit paru bien plus eſtimable.

Il n'en eſt pas ainſi à Paris ; un homme de mérite n'eſt exclus d'aucune ſociété. Il eſt vrai que le premier des mérites pour y être reçu & accueilli, eſt celui d'être aimable, c'eſt-à-dire, de porter dans la ſociété de l'eſprit d'agrément. Il ſuffit ſouvent d'être homme de plaiſir, pour être recherché. La probité, la naiſſance, pourvu qu'elle ne ſoit pas honteuſe & ſans fortune, ſont les dernieres choſes dont on s'informe. Ce que je dis de la facilité des liaiſons ne regarde que les hommes. Les femmes, qui ſont par-tout les conſervatrices de la vanité, admettroient un homme dont elles ne recevroient pas la femme. Il faut plus d'égalité d'état pour qu'elles ſe voient familiérement. Une ſeule choſe établit l'équilibre avec la naiſſance, les titres & le rang ; c'eſt l'opulence. Les richeſſes donnent une grande conſidération, puiſqu'elles décident des alliances les plus diſproportionnées & quelquefois honteuſes. Il eſt naturel qu'elles influent ſur la ſociété ; & le beſoin du plaiſir y contribue encore. La plupart des femmes de qualité, & même titrées, n'ayant qu'une penſion médiocre, relativement à leurs fantaiſies, ne pourroient pas tenir une maiſon aſſez opulente pour y recevoir habituellement une compagnie à leur choix. Elles ſont donc obligées de

rechercher celles qui peuvent en faire les frais, & c'est communément dans la finance qu'on les trouve. L'orgueil compose avec le plaisir & en subit la loi. Quiconque donne un bon souper, a une loge à l'opéra & aux autres spectacles, est en possession de se faire faire la cour, & d'avoir même des complaisantes de tout état.

Le goût pour la table ne regne pas à Rome comme à Paris; ce qui n'empêche pas qu'on n'y puisse faire des liaisons agréables dans les sociétés de la premiere classe & de l'ordre mitoyen. Le séjour que j'y ai fait & les habitudes que j'y ai eues, m'ont confirmé ce que le président de Montesquieu m'en avoit dit : que Rome eût été une des villes où il se seroit retiré le plus volontiers.

A l'égard du physique, les environs de Rome, quatre à cinq lieues à la ronde, sont en friche & dévastés presque partout. Varron n'en loueroit pas aujourd'hui la culture. La campagne ne prévient donc pas favorablement pour la capitale. En effet, quant au peuple & à la petite bourgeoisie, tout décele la pauvreté, comme tout à Londres annonce l'opulence nationale, & à Paris le luxe particulier.

La Rome moderne ne rappelle l'ancienne que par des ruines, & la population présente ne donneroit pas l'idée de

celle dont parlent les historiens. Ce n'est pas que je croie qu'elle ait jamais été au point qu'ils prétendent; il seroit même aisé d'en prouver l'impossibilité. Sans vouloir faire ici une dissertation, il suffiroit de considérer que l'enceinte actuelle de Rome est la même que sous Aurélien, mort en 275, qui donna à cette ville la plus grande étendue qu'elle ait eue. Elle n'égale pas celle de Paris, dont le diametre est de cinq mille deux cents toises, de la barriere du Roule à celle du Trône (plus de deux lieues); & Paris est à-peu-près rond. Il n'est donc pas possible que Rome ait pu, dans les temps les plus brillans, renfermer plus de cinq à six cents mille ames, si l'on fait attention à l'espace que devoient occuper les places publiques, les temples, les portiques, les cirques, théâtres, amphithéâtres, les palais des empereurs, dont celui de Néron faisoit, disent les mêmes auteurs, un tiers de la ville. Denis d'Halicarnasse, l. IV, dit que Rome s'étoit tellement accrue, qu'on ne savoit où finissoit la ville & commençoit la campagne. On en peut dire autant de Paris, en partant des barrieres, qui joignent presque les premiers villages. C'est pourquoi les auteurs varient si fort sur l'étendue de Rome: les uns lui donnant treize milles de circuit, &

d'autres jusqu'à cinquante milles. Il n'est donc pas étonnant que ceux-ci y supposent des millions d'habitans; ils y comprenoient sans doute le Latium en entier. On parleroit encore ainsi de Paris, si l'on faisoit entrer dans le dénombrement les villes, bourgs & villages de dix à douze lieues à la ronde.

Cependant, quelque supposition qu'on pût faire sur la population & le nombre des citoyens romains, il n'est guere possible de croire ce qu'on lisoit sur la pierre d'Ancyre : que, sous le sixieme consulat d'Auguste, le dénombrement des citoyens romains montoit à quatre millions cent soixante-trois mille; & que, sous l'empereur Claude, le nombre en fut encore augmenté & porté jusqu'à six millions neuf cents soixante-quatre mille. Rapportons les termes même de Juste Lipse, tom. III, p. 387. Plantin. 1637. *Augustus de se in lapide Ancyrano hoc dicit : in consulatu suo sixto lustrum condidisse, quo lustro censita sunt civium romanorum capita quadragies centum millia & sexaginta tria. Immanis herclé numerus.... at etiam crevit assidue, & sub Claudio imperatore, Tacitus ac fidi auctores accensent sexagies novies centena sexaginta quator millia.*

La population de tout l'état ecclésias-

tique n'est aujourd'hui que de deux millions, suivant le tableau du gouvernement. Ceux qui portent le plus haut la population de Rome, ne lui donnent pas plus de cent soixante-dix mille ames; & nous avons en France quatre villes de provinces qui en ont autant ou qui les passent; Lion, Nantes, Rouen & Marseille. Je ne crois pas que Rome en ait plus de cent vingt mille, en y comprenant les juifs & le concours des voyageurs, pélerins, &c. hors le temps d'un grand jubilé, ou celui du couronnement d'un pape. Les circonstances font extrêmement varier la population d'une ville. Celle de Rome n'étoit guere que de trente mille, lorsque Grégoire XI y transporta, en 1377, le siege que les papes tenoient à Avignon depuis soixante-douze ans. Léon X la porta à plus de quatre-vingt mille; & six ans après, sous Clément VII, après le sac de Rome, en 1527, on n'y comptoit pas trente-cinq mille habitans. Une grande partie de ceux d'aujourd'hui est composée de prêtres & sur-tout de moines & de religieuses. Je n'en sais pas absolument le nombre; mais il doit être fort considérable, si l'on en juge par ceux & celles de cette espece qui sont dans la seule ville de Naples. Suivant le dénombrement qui en fut fait

& imprimé en 1766, il s'y trouva trois mille huit cents quarante-neuf prêtres, quatre mille neuf cents cinquante-un moines, & six mille huit cents cinquante religieuses. Il est vrai que Naples est trois fois plus peuplé que Rome; mais celle-ci, proportion gardée, abonde encore plus que Naples en pareilles colonies.

On n'en sera pas étonné, si l'on fait attention à l'espece de gens qui les recrutent. Les ordres mendians, les plus nombreux de tous, sont ordinairement composés de fils de paysans, d'artisans, &c. Il est naturel que des enfans destinés par leur naissance aux travaux & à la peine, cherchent à s'y soustraire & préferent une vie oisive qui leur procure de la considération & quelquefois du respect de la part de ceux à qui ils étoient originairement obligés d'en rendre. Le couvent des capucins en renferme trois cents, & l'on évalue à plus de mille le nombre des récollets, dont trois à quatre cents occupent le couvent d'Aracœli, jadis le temple de Jupiter Capitolin. Quelle métamorphose! Telle est la politique du pape. Il y a d'ailleurs peu de ces troupes dont malheureusement les autres princes n'ont que trop. Quelques-unes de ces places ont de foibles garnisons. A l'égard de l'état de sa maison militaire dans Rome, il est

environ de quinze cents hommes; une compagnie de cuirassiers & une de chevaux-légers. L'infanterie consiste en un régiment de gardes Italiennes, un de gardes Avignonaises, & une compagnie de gardes Suisses. Ces troupes sont bien entretenues, bien payées, & mal disciplinées. Les soldats ont douze sous par jour, & ne sont ni casernés ni en chambrée. La plupart sont mariés, ont des métiers, & font faire leur service par d'autres à qui ils donnent une partie de leur paie.

Il y a une classe du peuple de Rome qui se prétend fort supérieure aux autres; ce sont les Transteverins, c'est-à-dire au-delà du Tibre du côté du Janicule, presque tous jardiniers, vignerons ou gens de peine. Ils sont persuadés qu'ils descendent des anciens Romains. Cette prétention est assez chimérique dans une ville si souvent saccagée & envahie par les barbares. Mais comme l'opinion, vraie ou fausse d'un peuple, forme ses sentimens, fait sa force, & qu'il peut quelquefois ce qu'il croit pouvoir, les Transteverins, plus courageux, plus forts par l'habitude du travail que le commun du peuple, ont souvent fait des séditions, & obligé le gouvernement de compter avec eux. Quoiqu'on ne puisse leur accorder l'antiquité qu'ils s'attribuent, on doit les re-

garder comme les plus anciens du peuple & de la bourgeoisie, où il y en a peu dont l'aïeul soit né dans Rome. Il en est à-peu-près ainsi des grandes capitales, qui sont ordinairement les vampires d'un état, comme il est aisé de s'en convaincre à Paris, dans quelqu'assemblée que ce soit, en interrogeant ceux qui s'y trouvent sur le lieu de leur naissance.

S'il regne, comme je l'ai dit, tant de frugalité chez les plus grands de Rome, on peut juger que le peuple y vit assez misérablement. Les pieces de théâtre des différens peuples sont une image assez vraie de leurs mœurs. L'arlequin, valet, & personnage principal des comédies italiennes, est toujours représenté avec un grand desir de manger, & qui part d'un besoin habituel. Nos valets de comédie sont communément ivrognes, ce qui peut supposer crapule, mais non pas misere. Sans vouloir rien conclure de cette observation, il est sûr que le peuple vit très-mal à Rome. Ce n'est pas que les vivres y soient chers; en 1765, 66 & 67, années de cherté & même de disette, le pain ne valoit que 2 sols 4 deniers la livre de France, & vaut communément un tiers & quelquefois moitié moins; puisque le bled, qui coûtoit alors 20 liv. le septier, n'avoit souvent été que de 10,

11 ou 12. Mais tout eſt cher pour un peuple pauvre. On trouve à Rome du vin pour l'artiſan & le bourgeois, depuis 2, 4 & 8 ſols la pinte. Les droits ſur le vin ſont auſſi très-modérés. Le baril de 62 pintes ne paie en tout que 25 ſols, ce qui n'eſt que le huitieme des droits à Paris. Le vin eſt aſſez généralement mauvais en Italie, excepté en Toſcane, & à Naples, on ne ſait pas même le faire. Les plus paſſables de l'état eccléſiaſtique ſont ceux de Genzano & d'Orviette. Le peuple de Rome ne fait pas grand uſage de vin; car pendant mon ſéjour je n'y ai pas vu un homme ivre. La viande y coûte un tiers de moins qu'à Paris, & les légumes ſont bons & en abondance. Le bois eſt beaucoup moins cher qu'à Paris; & comme je l'ai dit, on en brûle peu. Le ſel eſt à 2 ſols la livre.

Je ne ſuis entré dans ce détail que pour montrer que la vie n'eſt pas chere à Rome pour quelqu'un de domicilié; & comme les poids ni les meſures n'y ſont pas les mêmes qu'à Paris, j'ai réduit le tout à nos poids, meſures, & à la valeur numérique de nos monnoies.

L'écu romain peſe ſix gros & demi, trente grains poids de France, & vaut 5 liv. 4 ſ. d. prix fixé au change des monnoies. Il vaut 5 liv. 6 ſ. 9 d. dans

le commerce des matieres d'or & d'argent. Il est au titre de l'écu de France, c'est-à-dire, à onze deniers de fin ou un douzieme d'alliage, à cette différence près, qu'à Rome le remede de loi est en-dehors, au-lieu qu'en France il est en-dedans.

Le sequin romain est au titre de 23 karas $\frac{20}{32}$, & pese un demi gros 28 grains du marc de France. Son prix est au change de la monnoie de 10 liv. 8 f. 11 d., & dans le commerce de 10 liv. 14 f. 5 d.

Les essais de ces différentes monnoies ont été faits par M. Tillet, l'homme le plus exact & le plus instruit de ces matieres. A l'égard des poids, la livre romaine est de 12 onces, l'once de 24 deniers, & le denier de 24 grains. Total 6912 grains. La livre romaine est donc à celle de France dans le rapport à-peu-près de 25 à 36.

On sait la passion que les Romains avoient pour les spectacles, & que le peuple, sur-tout, depuis la perte de sa liberté & de ses vertus, ne desiroit que *panem & circenses*, du pain & des spectacles. Les Italiens modernes diroient *circenses & panem*, des spectacles d'abord. Ils commencent à Rome le lendemain des rois, jour de l'ouverture du carnaval & de huit théâtres où l'affluence du peuple

eſt toujours la même. Ils ne durent pas toute l'année ; ils ſont remplacés par des ſpectacles d'un autre genre, des proceſſions, des *oratorio* dans les égliſes. Il n'y a point de jour où il n'y ait quelques fêtes qui attirent la foule des fainéans, premiere profeſſion de cette ville. Je ſuis étonné que les Italiens, ayant autant cultivé la muſique qu'ils l'ont fait, n'en aient pas imaginé une propre pour l'égliſe ; car celle-ci & la muſique du théâtre ſont du même caractere.

Il y a dans les théâtres d'Italie des places à un prix aſſez bas pour que le peuple y puiſſe entrer. Cependant les entrepreneurs paient très-cher les voix rares, ſoit de femmes, ſoit de caſtrats. La fameuſe Gabrieli avoit à Naples deux mille ſequins pour le carnaval. Il eſt vrai que les ſujets ordinaires coûtent peu, & que l'affluence des ſpectateurs ne ceſſant point, les entrepreneurs y gagnent ſuffiſamment.

La paſſion pour la muſique eſt telle que les gens aſſez aiſés pour ſe ſatisfaire à cet égard courent d'un bout de l'Italie à l'autre, pour entendre un chanteur ou une cantatrice célebre. Les ballets des opéras, les danſeurs ſont au-deſſous du médiocre. La danſe noble ne ſeroit pas goûtée en Italie, la groteſque eſt celle qui leur plaît.

Aucune femme à Rome ne monte ſur

le théâtre, & il en étoit ainsi chez les Romains. Les rôles de femmes sont joués par des hommes. J'ai vu des femmes par-tout ailleurs sur les théâtres de l'Italie. Mais ce qui m'a toujours choqué, c'étoit d'y voir des castrats jouer des héros tels qu'Alexandre, César, &c.

La promenade n'est pas un des plaisirs du peuple de Rome, il ne pourroit pas se le procurer comme à Paris dans des jardins publics de la ville, & ce seroit un voyage que d'aller hors des murs.

L'enceinte de Rome est la même que du temps d'Aurélien, ce sont encore les murailles que releva Bélisaire. La partie de la ville habitée est à peine aujourd'hui d'un tiers du total; le reste est en vignes, en champs, en jardins fermés où l'on n'entre qu'en payant. Cela seroit ou impossible ou très-onéreux au peuple; & c'est un avantage pour les étrangers qui peuvent satisfaire leur curiosité à prix d'argent, sans être obligés de voir ou faire solliciter les maîtres, dont la plupart ne donnent guere d'autres gages à leurs concierges. La ville Medicis appartenante à l'empereur, & occupée par son ministre, est la seule qui soit gratuitement ouverte au public; & faute d'habitude de la part des habitans, je n'y ai trouvé que des étrangers. On ne voit point dans les

fauxbourgs ni hors des murs ces guinguettes où nos artisans & le bas peuple vont oublier leurs travaux, & se livrer à une joie franche, sans souci pour le lendemain.

Les campagnes, les jardins de la partie méridionale de l'Italie, n'ont ni ne peuvent avoir l'agrément des nôtres. L'ardeur du soleil gréfilleroit bientôt les feuilles de nos arbres ordinaires, & leur feroit perdre ce verd tendre, frais, si agréable à la vue, & qui, de temps en temps rafraichi par des pluies, se soutient dans nos climats pendant plus de six mois avec plus ou moins d'éclat. On ne voit guere dans le midi de l'Italie que des chênes verds, des cyprès, des ifs, des oliviers d'un verd noir ou très-foncé, qui n'offrent point l'image de la jeunesse de l'année. Ainsi, quoiqu'en disent les admirateurs décidés de l'Italie, nos campagnes sont plus riantes que les leurs. Je n'en dirois pas autant de celles d'Angleterre, si le prime-vert ne s'y soutenoit pas aux dépens de plus de brouillards, & d'une humidité plus continue qu'en France. Voyageons un peu, nous ferons bien; revenons vivre chez nous avec un peu d'aisance, nous ferons encore mieux.

Un aspect assez désagréable dans la pe-

pulation de Rome, eſt cette multitude de mendians qu'on y rencontre à chaque pas. Je n'imaginois pas qu'il fut poſſible d'en trouver ailleurs qu'à Paris, où, ſuivant le calcul le plus modéré, on en compte plus de vingt mille. Mais en y faiſant attention, je compris que cela étoit dans la regle. La mendicité doit principalement régner dans les pays catholiques, & ſur-tout au centre de la catholicité. Dans quelque état que ce ſoit, la mendicité eſt un défaut de police, mais elle ne peut être regardée comme un vice mépriſable par-tout où il y a des ordres honorés qui ſont mendians par inſtitution. Il eſt naturel qu'une canaille qui n'a pu, ou n'a pas voulu prendre dans ces ordres un brevet de mendiant qui impoſe d'autres devoirs gênans, ait cru pouvoir en exercer l'emploi comme volontaire dans cette armée.

Il n'y a pas à Rome un pauvre qui n'y vive aiſément, même dans un temps de diſette. Un gueux un peu alerte peut trouver dans ſa journée trois ou quatre ſoupes aux portes des couvens & autres; participer à autant & plus de diſtributions de pagnotes; de ſorte que pluſieurs en revendent, & tous l'un dans l'autre en recueillent deux paoles par jour. Cette contribution ſe leve communément

fur les moins aisés des citoyens. Le peuple est par-tout naturellement charitable, parce que la compassion, bien ou mal entendue, est principalement dans le cœur de ceux qui souffrent eux-mêmes. Les grands à Rome répandent aussi beaucoup d'aumônes, aliment de l'oisiveté & poison de l'industrie. Quelques-uns en font une partie de leur luxe. Ce seroit un grand bien, si l'application en étoit plus raisonnée; si ces aumônes n'étoient qu'un aide, un encouragement, une récompense du travail; s'ils savoient enfin combien la charité qu'on appelle aumône differe de la charité bien entendue.

Il y a très-peu de classe moyenne à Rome; c'est-à-dire, de cette bourgeoisie d'une fortune honnête sans opulence, & qui, avec un patrimoine soutenu de commerce & d'industrie, vit sans faste & sans inquiétude, telle enfin qu'on en voit dans Paris & dans presque toutes nos villes.

On n'a pas à Rome la commodité des carrosses de place, qu'on trouve non-seulement à Paris, mais dans plusieurs villes de France. Ils ne se soutiendroient pas à Rome, attendu qu'il n'y a pas assez de bourgeoisie aisée pour en faire un usage fréquent. Les carrosses de louage ou de remise n'y sont même guere employés que par les étrangers.

Le bas peuple est également lâche & cruel. Les assassinats n'y sont pas rares. La plupart des querelles s'y terminent par des coups de couteau, & un homme l'épée à la main écarteroit une foule de cette canaille d'assassins. Ce n'est pas faute de loix. Elles sont à Rome, à certains égards, plus séveres qu'ailleurs; mais presque toujours sans exécution, ou mal appliquées. Par exemple, il est défendu, sous peine de mort, de porter des couteaux à gaines, regardés comme poignards; & celui qui en a frappé ou tué quelqu'un, en est quitte pour les galeres; encore faut-il qu'il soit sans protection, car il y a des assassins impunis. Quelquefois un vol léger est puni de l'estrapade, & plusieurs en demeurent estropiés pour la vie; de sorte qu'un voleur est souvent plus malheureux qu'un assassin. Cela vient peut-être du peu d'intérêt qu'on prend à Rome à un homme tué, au-lieu que le volé y poursuit le voleur. Il n'y a point de pays où l'argent n'ait une grande faveur; mais il me paroît encore plus révéré chez un peuple qui en a peu, qui en desire beaucoup, & qui de jour en jour en voit diminuer la masse. De sorte que dans peu d'années on ne verra d'or & d'argent dans Rome, que ce que les voyageurs en portent dans la poche; car leurs fortes dé-

penses se paient en lettres-de-change.

Pour entendre ceci, il faut que j'expose de quelle maniere les choses en sont venues au point où elles sont actuellement.

Sixte V, qui étoit monté en serpent sur le trône pontifical, voulut y régner en prince absolu. Quoique la séparation des protestans d'avec Rome, dût rendre les papes plus circonspects qu'auparavant avec les états catholiques-romains, ils y conservoient encore beaucoup d'influence. Mais il falloit, pour se soutenir ailleurs, commencer par être maître chez soi; & Sixte voulut détruire ou concilier les factions qui partageoient Rome.

Deux puissantes familles, les Colonnes & les Ursins, étoient ennemies l'une de l'autre; cherchoient réciproquement à se détruire, & toute la noblesse suivoit le parti de l'une ou de l'autre. Cette dissention causoit des troubles dans Rome. Sixte V entreprit de les calmer, de les prévenir pour la suite, & d'assurer de plus en plus son autorité, en réunissant & s'attachant les Ursins & les Colonnes. Il avoit deux petites-nieces petites-filles de sa sœur. Il maria l'une à l'aîné de la maison Colonne, & l'autre à l'aîné de la maison Ursine. Il déclara en même-temps que les aînés de ces deux maisons seroient toujours princes *del Soglio*, du trône;

c'est-à-dire, que les papes tenant chapelle, un de ces deux princes alternativement seroit assis sur un tabouret auprès du trône; ce qui subsiste encore aujourd'hui. Par-là, Sixte, en accordant à ces deux maisons une supériorité sur les autres, affoiblit réellement leur puissance. Ces princes ou barons romains, qui jusques-là s'étoient regardés comme égaux de rang aux Ursins & aux Colonnes, s'en détacherent par jalousie. Sixte V ayant, suivant la maxime de Tibere, divisé pour régner, imagina, pour mettre toute la noblesse & les familles opulentes dans sa dépendance, de se rendre maître de l'or & de l'argent des citoyens, par l'appât qu'il leur présenta. Pour cet effet, il créa les *lieux de Mont*, qui répondent à nos rentes sur la ville. Ils étoient d'abord à 5 pour 100; & par les réductions qu'éprouvent ces sortes d'effets, ils sont aujourd'hui à moins de 3 pour cent. Mais le coup décisif de Sixte V, pour garder l'argent, fut qu'au-lieu-de payer les intérêts en especes, on ne les paya qu'en papier, qui avoit & continue d'avoir cours comme monnoie, que l'état reçoit & donne en payement.

L'or & l'argent fut renfermé au château Saint-Ange, & c'est ce qu'on nomme le trésor de Sixte V. Il étoit origi-

nairement de cinq millions d'écus romains, faisant de notre monnoie actuelle de France, en 1767, 26 millions 104 mille 166 liv. 13 s. 4 d., l'écu évalué à 5 liv. 4 s. 5 deniers, titre & poids de France.

Je donnerai un état abrégé des revenus & des dépenses des papes, & de ce qui concerne ses finances.

On voit que le systême économique de Sixte V, a pu lui être personnellement avantageux, mais qu'il a été pernicieux à Rome, & par conséquent à ses successeurs. Des rentiers peuvent être une ressource passagere dans un état. Mais si l'on ne s'empresse d'éteindre leurs créances en les remboursant, ils deviennent un ver rongeur dans ce même état qui, tôt ou tard, périt ou les fait périr eux-mêmes par une banqueroute. Si l'argent, au-lieu d'être un fond mort au château Saint-Ange, eût circulé, les terres des environs de Rome auroient été cultivées; au-lieu que les richesses réelles se sont évanouies, l'argent y devient de jour en jour plus rare, & la cause en est évidente. Tout état qui a besoin de productions étrangeres ne peut se les procurer qu'en argent ou par l'échange du superflu des siennes: or, dans l'état ecclésiastique, l'exportation est fort inférieure à l'importa-

tion; la balance du commerce eſt donc contre Rome en faveur de pluſieurs états qui lui fourniſſent plus qu'ils n'en tirent. Par exemple, la France ne doit pas à Rome un million en bulles, annates, diſpenſes, &c. en dépenſes d'ambaſſadeurs, de l'auditeur de Rote, en abbayes à quelques Italiens, & pour les productions que nous tirons : or, la France en fournit pour près de trois millions; l'excédent doit donc être ſoldé par Rome en argent qu'elle tire d'autres états catholiques, tels que l'Allemagne ou la Pologne, qui ne lui portent que peu ou point de productions Cette reſſource n'eſt pas toujours ſuffiſante, & il y a des calamités qui obligent les papes de recourir au tréſor de Sixte V. Clément XIII, y a déja puiſé trois fois dans des années de diſette, pour faire venir des bleds, ſans quoi une partie du peuple ſeroit morte de faim.

On remplace quelquefois une portion de ce qu'on y a pris; mais jamais en total. Ainſi on eſtime que ce tréſor, originairement de 26 à 27 millions de notre monnoie, eſt à peine aujourd'hui de ſix à ſept.

Benoît XIV n'y donna point d'atteinte; mais le marché, quoique mauvais en ſoi, qu'il fit avec l'Eſpagne, lui procura,

pour le moment, des ressources que n'a pas eues son successeur. Quoi qu'il en soit, le gouvernement & l'administration économiques de Rome ont tant de vices, que si l'on ne les réforme, cet état ne subsistera pas encore long-temps, du moins tel qu'il est.

Le desir de l'argent n'y est pas comme chez les riches avares, la soif de l'hydropique, mais celle de l'homme épuisé. Aussi n'y a-t-il rien qu'on n'y obtînt à prix d'argent, & l'on pourroit encore dire de la Rome moderne, ce que Jugurtha disoit de l'ancienne : *Urbem venalem & maturè perituram, si emptorem invenerit.*

Il passe pour constant que Rezzonico, riche banquier, procura le chapeau de cardinal à son second fils, aujourd'hui pape, (Clément XIII) moyennant cent mille écus qu'il donna au cardinal Neri Corsini, neveu de Clément XII. Je suis persuadé qu'avec trois millions répandus avec intelligence, on feroit pape un jansénisme, en achetant les voix de ceux des cardinaux qui ne pourroient pas prétendre à la tiare pour eux-mêmes.

Après m'être à-peu-près satisfait sur le matériel de Rome; après en avoir observé les mœurs & le régime, il ne falloit pas, comme le proverbe le dit, de ceux qui

négligent ce qu'il y a de plus curieux, aller à Rome ſans voir le pape. Pour moi, qui ne le jugeois pas l'objet le plus important de mon voyage, j'avois déja paſſé un mois dans ſa capitale, ſans penſer à lui aller baiſer la mule. Je le rencontrois ſouvent avec ſon cortege, allant aux prieres de quarante heures, qui ſe font tous les jours de l'année ſucceſſivement dans quelqu'égliſe. Cependant tous les François connus s'y étant fait préſenter, je crus qu'il y auroit de la ſingularité à ne le pas faire; d'autant que je ſus que quelques cardinaux lui avoient parlé de moi; & j'étois curieux de voir comment il recevroit un auteur noté à l'index. Je fit part de mon deſſein à M. d'Auberterre, notre ambaſſadeur, qui le jour même envoya ſon maître de chambre demander pour moi une audience. Le pape la donna pour le lendemain.

Je m'y rendis; & après avoir, ſuivant l'étiquette, quitté mon chapeau & mon épée, je fus introduit par un prélat, *monſignor* Borghefe. Je fis les trois génuflexions & baiſai la mule du pontife, qui me fit relever auſſi-tôt, & engagea la converſation. Il me fit d'abord des queſtions ſur les motifs de mon voyage, me parla avec beaucoup d'eſtime du cardinal de Bernis, avec qui il ſavoit, me dit-il, que

j'étois fort lié. Je répondis à tout ce qu'il me demandoit, & me mis avec sa sainteté aussi à l'aise qu'il est possible; sans sortir du respect qui lui est dû. Il me demanda, entr'autres choses, si je ne comptois pas faire imprimer des morceaux du regne présent. *Vostra santita*, lui répondis-je, *non voglio m'avvilire ne perdere.* Votre sainteté, ajoutai-je en François, me conseilleroit-elle de faire lire par mes contemporains des vérités qui ne plairoient pas à tous? *E péricoloso*, dit le pape. J'observerai que je lui parlai d'abord en Italien; mais l'entendant mieux que je ne le parle, je me servis du François quand il m'étoit plus commode; & pour m'y autoriser, je dis au pape: je sais que votre sainteté entend parfaitement le François, & j'espere qu'elle trouvera bon que le secretaire de l'académie Françoise parle quelquefois sa langue. Oui, dit-il, en me parlant lentement. Je me servis donc indifféremment des deux langues. Il m'avoit déja donné une demi-heure d'audience, lorsque je lui dis: saint pere, pour ne pas abuser des bontés de votre sainteté, je vais en prendre congé; mais je la supplie auparavant de me donner sa bénédiction paternelle. *Aspetta*, me dit le pape; & sur un signe qu'il fit à un prélat, celui-ci entra dans un cabinet, d'où il

il revint le moment d'après, portant sur une soucoupe un chapelet d'une dixaine, d'où pendoit une médaille d'or qu'il présenta au saint pere, qui le prit & me le donna. En le recevant de sa main, je pris la liberté de la lui baiser, ce qui le fit sourire, & je vis que les assistans sourioient aussi. Quand je fus sorti, je demandai le motif de cette petite gaieté au prélat qui me conduisoit. Il me dit devant les officiers de l'anti-chambre, que je m'étois attribué un privilege réservé aux cardinaux, qui ont seuls celui de baiser la main du pape, & s'opposerent au dessein que Benoît XIII (Ursini) avoit de l'accorder aux évêques. Comme mon entreprise cardinaliste devint le sujet de la plaisanterie, je leur dis que si une jolie femme m'avoit présenté quelque chose, je lui aurois baisé la main en le recevant, & qu'un vieux pontife ne devoit pas trouver mauvais qu'on le traitât comme une jolie femme. On en rit beaucoup, & je crois qu'on le redit au pape.

Deux jours après ma présentation, je partis le samedi 7 février pour Naples par le *procaccio*, & j'y arrivai le mercredi 11 vers quatre heures du soir. La distance de Rome à Naples est de cent cinquante milles, qui font au moins cinquante lieues de France; & cette route très-fréquen-

tée eſt, à tous égards, pour les voitures, les cavaliers & les gens de pied, la moins praticable qu'il y ait en Europe, ſur-tout quelques milles avant Piperno, & de là juſques à Capoue; car de Capoue à Naples le chemin eſt aſſez beau. On m'a dit que depuis mon retour d'Italie le chemin avoit été refait pour le paſſage de la reine de Naples, & qu'il eſt aujourd'hui très-beau. Mais comme cette princeſſe n'avoit rien de commun avec les auberges, elles ſont reſtées dans le même état. Les vivres & la ſaleté des chambres, des lits, &c. l'emportent encore ſur les autres de l'Italie; c'eſt tout dire.

Le procaccio eſt un meſſager qui part tous les ſamedis de Rome pour Naples, & de Naples pour Rome; de ſorte que les deux meſſageries ſe croiſent & ſe trouvent enſemble à la dînée de Terracine. Chaque journée eſt de trente milles ou dix-huit lieues, qui ne ſe font pas en moins de douze heures, en partant à quatre heures du matin; ainſi on arrive de grand jour à la couchée, en hyver même, attendu la latitude. Les voitures que fournit le procaccio ſont des eſpeces de cabriolets à deux, ne fermant qu'avec des rideaux de cuir, & derriere leſquels on peut placer deux malles & un porte manteau, ou même un valet.

Le marché qu'on fait porte que le voyageur fera défrayé du fouper & du coucher. On ne prend cette précaution que pour s'affurer du gîte, car le fouper n'eft pas tentant. A l'égard du dîner, c'eft l'affaire du voyageur. J'étois heureufement muni de provifions & de vin, & je quittois volontiers le procaccio de fa bonne chere, dont je ne fis nul ufage. Il faut auffi porter un couvert, car on ne trouve que des cuilliers & des fourchettes de cuivre. On pourroit du moins, quand elles font de fer, les nettoyer en les paffant au feu.

L'ufage en France eft de donner des arrhes pour les places dans les voitures publiques; en Italie ce font les voituriers qui font obligés d'en donner à ceux qui les arrêtent. Mon deffein étoit d'abord de prendre une chaife de pofte; mais M. d'Aubeterre, notre ambaffadeur, m'en détourna, en me prévenant que les routes n'étoient pas fûres, & que s'il ne voyageoit pas avec un nombreux domeftique, il se ferviroit lui-même du procaccio. Nous trouvâmes en effet, en traverfant un bois, entre Terracine & Fondi, un voyageur qui venoit d'être volé & bleffé, qu'on tranfporta à Fondi. Nous n'avions pas à craindre pareille aventure; nous marchions avec neuf ou dix chaifes, &

notre caravanne étoit au moins de trente personnes, maîtres & valets. Cela n'empêchoit pas qu'à trois quarts de lieue en avant des gîtes, deux sbirres en guenilles, armés de fusils & de pistolets de ceinture, & prêts à fuir devant des brigands à nombre égal, ne vinssent nous offrir leur escorte, & nous suivoient à pied pour obtenir quelques paoles qu'on leur donne, & qu'ils ne méritent pas. Ce sont la plupart de plus grands marauds que ceux qu'ils sont chargés de poursuivre. J'ai eu la preuve de leur brigandage & de leur vexation avec des voyageurs à qui ils pouvoient inspirer de la crainte.

Arrivé à Naples, voici ce que j'ai recueilli, pendant mon séjour, de notions générales sur ce royaume. Sa longueur est de 350 milles, sa largeur de 100 milles, son circuit de 1425 milles & de 400 milles de côtes sur la méditerranée & l'adriatique. Les tables de la population faites en 1766 la portent à 3,953,090 ames. La Sicile en renferme environ trois millions. On compte dans le royaume de Naples 109585 prêtres, moines & religieuses,

archevêques,	22	109585.
évêques,	116	
prêtres,	55942	
moines,	30677	
religieuses,	22828	

Ces célibataires ſont donc dans la proportion d'un ſur trente-ſix à trente-ſept, & l'on eſtime qu'en France elle eſt d'un ſur cent huit : ainſi cette eſpece de célibataires du royaume de Naples feroit à celle de France comme trois à un. Si l'on ne conſidere pas la ſeule ville de Naples, dont la population eſt, ſuivant les mêmes tables, de 337,095 habitans, les perſonnes vouées à l'égliſe ſont d'un à vingt-deux ; encore dit-on qu'il y a eu des omiſſions faites à deſſein. Quoi qu'il en ſoit, les tables portent,

3849 prêtres,
4951 moines, } 15650.
6850 religieuſes,

Le royaume de Naples & celui de Sicile rapportent au roi quarante millions de livres de France, dont vingt à vingt-deux millions ſont engagés ; de ſorte qu'il n'en reſte pas vingt pour les dépenſes. Le roi entretient trente-ſix régimens d'infanterie & neuf de cavalerie ou dragons, faiſant en tout environ vingt-ſept mille hommes. Sa petite marine eſt de deux vaiſſeaux de guerre, quatre frégates & quatre galeres.

Quand on conſidere la ſituation du royaume de Naples, la fécondité du ſol, la force de la végétation, ce qu'on en peut tirer en bleds, vins, huiles, ſoies, laines & fruits ; & quand d'un autre côté

on y trouve si peu de manufactures & de commerce, on est obligé de supposer que l'administration ou la constitution de cet état est vicieuse. Il paroît que l'une & l'autre le sont. Les biens offerts par la nature ne peuvent être altérés que par des causes morales, & il y en a plusieurs qui s'opposent à la prospérité du royaume de Naples. La multitude des gens d'église détruit la population, l'énormité des impôts étouffe l'industrie & le commerce. Toutes les productions du pays sont chargées de droit de sortie, & les soies manufacturées paient jusqu'à 25 pour $\frac{0}{0}$ en passant à l'étranger, & même de Province à Province. La multiplicité des fêtes, des confréries, des processions, &c. entretient la paresse du peuple le plus vif & le plus ennemi du travail; il n'a qu'une activité purement machinale.

Presque tout le royaume n'est composé que de grands fiefs & de terres titrées. On y compte soixante principautés; cent duchés, autant de marquisats, soixante-dix comtés & plus de mille barons ou baronnets. Cette distribution n'est nullement favorable à la culture. Les propriétaires ne doivent pas prendre un grand intérêt à l'amélioration de leurs fiefs dont le roi hérite, faute d'hoirs au-delà du troisieme degré. Ils ne peuvent par con-

féquent les aliéner, il ne leur eft pas même permis de fortir du royaume fans congé limité; ils font donc en effet des efpeces de ferfs *addicti glebæ*. Lorfque les fiefs tombent fous la main du roi, ils n'en font que plus mal adminiftrés. On fait quel eft ailleurs le fort des domaines du prince. Il n'en eft pas en Sicile comme dans le royaume de Naples. Si les feigneurs Napolitains ne doivent pas être fort attachés à des poffeffions précaires, les cultivateurs le font encore moins, puifqu'ils ne peuvent difpofer du fruit de leurs travaux. On voit ailleurs des réglemens abfurdes fur le commerce des grains; mais à Naples, le miniftere eft en effet le feul marchand de bled; & la plupart des impôts fe portent fur les confommations, par conféquent fur le peuple, occafion prochaine de révolte de la part des malheureux qui n'ont rien à perdre. Celle de Mazaniello vint en 1647, d'un impôt fur les fruits & les herbages, nourriture commune de ce peuple. Voilà une partie des caufes du peu de profpérité d'un état dont le fol feroit fi fécond, & dont la pofition eft fi favorable au commerce. La marque la plus fûre d'un mauvais gouvernement eft de voir les hommes naturellement attachés au-lieu de leur naiffance, le déferter, pour fe réfugier dans les vil-

les, ou ſe rapprocher de la capitale. L'état Napolitain en offre un exemple frappant.

Quelque prévenu que je fuſſe de la population de Naples, j'en fus frappé en y entrant. C'eſt la ville la plus peuplée de l'Europe relativement à ſon étendue, & qui le paroît encore plus par la multitude de *lazaroni*, de gueux ſans profeſſion fixe, dont un grand nombre n'a d'autre habitation que les rues & les places. On voit par toute la ville le même mouvement que dans la rue Saint-Honoré à Paris; & il étoit encore augmenté par l'affluence des étrangers que le carnaval attiroit dans une année où il n'y en avoit point à Rome. Les hôtels garnis & les auberges ne ſuffiſant pas à la quantité d'étrangers qui affluoient à Naples, j'en ai vu, d'aſſez diſtingués, obligés de loger chez des artiſans, dans des rues étroites & obſcures où les carroſſes n'abordoient qu'avec peine. N'étant pas arrivé des premiers, j'aurois été fort embarraſſé où loger, ſi je n'avois pas eu le bonheur de trouver Myladi Orfort, bru du célebre Robert Walpool, qui, prévenue de mon arrivée, voulut abſolument me donner un appartement chez elle. Je l'avois connue à Paris douze ans auparavant chez la comteſſe de Graffigny, auteur des let-

tres péruviennes & de Cénie. Elle passoit alors d'Italie en Angleterre pour y régler quelques affaires, & il y avoit déja plusieurs années qu'elle s'étoit retirée à Florence. A son retour d'Angleterre, elle retourna en Italie, dont la température l'avoit engagée à s'y fixer; & lorsque j'allai à Naples, dont le climat est beaucoup plus chaud que celui de Florence, elle s'y étoit établie depuis cinq ou six ans. J'avois été assez heureux pour lui rendre à Paris un très-léger service. Aussi-tôt qu'elle me sut à Rome, elle m'écrivit les léttres les plus pressantes, & chargea de plus le cardinal Piccolomini, son ami, de me chercher, & d'exiger ma parole de ne point loger ailleurs que chez elle à Naples.

Quelque répugnance que j'aie toujours eue à prendre en voyage d'autre logement que la chambre garnie, la difficulté d'en trouver alors, & les instances de Myladi Orfort me firent accepter ses offres. Son hôtel est à Pezzofalconé, le lieu de Naples le plus élevé. Elle m'y donna un appartement de la plus grande propreté angloise, avec toutes les commodités de recherche. L'usage des maîtres à Naples est d'occuper l'étage le plus haut, pour être moins incommodés du bruit & du service des écuries. On est encore par-là

à portée des terrasses qui forment tous les toits, & d'y aller respirer l'air frais une partie de la nuit, dans la saison des grandes chaleurs, qui doivent durer longtemps, si j'en juge par la température de ce climat en plein hyver. J'ai vu, dès le premier jour de mars, des enfans absolument nuds courir sur le bord de la mer. Cette ville, bâtie en amphithéâtre autour du golfe, offre le plus bel aspect qu'il y ait dans l'univers. Je doute que Constantinople l'emporte à cet égard sur Naples. J'en découvrois de mes fenêtres toute l'étendue avec celle de la mer, & en perspective le Vésuve à l'orient, & le Pausilipe au couchant. Je voyois le volcan étinceler la nuit, & pousser continuellement pendant le jour une épaisse colonne de fumée.

Ce fut par événement un bonheur pour moi d'être logé chez Myladi Orfort. Au bout de dix ou douze jours j'éprouvai ce que j'avois lu dans le voyage de Grosley ou *des deux Suédois*, l'effet de l'air de Naples sur ceux qui n'y sont pas habitués. L'athmosphere est si imprégnée de soufre par le voisinage du Vésuve & de la Solfatare, qu'on le respire avec l'air; je m'en trouvai si incommodé, que le docteur Thiéri, médecin de l'impératrice-reine, qui faisoit en Italie des expériences

ſur des eaux minérales, & dont j'étois connu, vint me voir & me força de me faire ſaigner. Sans être réduit à m'aliter, je ne jouis point pendant le reſte de mon ſéjour à Naples de ma ſanté ordinaire. Le chagrin que me cauſa la mort de ma mere, que j'appris en même-temps, aggrava encore mon indiſpoſition. Quoiqu'elle fût dans ſa cent-deuxieme année, je l'avois laiſſée en ſi bon état que je me flattois de la conſerver encore long-temps. On ne pouvoit en effet attribuer ſa mort à ſon âge, puiſqu'elle mourut d'une fievre inflammatoire de vingt-trois jours avec des redoublemens. Mes amis de Paris connoiſſant ma tendreſſe pour elle, & ne voulant pas troubler le plaiſir qu'ils me ſuppoſoient dans mon voyage, ſe concerterent avec ma famille, & empêcherent qu'on annonçât la mort de ma mere dans la gazette de France; mais je l'appris par celle d'Avignon, & par d'autres papiers publics. J'en reſſentis la douleur qu'on doit éprouver en perdant la ſeule perſonne dont on puiſſe être ſûr d'être aimé. A mon chagrin ſe joignoit le dépit de n'avoir pu aller cette année en Bretagne jouir du plaiſir d'y voir ma famille & de paſſer auprès de ma mere des momens qui me devenoient de jour en jour plus précieux, à meſure qu'elle avançoit en âge. J'avois

l'année précédente été rappellé d'auprès d'elle par une lettre du miniſtre, attendu que j'étois accuſé de ne pas applaudir à la tyrannie qui s'exerçoit dans la Province. Il eſt vrai que je m'étois quelquefois expliqué en vrai patriote, en fidele ſujet, & c'étoit alors un crime.

Avant que je me trouvaſſe incommodé de l'air de Naples, j'en avois déja vu tout ce qu'il y a de curieux ou donné pour tel. Le jour même que j'arrivai, j'allai à l'opéra au théâtre de Saint-Charles, parce que le roi y étoit, & que lorſqu'il y vient, toutes les loges ſont éclairées, chacune de deux flambeaux de cire blanche, indépendamment des bougies qui ſont toujours dans l'intérieur des loges. On vante beaucoup les ſalles de ſpectacle de l'Italie, & celle de Saint-Charles eſt une des plus renommées; cependant les ſix rangs de loges dont le devant contient à peine trois perſonnes de front, reſſemblent par leur multiplicité à des boulins de colombier. Elles s'élargiſſent un peu vers la porte, où l'enceinte extérieure d'une forme circulaire, a plus d'étendue que l'intérieure, & ſont aſſez profondes, pour contenir en tout huit ou dix perſonnes ſur des chaiſes. On y prend des glaces, & l'on fait la converſation pendant l'opéra qui dure quatre

ou cinq heures, sans qu'on y fasse attention, excepté à trois ou quatre ariettes. Aussi quand les plus grands amateurs me demanderent ce que je pensois de l'opéra, je répondis qu'il m'intéressoit autant qu'eux, puisque ni eux ni moi ne l'écoutions. Aussi fait-on des visites d'une loge à l'autre pendant le spectacle, & j'en usois ainsi. Je connoissois tous les ministres étrangers, soit pour en avoir vu plusieurs à Paris, soit pour m'être trouvé à dîner avec eux dès les premiers jours de mon arrivée à Naples. J'avois été invité aux bals de la noblesse, & présenté aux principales personnes de cet ordre. J'aurois donc été fort répandu, si ç'eût été mon goût; mais je me bornois à vivre chez myladi Orfort, le comte de Kaunitz, ministre de l'empereur, & M. Hamilton, ministre d'Angleterre. Je voyois circuler dans ces trois maisons tout ce qu'il y avoit dans Naples de gens qui méritoient le plus d'être connus; & comme je les rencontrois à l'opéra, je leur faisois des visites dans leurs loges. Je n'aurois pu sans cette distraction supporter l'ennui de l'opéra. Je n'ai garde de prendre parti dans la dispute sur la préférence de la musique françoise ou italienne : j'ai vu cette querelle aussi vive que si elle eût été de religion. Pour moi

ami des chefs des deux sectes, & très-sensible à la musique, je me suis borné au plaisir que l'une & l'autre m'ont fait, chacune dans son genre. Les opéras bouffons des Italiens m'ont plu; mais leurs grands opéras avec deux ou trois ariettes, & quelques morceaux de récitatif mesuré, très-clair semés, ne peuvent racheter l'ennui d'un spectacle de plus de quatre heures. Les ballets sont pitoyables; le garçon perruquier dont je me servois étoit un des figurans. La danse noble ne seroit pas du goût des Italiens, il leur faut des polichinels, des pierrots & d'autres grotesques, sans légéreté ni graces. Tous les airs de danse sont empruntés des musiciens françois, & je n'ai presque jamais trouvé dans les sonates & les concerto que de l'harmonie sans dessein. Au reste il entre beaucoup d'habitude, dans le plaisir que cause la musique, & les différens peuples peuvent fort bien différer de goût, sans avoir tort ni raison. Le récitatif des Italiens nous blesse, le nôtre leur déplaît; c'est que notre prosodie & la leur ne sont pas la même. Je conviendrai cependant que le leur est plus débité, & le nôtre trop languissant. A l'égard de nos chanteurs & chanteuses, ils donnent trop de voix, crient assez souvent, & l'on n'entend

pas avec plaisir des sons forcés. Les Italiens pêchent peut-être par l'excès contraire, & ne chantent qu'à demi-voix. Un avantage que notre musique, du moins à mon sens, a sur la leur, c'est que celle de nos instrumens est toujours chantante, au-lieu que leur vocale tient de l'instrumentale : ce sont des tenues, des passages, des points d'orgue. Cependant dans l'ordre de la nature la voix est le premier instrument, & la musique instrumentale ne doit être qu'une imitation de la vocale. La célebre Gabrieli me paroissoit moins chanter que jouer de la voix. Pour les castrats, qui n'ont aucune sensibilité dans le chant, ce sont de purs instrumens. Le plaisir qui peut naître de leur exécution brillante est troublé par la compassion & le mépris que leur état inspire ; c'est du moins ce que j'ai toujours éprouvé.

Les plaisirs du carnaval étoient à Naples ce qui me touchoit le moins. J'y préférois des courses au Vésuve, à Portici, Herculane, à Pompeïa, deux lieues au-delà de Portici, Poussol & Bayes, à la Solfatare. J'avois d'autant plus de facilité à me satisfaire que myladi Orfort avoit beaucoup d'équipages & deux maisons de campagne, l'une à Poussol & l'autre à Saint-Jorio, au pied de Vésuve. Si

j'avois été frappé des ravages du temps & des barbares au milieu des monumens de l'ancienne Rome, je l'étois encore plus en voyant des villes entieres enséve-lies sous les laves du Vésuve. Je parcou-rois tous ces lieux avec le meilleur guide, le Ciceroné le plus instruit que je pusse trouver dans Naples. C'est pourtant un étranger; M. Hamilton, ministre d'An-gleterre. Lorsqu'il me conduisit au Vé-suve, il alloit pour la vingt-deuxieme fois en observer les phénomenes. Un étran-ger curieux, & qui a passé quelques an-nées dans un pays, le connoît mieux que ceux qui y sont nés. La plupart de ceux-ci se flattent toujours de voir ce qui est si fort à leur portée, vivent & meurent sans avoir rien vu. Observateur exact des antiquités, de la nature & des arts, M. Hamilton, en remplissant avec soin les devoirs de son ministere, trouvoit du temps pour tout. Il ne manque point à qui sait l'employer. Ce ministre faisoit travailler les artistes, & avoit formé un cabinet d'histoire naturelle dont il pou-voit être le démonstrateur. Il dînoit ha-bituellement chez lui avec un petit nom-bre d'amis, parmi lesquels il vouloit bien m'admettre, & avoit de plus chaque se-maine une assemblée où se trouvoit ce qu'il y avoit de plus distingué dans Na-

ples. On y entendoit un concert excellent où mademoiselle Hamilton touchoit le clavecin avec une ſupériorité reconnue, dans une ville qui l'emporte pour la muſique ſur le reſte de l'Italie. Monſieur & madame Hamilton ſont le couple le plus heureux que j'aie connu. Tous deux encore jeunes, avec le cœur droit, l'eſprit enrichi de connoiſſances, ayant les mêmes goûts, & s'aimant réciproquement, m'offrirent le tableau d'une vie patriarchale. La femme, née avec une fortune très-honnête, jouit du plaiſir d'avoir fait celle de ſon mari, qui n'avoit pour tout bien qu'un nom illuſtre. Le mari, flatté de ce qu'il doit à une femme chérie, ſe plaît à le dire, & le ſentiment de la reconnoiſſance augmente celui de ſa ſituation.

M. Hamilton, après m'avoir accompagné au Véſuve, eut encore la complaiſance de me conduire à Pouſſol, où nous prîmes un bateau pour faire le tour du golfe. Ces lieux ſont décrits dans un ſi grand nombre d'ouvrages, que je n'en dirai rien, ſinon que je les parcourus avec beaucoup de plaiſir par le plus beau jour, & qu'en voyant l'averne, les champs éliſées, la grotte de la Sybille, &c. j'admirai le parti que Virgile en avoit tiré dans le ſixieme livre de

l'Enéïde, & combien l'imagination des poëtes dénature les objets. C'étoit sur les bords de ce golfe que les empereurs & les plus grands de Rome avoient des maisons de plaisance. Tacite, Suétone, Dion Cassius, les lettres de Cicéron, celles de Pline parlent des palais, des thermes, des jardins délicieux de Pompée, de César, de Marius, de Pison, de Domitien, de Lucullus, de Mammée, mere d'Alexandre Sévere, & de beaucoup d'autres. Les ruines des temples & des amphithéâtres attestent la grandeur que les Romains de ces temps-là déployoient à Bayes, Cumes, Poussol & dans tous les environs du golfe. On sait que Scipion l'Africain, indigné de l'ingratitude des Romains à son égard, se bannit volontairement de Rome, & alla finir ses jours à Linterne, près de Cumes. Il s'y fit inhumer, ne voulant pas même que ses cendres fussent portées à Rome, & ordonna qu'on mit sur son tombeau : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.* Lorsque les Vandales, dans le cinquieme siecle, détruisirent Linterne, il ne restoit plus de l'épitaphe que le mot *patria*, ce qui a fait donner à la tour qui fut bâtie depuis au même lieu, le nom de *Torre di patria.* Sylla se retira aussi, après son abdication, dans

un village près de Cumes, où il passa la derniere année de sa vie, & mourut dans une tranquillité dont il étoit bien indigne. Sannazard, dans une de ses élégies, déplore le sort de Cumes, jadis si célebre, & dont il ne reste plus que des ruines qui en marquent la place. Elle est entre les lacs de Caluccio & Licola. On y fait, vers la mi-novembre, des chasses où l'on tue des millions de canards.

On voit encore, sur la côte de Bayes, les restes d'une maison que Cicéron appelloit son académie, & où il composa plusieurs ouvrages, auxquels il donna le titre d'Académiques. Les délices de Bayes étoient si renommés, qu'Horace disoit : *Nullus in orbe locus Baiis prælucet amœnis;* & que Séneque & Properce accusent le séjour de Bayes de porter les Romains à la mollesse & même à la débauche, par les plaisirs que ce séjour leur offroit. Il falloit que dans ce temps-là l'air eût plus de salubrité qu'il n'en a aujourd'hui. Les fievres regnent souvent dans ces cantons, & sur-tout vers Bayes. Toute la côte & les environs de Naples abondent en eaux thermales, à chacune desquelles on attribue la propriété de guérir de quelque maladie particuliere. Les hommes seroient immortels, si les effets répondoient aux annonces des spé-

cifiques. On trouve, à peu de distance du Pausilippe & du chemin de Poussol, les bains de *San-Germano*, où les Napolitains vont, sinon se guérir totalement, du moins se délivrer des principaux accidens du mal qu'ils nomment *francese*, que nous qualifions de *mal de Naples*, & que, pour n'offenser personne, il suffit d'appeller par son nom, tout simplement la vérole. Cependant, en rendant à chacun ce qui lui appartient, Naples en est certainement la métropole, qui a malheureusement des colonies partout; mais il n'y a point de pays où l'on en voie des effets si terribles.

On passe, en allant de Naples à Poussol, par un chemin d'un mille de longueur, creusé au travers de la montagne du Pausilippe. La longueur est de neuf cents soixante pas; la largeur est inégale & de dix-huit à vingt pieds; la hauteur de quarante à soixante. Les ouvertures des deux extrêmités & une au milieu ne suffisent pas, comme on peut se l'imaginer, pour éclairer une si grande étendue de chemin. On y marche donc dans l'obscurité; de sorte que les conducteurs des voitures qui viennent d'un côté, & ceux qui viennent de l'autre, se crient réciproquement, dès qu'ils s'entendent, de serrer à droite ou à gauche, pour ne

se pas heurter en se rencontrant. J'ai traversé plusieurs fois le Pausilippe ; & lorsque c'étoit avec myladi Orfort, deux coureurs avec des flambeaux étoient toujours à la tête des chevaux, & nous tenions les glaces levées pour nous garantir d'une poussiere fine & très-incommode, comme je l'ai éprouvé en traversant le Pausilippe en cabriolet.

J'allois de temps en temps me promener au Vésuve, au pied duquel myladi avoit une maison de campagne très-agréable. Cette montagne pousse toujours en l'air une colonne épaisse de fumée mêlée d'étincelles, quand le volcan est le plus tranquille. Ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit parfaitement cultivée jusques au milieu de sa hauteur, sur-tout en vignes qui donnent l'excellent vin de *lacryma Christi*. Dans les éruptions, la lave en torrent de feu liquide entraîne les vignes, les arbres & les maisons. Lorsque par la suite des temps, la lave refroidie a été couverte d'une croûte de cendres, & des terres portées par les vents & liées par la pluie, on seme, on plante & l'on construit de nouveau. On trouveroit, en creusant, dans plusieurs endroits, des couches de lave couvertes les unes par les autres, entrecoupées de lits de terres qui ont été cultivées.

Après être defcendu dans Herculane, j'examinai les différentes fouilles qui s'y font; & ce qu'on en retire, prouve que c'étoit une ville affez confidérable pour que le luxe y régnât. Ce qu'on y a trouvé de plus curieux, a été tranfporté & rangé dans plufieurs pieces du palais de Portici, bâti fur les ruines d'Herculane. On eft étonné que les Romains, qui avoient des bouteilles de verre, n'aient pas imaginé de le planer, pour en faire des vîtres au-lieu de leurs pierres émincées, qui ne pouvoient tranfmettre qu'une foible lumiere, fans laiffer voir les objets. Mais on doit confidérer que les hommes, devant prefque toujours au hafard les plus fingulieres découvertes, n'y ajoutent que peu de chofes par leurs feules lumieres, & que la propriété d'un corps la plus voifine de celle qu'ils connoiffent déja, eft long-temps à fe manifefter. Témoin, fans fortir du fujet, les vîtres qui font au plus du quatrieme fiecle, quoique le verre fût connu & employé à divers ufages avant la fin de la république. Témoin, encore les lunettes poftérieures de tant de fiecles à l'emploi du verre, fans parler des différentes propriétés de l'aimant, qui n'ont été fucceffivement obfervées qu'à des fiecles de diftance. Je ne doute pas que nos defcendans ne tirent de l'électri-

cité, phénomene de nos jours, un parti qu'ils s'étonneront que nous n'ayons pas apperçu.

Le roi d'Espagne, Charles III, étant encore sur le trône de Naples, a fait graver les principales antiquités tirées des fouilles d'Herculane, & son fils qui lui a sucédé à Naples, fait continuer cet ouvrage, dont il y a déja cinq volumes. On a beaucoup écrit sur Herculane; mais personne n'a rien donné de si savant & de si instructif que l'abbé Winkelman, le plus habile antiquaire que j'aie connu. Il étoit en cette qualité attaché au pape, & fort communicatif; je prenois à Rome grand plaisir à converser avec lui. Il avoit consenti à une correspondance avec moi, & j'ai appris avec la plus vive douleur le crime qui nous l'a enlevé. L'impératrice reine l'avoit appellé à Vienne pour y mettre en ordre un cabinet d'antiquités. Elle lui donna, à son départ, pour retourner à Rome, des marques de sa générosité. Un scélérat, frere d'un évêque d'Italie, proposa à Winkelman de l'accompagner, & l'assassina dans une auberge à Trieste. Le malheureux fut arrêté & roué; mais cette justice ne console pas de la perte d'un homme généralement estimé.

On attribue communément au trem-

blement de terre, & à l'éruption de 79 fous Titus, le bouleverfement d'Herculane, & l'on s'appuie de la feizieme lettre du fixieme livre de Pline. Mais il me refte une difficulté que j'ai propofée dans une de nos affemblées de l'académie des belles-lettres, & à laquelle on n'a pas fatisfait. Conçoit-on que Pline qui, dans cette lettre, parle de Mifene & de Retine qui ne font là que des circonftances locales, ne nomme pas même Herculane, l'objet principal de cet événement?

Deux lieues plus loin étoit Pompéïa qui a eu le même fort qu'Herculane, & qu'on a découverte depuis quelques années en travaillant à la terre. Le hafard a fait que la fouille s'eft faite précifément à l'entrée de la ville; de forte qu'en fuivant la rue on pourroit la découvrir entiérement, & paffer de celle-là aux autres avec d'autant plus de facilité, que ce ne font que des champs & des vignes, & qu'on n'auroit point à refpecter des bâtimens comme à Herculane, fur les ruines de laquelle eft le palais de Portici.

Les éruptions s'annoncent avec tant d'éclat, que les habitans des lieux qui font menacés du cours de la lave, ont le temps de fuir & d'emporter leurs plus précieux effets. Auffi n'a-t-on trouvé dans Herculane

Herculane que très-peu d'or ou d'argent. J'ai vu des bouts de galon d'or formés de petites lames plates, tressées comme de la toile de treillis, sans avoir été roulées sur un fil ou une soie. Il s'y est trouvé, dit-on, quelques pierres précieuses & pas un diamant. Ce qui prouve que les habitants ont toujours le temps d'éviter d'être ensevelis sous les ruines, c'est le peu d'ossemens qui se sont trouvés à Herculane. Dans la consternation, où chacun ne pense qu'à soi, on a pu abandonner des malades.

La même chose se remarque encore à Pompéia, où l'on n'a trouvé jusqu'aujourd'hui des crânes & des os que dans un seul endroit; & mes observations sur le lieu m'ont persuadé que c'étoient ceux des prisonniers aux fers & abandonnés. J'y ai vu des restes de chaînes & de trophées d'armes peints sur les murs, qui annoncent une prison militaire.

Une autre objet de curiosité est l'isle de Caprée, à huit lieues sud & en face de Naples. Ce lieu est célebre par la vie débordée qu'y menoit Tibere, si tout ce qu'en dit Suétone est vrai. Caprée en est la capitale ou plutôt la seule ville; car on ne peut en donner le nom à quelques villages. Il en faut excepter Anticapri, situé sur une montagne. Un Ar-

glois, nommé le chevalier Torol, très-asthmatique, après avoir essayé de tous les cantons de l'Italie dont l'air conviendroit le mieux à son état, ne se trouvant soulagé nulle part, passa dans l'isle de Caprée. A peine eut-il passé quelques jours à Anacapri, que sa respiration devint plus libre. Résolu de s'y fixer, il fit bâtir, sur la hauteur, une maison agréable où il a vécu trente ans, occupé de l'agriculture & délassé par l'étude. Le premier meuble, dont il se fournit pour adoucir sa solitude, fut une jeune & belle fille, dont il eut trois garçons qu'il envoya à Londres, dès qu'ils furent en âge de s'instruire dans le commerce, chacun avec mille guinées. Il est mort en 1766, laissant à sa compagne sa maison avec deux mille livres de rente, & le reste de son bien à ses enfans. Son habitation étoit une espece de petit fort où l'on arrivoit par un escalier taillé dans le roc, défendu par deux petites pieces de canon, & pour garnison, des domestiques, dont le bien-être dépendoit du sien & de la durée de sa vie, sans aucun espoir de legs particulier. Il leur a cependant laissé des récompenses sur lesquelles ils ne comptoient pas. Il étoit d'ailleurs aimé & estimé dans l'isle. Si ce n'est pas là un sage, qu'on le cherche ailleurs.

Si la fécondité du ſol d'un pays étoit ce qui excite l'ambition des conquérans, je ne ſerois pas étonné que le royaume de Naples eût été expoſé à de fréquentes invaſions. Ce ne feroit pas, comme en certains cantons de l'Amérique, ſe battre pour des arpens de neige. Je ne connois point de terroir ſi fertile & où la végétation ſoit ſi forte que dans toute l'étendue de l'état Napolitain. Mais ſans attribuer aux princes le deſir de régner, pour concourir avec la nature à rendre un peuple heureux, je ne vois point, dans l'hiſtoire, de royaume qui ait paſſé ſous tant de maîtres différens. Il y en a très-peu qui y ſoient nés. On ne feroit donc pas ſurpris que les Napolitains n'euſſent pas, pour leur prince, un attachement bien vif. Ils ſe piquent cependant d'une grande fidélité; & l'on n'en doit pas douter, ſi l'on s'en rapporte à un auteur qui a donné à ſon ouvrage le titre de dix-huitieme révolution de la très-fidele ville de Naples.

Malgré la fertilité des terres, la diſette des grains s'eſt fait aſſez ſouvent ſentir par la mauvaiſe adminiſtration, qui eſt à cet égard à Naples comme à Rome, où le gouvernement s'établit marchand de bled. La circulation eſt tellement gênée, même dans l'intérieur du royaume,

par des loix gothiques & abſurdes, qu'une province eſt dans la diſette, dans le temps qu'une autre eſt ſurchargée de grains. On a vu les Hollandois en fournir à la terre de Labour, la plus fertile de l'Europe, & qui auroit pu être approviſionnée par d'autres provinces, ſi le gouvernement avoit plus d'intelligence. La nature donne les vivres, & les hommes font la famine. Il n'y en a peut-être jamais eu qui n'ait été factice, & pour les trois quarts, l'ouvrage du gouvernement. Il en ſera toujours ainſi dans un état où le miniſtere ne comprendra pas que la meilleure & la ſeule adminiſtration du commerce des grains, comme de tout autre, eſt de ne s'en point mêler.

Le marquis Tanucci, principal miniſtre de Naples, eſt bien loin de ſoupçonner les vrais principes de l'adminiſtration. Né d'une famille honnête dans la bourgeoiſie, il étoit profeſſeur de droit à Piſe, dans le temps que Dom Carlos, aujourd'hui roi d'Eſpagne, étoit en Toſcane. Un criminel s'étant réfugié dans un couvent, on n'oſa violer l'aſyle, mais on le fit bloquer; de maniere que les moines ne pouvant recevoir aucune proviſion, furent obligés de livrer le priſonnier. Ils crierent au ſcandale, & tous leurs pareils faiſant chorus, on voulut faire exa-

miner la nature du droit d'afyle, & l'on chargea de cette commiffion le profeffeur Tanucci. Il y a des droits que l'examen feul devroit anéantir, & M. Tanucci n'eut pas de peine à prouver l'abus de celui des moines. Dom Carlos fut fi content de l'ouvrage fur les afyles, que, paffant fur le trône de Naples, il emmena l'auteur avec lui, & en fit fon miniftre. Etant depuis monté fur le trône d'Efpagne, en 1759, en cédant à fon fils celui de Naples, il y a laiffé M. Tanucci chargé de toute l'adminiftration ; de forte que jufqu'ici, (en 1767) rien ne fe fait à Naples, que par les ordres de l'Efpagne, fur les confeils du même miniftre. Je le crois un honnête homme avec les meilleures intentions; mais je doute fort qu'il ait les talens du miniftere. Il pourroit bien n'être qu'un légifte; & l'expérience prouve que ceux qui n'ont chargé leur mémoire & occupé leur efprit que du pofitif des loix, font de tous les hommes les moins propres au gouvernement.

On peut lui reprocher la mauvaife éducation qu'il fait donner au jeune roi. Son gouverneur, le prince Saint-Nicandre, l'homme le plus borné de la cour, le fait élever dans la plus groffiere ignorance. Il femble même que ce foit le plan qu'on s'eft fait. On lui ôta un jour des mains,

comme un livre dangereux, les mémoires de Sully, qu'un honnête imprudent lui avoit procurés, & qui en fut reprimandé. C'étoit un jésuite allemand qui lui enseignoit le françois ; ainsi du reste. Ce jeune prince ne parle encore que l'Italien du peuple, par l'habitude d'entendre plus souvent que d'autres, les valets qui le servent. Or, le Napolitain est mêlangé de quantité d'expressions des différens peuples qui ont occupé cet état.

Quand je fus présenté au roi, je ne lui trouvai qu'un air de bonté avec l'embarras d'un enfant, car il ne me dit pas un mot. J'avois reçu un autre accueil du roi & de la reine d'Angleterre, qui, chaque fois que je leur faisois ma cour, me faisoient l'honneur de m'adresser la parole sur ce qui m'étoit personnel. Il est vrai qu'ils n'avoient pas été élevés par le prince de St. Nicandre.

Le roi de Naples a montré par plusieurs traits qu'il étoit susceptible d'une autre éducation que de celle qu'il a reçue. Dans la derniere disette qu'il y eut, ayant ouï parler de la misere du peuple, il proposa à son gouverneur de vendre ses tableaux & ses bijoux, pour en donner le prix aux pauvres. Le prudent gouverneur remontra avec beaucoup de dignité à son éleve, qu'il ne devoit pas

disposer ainsi de ce qui appartenoit à la couronne, & ce fut tout ce qu'il crut devoir lui dire dans cette occasion. Le jeune prince a déja senti & fait connoître ce qu'il pense du peu de soin qu'on a eu de l'instruire. L'empereur & le grand duc étant à Naples avec la reine leur sœur, & la conversation ayant tourné sur l'histoire & d'autre matieres, le roi étonné d'entendre sa femme & ses beau-freres traiter des sujets qu'il ne comprenoit pas plus que s'ils eussent parlé une langue étrangere, se tourna vers le prince de St. Nicandre. Il faut, lui dit-il, que vous m'ayez bien mal élevé, pour que je ne sois pas en état de converser avec des princes & même une princesse de mon âge. Les pensions ont été conservées au gouverneur en le renvoyant, & c'est avec raison; il y a des gens dont il faut plutôt payer l'inaction que les services.

Ma présentation au roi donna lieu à une tracasserie. Nous n'avions alors à Naples, ni ambassadeur ni secretaire d'ambassade. Le consul de France, M. Astier, homme de mérite, étoit seul chargé de nos affaires, *incaricato*, & en cette qualité, traitoit avec le ministere Napolitain. Le roi passoit le carnaval à Cazerte, à six lieues de Naples, où il revenoit quelquefois pour voir l'opéra, & où je l'avois

préfenter, & que fi je voulois être préfenté, ce devoit être par un des ambaffadeurs qui étoient là. Je n'entendis rien de cette difcuffion; mais M. Aftier fe rapprochant de nous, me la redit, & ajouta que c'étoit un dégoût qu'on vouloit lui donner comme conful, & auquel je n'avois aucune part. MM. de Kaunitz & Hamilton qui l'entendirent, m'offrirent à l'inftant d'être mes préfentateurs. Je regardai fi je ne pourrois pas m'échapper; mais il n'y avoit pas moyen, fans faire une forte d'éclat. J'avois derriere moi deux ou trois cercles de courtifans; le roi pendant fon dîner m'avoit remarqué; ne pouvoit pas douter, en voyant un inconnu à côté des miniftres, que ce ne fût une préfentation; & comme dans ce moment il fe levoit de table, MM. de Kaunitz & Hamilton me préfenterent.

Au fortir de chez le roi j'allai chez un homme plus puiffant que lui, fon miniftre, le marquis Tanucci, qui, prévenu de ma vifite, me fit l'accueil le plus poli & me retînt à dîner, ainfi que M. Aftier: Myladi Orfort y étoit déjà. Les miniftres étrangers & beaucoup de courtifans arriverent fucceffivemant, de forte qu'il y avoit plufieurs tables. M. Tanucci me plaça à la fienne qui étoit de douze couverts. Je m'y trouvai avec Myladi, pré-

ciſément à côté du cardinal Orſini. Deux jours avant de partir pour Cazerte, j'avois paſſé à ſon palais pour le remercier de ſes offres, & lui expliquer moi-même les motifs qui m'empêchoient de profiter de l'honneur qu'il vouloit me faire. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, je lui réitérai, avant de nous mettre à table, & dès le moment que je l'apperçus, les remerciemens que je lui avois fait faire. Il me parut ſatisfait de mes raiſons & me combla de bontés. Le dîner fut fort bon & ſervi en gras, quoique nous fuſſions en carême; le P. Déodat, capucin de Parme, & le meilleur prédicateur de l'Italie, le prêchoit alors devant le roi de Naples. C'eſt un homme d'eſprit, de très-bonne compagnie, gai & même gaillard, &, ce qui prouve ſon mérite, aimé & eſtimé de M. du Tillot, miniſtre de Parme. Je l'avois connu à Rome où je dînois quelquefois avec lui chez le Bailly de Breteuil, & nous nous étions pris de goût l'un pour l'autre. L'ayant rencontré dans les rues de Naples, il fit arrêter mon carroſſe, pour me dire, en termes gais, mais très-énergiques, le peu de cas qu'il faiſoit des Napolitains. On ſait que les capucins ſont par leur inſtitut obligés de ne voyager qu'à pied, à moins qu'ils ne rencontrent quelques voitures à vuide, où l'on

veut bien les recevoir; or M. du Tillot avoit toujours soin d'en faire trouver une que le P. Déodat rencontroit à la porte de la ville, & qui étoit supposée retourner à vuide au lieu où il avoit affaire.

Pour revenir à M. Tanucci, il me fit mille politesses pendant le dîner, & porta ses attentions jusqu'à ordonner qu'on ne me donnât que du vin de France; croyant que je n'aimerois pas ceux du pays. Quand on se leva de table, ce ministre, au-lieu de s'échapper, comme les nôtres font depuis quelques années, par un escalier dérobé, resta au milieu de la compagnie qui avoit dîné chez lui, pour donner audience à ceux qui avoient quelque chose à lui communiquer. Voulant retourner le jour même à Naples, & avoir beaucoup de témoins de ce que je me proposois de lui dire, je m'empressai de lui faire mes remerciemens de l'accueil qu'il m'avoit fait, & ajoutai, d'un ton à être entendu de tout ce qui étoit présent, qu'à l'égard de M. le prince de St. Nicandre, il ne me trouveroit plus écrit chez lui; mais que je ne répondois pas qu'il ne se trouvât écrit chez moi, c'est-à-dire sur mes papiers, attendu que je faisois des observations sur tout ce qui me paroissoit le mériter, & que M. de St. Nicandre n'étoit pas fait pour être oublié.

M. Aſtier fut aſſez content de ce propos. L'aſſemblée & M. Tanucci même ne purent s'empêcher de ſourire, ce qui me fit voir qu'on avoit généralement la même opinion dudit prince de St. Nicandre. M. Aſtier ne manqua pas de mander à notre cour la mauvaiſe difficulté qu'on lui avoit faite ſur les préſentations, & il a été décidé que tout homme accrédité pour les affaires, feroit auſſi toutes les autres fonctions dans l'abſence de notre vrai miniſtre. M. Aſtier devoit d'autant plus être étonné du peu de conſidération qu'on lui témoignoit, qu'il en avoit eu beaucoup en Hollande, où il étoit conſul avant de venir à Naples en cette qualité. Tel eſt l'effet de la différence des mœurs & des gouvernemens. En Hollande, le commerce eſt en honneur, eſt l'ame de la république; un conſul doit donc y être conſidéré. A Naples, où il y a peu de commerce, où les princes, duc, comtes & marquis ſont un peuple, un conſul y eſt regardé comme un marchand. Un prince Napolitain ne ſoupçonne pas qu'il y ait à Londres & à Amſterdam des commerçans qui ne feroient aucune comparaiſon de leur état avec celui de certains Italiens décorés de titres de princes. Un de ces petits ſeigneurs, qui, en arrivant à la bourſe

d'Amſterdam, n'eût pas excité la moindre attention pour lui, auroit été fort étonné d'entendre en même-temps tous les vaiſſeaux marchands, de différens pavillons & de toutes nations, ſaluer de leurs canons le commerçant *Legendre de Colandre*, qui entroit dans le port, comme ils auroient fait pour le ſtadhouder. Ce Legendre étoit pere des Colandre, Berville & Megremont, morts lieutenants-généraux de nos armées. Autre pays, autres mœurs. J'ai obſervé celles de Naples autant qu'un étranger le doit & le peut faire chez un peuple où il ne paſſera pas ſa vie. J'ai connu parmi les grands des hommes fort eſtimables; mais ceux qui m'ont paru les plus inſtruits ſont les gens de palais, qu'on nomme les *Paillettes* à cauſe de leurs chapeaux de paille.

A l'égard du bas peuple, la crapule, la fainéantiſe, l'ordure, la filouterie forment ſon caractere. Je ne parle point de ſa ſuperſtition, parce qu'elle eſt nationale, & ſe trouve plus ou moins dans toutes les claſſes. Il eſt pourtant remarquable que, dans un état feudataire de Rome, l'inquiſition ſoit dans une telle horreur qu'il ſeroit auſſi dangereux de tenter de l'établir à Naples qu'à Londres. Il y a même un tribunal chargé de veiller à ce qu'il ne s'introduiſe dans tout autre, au-

cune forme de procédure qui tînt de celle de l'inquisition. C'est une arme de moins entre les mains des gens d'église, qui ne peuvent joindre la terreur à la séduction, dont ils tirent assez d'avantages; car ils n'ont pas moins de crédit à Naples qu'à Rome sur les esprits. Les jésuites, avant leur expulsion, y étoient aussi puissans qu'ailleurs. Il y a peu d'années qu'un certain P. Pépé, un des grands frippons de sa compagnie, avoit pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'il balançoit l'autorité du roi, & pouvoit souvent l'obliger de fléchir. Il avoit l'insolence de se laisser baiser la main par Dom Carlos. Les femmes du plus haut rang ont, en Espagne, cette bassesse pour des moines; mais aucun n'avoit jamais été assez impudent pour l'espérer d'une tête couronnée. La duchesse de Saint-Pierre, Françoise, dame d'honneur de la reine d'Espagne, m'a dit qu'en sortant un jour avec la reine d'un office chez les dominicains, le prieur vint conduire cette princesse; que toutes les dames du palais baiserent respectueusement la manche de ce moine qui, voyant que la duchesse ne les imitoit pas, s'avança vers elle, en lui présentant la manche; qu'elle le regarda, le repoussant avec le mépris qu'il méritoit; & que là-dessus il eut l'insolence de la traiter de *gavache*.

Le P. Pépé avoit ſur le peupſe un pouvoir plus abſolu que le roi. Les miniſtres conſeillerent à ce prince de l'éloigner de Naples, en le chargeant de quelque commiſſion honorable pour la cour de Madrid, où l'on pourroit le retenir. Le jéſuite n'en fut pas la dupe, & ne voulut pas quitter une ville où il régnoit. Il feignit cependant de recevoir la propoſition avec reconnoiſſance; monta en chaire au ſortir du palais, ſous prétexte de faire ſes adieux. Il les fit ſi pathétiques, que tout l'auditoire fondit en larmes. Il ſaiſit ce moment pour s'écrier : puiſque vous me perdez avec tant de regrets, mes enfans, qui d'entre vous conſent à me ſuivre ? Ce ne fut qu'un cri dans l'aſſemblée. Tous le ſupplierent de ne les pas abandonner, ou jurerent de le ſuivre. Il les aſſura qu'il étoit ſi ſenſible à leur attachement, qu'il alloit ſupplier le roi d'honorer tout autre de la commiſſion pour l'Eſpagne, & qu'il ne partiroit pas ſans un ordre abſolu. Le coquin de moine vint, d'un air affligé & d'un ton hypocrite, rendre compte au roi de ce qui ſe paſſoit, & le ſupplier d'attendre du moins que cette fermentation fût calmée, parce que, diſoit-il, elle pourroit être dangereuſe. Le droit du jeu étoit de jetter le jéſuite par les fenêtres; mais ce jeu-là n'eſt pas per-

mis dans un tel pays; de sorte que le roi fut obligé de prendre pour bonnes les excuses du fourbe, qui resta maître du champ de bataille.

Le pere Pépé étoit un grand thaumaturge; il annonçoit tous les jours quelque miracle de sa façon. Il vendoit au peuple & aux paysans de petits papiers bénis de sa main, dont la vertu étoit de faire pondre les poules, qui auroient très-bien pondu sans cela, & auxquelles on les faisoit avaler; mais par-là chaque œuf devenoit un miracle, sans ceux qu'il faisoit d'ailleurs. Si cela ne prouvoit pas un frippon fort ingénieux, cela marquoit un peuple bien-imbécile. Cependant il en tiroit tant d'argent, qu'il en avoit fait élever une pyramide du plus beau marbre & du plus mauvais goût. Il eût un chagrin quelque temps avant sa mort qui en fut peut-être la suite; ce fut de voir tomber ou partager son crédit, par un frippon du même acabit, mais de robe différente : le pere Roch, dominicain. Il est bien humiliant pour des princes, d'être obligés de compter avec de tels sujets, dont la plupart porteroient leurs livrées, s'ils n'avoient pas pris celle de moine. J'en ai rencontré à Naples, chez les plus grands seigneurs, où ils donnoient le ton. Cela ne se verroit pas à Paris, où je n'ai

jamais trouvé de moines mendians dans aucune maison, pas même chez la bonne bourgeoisie. J'en excepte les jésuites, qui, ayant le confessional du roi, & chargés de l'éducation de la principale noblesse, étoient reçus par-tout. Mais je suis persuadé que, sans être chassés du royaume, s'ils eussent seulement perdu le confessional du roi & les colleges, réduits à leur état de mendians, comme ils le sont par leur institut, ils ne se seroient pas plus facilement recrutés que les autres, & n'auroient pas été plus considérés.

Les religieux rentés en France, sortent communément d'une honnête bourgeoisie, paroissent peu dans le monde, & sont, malgré beaucoup de plattes déclamations, plus utiles à l'état qu'on ne le pense. Ce seroit la matiere d'un bon mémoire économique. Je suis étonné qu'aucun d'eux ne se soit avisé de le faire. Je m'en occuperai peut-être un jour.

Cette classe de religieux n'a pas, en Italie, sur le peuple, le même ascendant, & dans les affaires la même influence que les mendians, quoique la plupart, m'a-t-on dit, soient, du moins dans le royaume de Naples, des cadets de noblesse. Peut-être la grandeur des établissemens

a-t-elle préservé de l'esprit d'intrigue des religieux, qui jouissent d'une solide opulence. Il étoit naturel que le besoin fût le premier aiguillon des moines mendians, les mit en action, & que l'habitude de séduire pour le nécessaire, leur ait inspiré l'ambition de travailler plus en grand. Ils ont si bien réussi, qu'ils influoient autrefois dans toutes les affaires des états catholiques, entroient dans les négociations, sont encore aujourd'hui un des appuis de la cour de Rome, & y sont considérés. Ils l'ont aussi beaucoup été jadis en France, où ils ne peuvent, depuis long-temps, intriguer que dans le peuple.

La superstition ayant toujours été le grand ressort de leur politique, il doit agir en raison de leur crédit, & avoir plus de force en Italie qu'ailleurs. Mais ce n'est pas dans les couvens seuls qu'on entretient la superstition. C'est dans la cathédrale de Naples, entre les mains de l'archevêque, à la grande satisfaction des petits & des grands, que s'opere, deux fois l'an, la prétendue liquefaction du sang de St. Janvier. Il seroit difficile d'établir dans la cathédrale de Paris ce miracle périodique, à l'égard du chef St. Denis, dont la légende est à-peu-près pareille à celle de St. Janvier. On a mis plus de merveilleux dans les circonstances du mar-

tyre de St. Denis; mais dans ces légendes, le plus ou le moins n'eſt pas fort important; d'ailleurs le miracle n'eſt qu'en récit, & l'on ne riſqueroit pas aux yeux des François de la capitale, un miracle à répétition, qui feroit ſûrement un ſujet de ſcandale pour les ſages, & de dériſion pour les autres.

Il n'en eſt pas ainſi à Naples. La conſternation y feroit très-grande & preſque générale, ſi la liquéfaction ne s'opéroit pas. Auſſi eſt-il très-rare qu'elle manque, & cela n'eſt arrivé que lorſqu'on a eu intérêt de ne pas le vouloir. Par exemple, lorſque dans la guerre de la ſucceſſion nous étions maîtres de Naples, & que M. d'Avarey y commandoit, la ſaiſon du miracle arriva. Les Napolitains coururent à l'égliſe par dévotion; les François, par curioſité; & M. d'Avarey s'y tranſporta pour maintenir l'ordre & contenir l'indiſcrétion Françoiſe. Il ſavoit que les Napolitains ne nous aimoient pas, nous voyoient avec peine maîtres chez eux, & que l'archevêque étoit tout dévoué à la maiſon d'Autriche. Il le prouva dans cette occaſion. La fiole du ſang de Saint Janvier étoit déja entre ſes mains, & il l'agitoit depuis un quart-d'heure ſans que la liquéfaction voulut ſe faire. Le peuple, après avoir prié Dieu d'intercéder auprès

de Saint Janvier pour en obtenir ce miracle, sans qu'il se fit, commençoit à murmurer, & en accusoit les François, comme hérétiques dont la présence étoit un obstacle aux faveurs du ciel. Cette fermentation croissant par degrés, pouvoit avoir des suites violentes. Les troupes étoient peu nombreuses en comparaison des habitans. Un grenadier, en toute autre circonstance, en auroit imposé à cent bourgeois; mais si le fanatisme venoit à enflammer les esprits, le dernier du peuple auroit affronté cent grenadiers. M. d'Avarey, prenant un parti prompt, envoya un de ses gens dire à l'oreille de l'archevêque, qu'il eut à faire sur le champ le miracle, sinon qu'on le feroit faire par un autre, & que lui archevêque seroit aussi-tôt pendu; & le miracle se fit.

La superstition, la débauche, la crapule, regnent assez généralement parmi le peuple de Naples. Il est assez plaisant de voir sur la place un bateleur rassembler auprès de ses traiteaux une foule de badauts, & à quelques distance de-là, un moine qui, monté sur une escabelle, un crucifix en main, prêche une pareille assemblée; de sorte que les deux orateurs s'enlevent alternativement le même auditoire, suivant le degré de leur éloquence.

La quantité de gens de palais qui vivent à Naples, me feroient croire que la chicane n'y est pas aussi ignorée que les bons principes d'administration. Les calculs les plus modérés portent de vingt-cinq à trente mille le nombre de ceux que la justice ou la chicane fait vivre à Naples. On n'en sera pas étonné, quand on saura que tous les tribunaux du royaume, & même de la Sicile, ressortissent au premier tribunal de justice de Naples, où toutes les causes peuvent se porter par appel.

On ne prendroit pas une idée fort avantageuse de la justice civile, si on en jugeoit par la maniere dont s'exerce la justice criminelle. J'y ai vu beaucoup de galériens, dont la plupart auroient été pendus ailleurs. Je suis fort loin d'approuver les rigueurs dont on use ailleurs, où il semble que le code des loix pénales n'ait été rédigé que par les puissans & les riches; mais je n'adopterois pas tous les principes du traité *des délits & des peines*, & je l'ai dit à l'auteur même, le marquis de Beccaria. Peut-être n'y auroit-il aucuns supplices à proscrire; il suffiroit qu'ils fussent en proportion avec les délits, qu'il y eût plus de gradations, & qu'on distinguât les fautes & les crimes.

On ne taxera pas de trop de févérité la juftice de Naples ; les prifons font communément pleines de malfaiteurs ; il y a fouvent jufqu'à deux mille prifonniers, & l'on voit peu d'exécutions à mort. Il fallut, il y a peu d'années, le cri public pour faire pendre un fils qui avoit tué fon pere, & qui fut un an en prifon avant qu'on fongeât férieufement à inftruire fon procès. Un fcélérat s'étant introduit chez un jouailler, par le moyen d'une fervante avec laquelle il couchoit, faifit le temps de l'abfence du maître pour égorger cette fille, avec qui il avoit paffé la nuit, & emporta les plus précieux effets de la maifon. On l'en avoit vu fortir le matin, on l'arrêta, les bijoux fe trouverent chez lui. Son procès n'eut pas duré quatre jours en France, & lorfque j'étois à Naples, il y avoit déja huit mois qu'il étoit en prifon. Sur l'étonnement que j'en témoignois à un homme fort inftruit des mœurs & des coutumes de Naples, il me dit que ce fcélérat pourroit bien refter en prifon tant que lui ou fa famille pourroit, en payant, fufpendre les pourfuites. Le jouailler avoit recouvré fes effets, & le public oublioit l'affaire qui n'intéreffoit plus perfonne. Naples auroit befoin d'un duc d'Offone, qui, pour établir l'ordre & la police dans ce royaume,

faisoit pendre des coquins, & trancher des têtes nobles.

Pour peu qu'on examine le caractere général du peuple Napolitain, on n'est plus étonné de la fainéantise de la canaille, dont la ville est pleine. Les légumes, les fruits, le poisson commun, & ordinairement le pain, y sont à si bas prix, qu'il est facile d'y subsister, Les salaires, à la vérité, y sont, comme par-tout, en proportion avec les vivres; mais le peuple est si sobre, que trois journées de travail le font vivre pendant huit jours sans rien faire; & les distributions aux portes des couvens font encore un supplément. Je n'ai vu aucun pays où les vivres fussent à si bon marché.

Comme les gages des domestiques sont par-tout une mesure assez juste du prix des vivres, on peut les prendre pour regle, quand on n'a pas le temps d'entrer dans un examen détaillé. Or, les valets n'ont par mois, pour gages & nourriture, que six ducats, valans 24 livres de France, dans les meilleures maisons de Naples, & il y en a beaucoup au-dessous de ce prix là (1).

Etant

(1) La livre de compte de Naples vaut 2 carlins, le carlin 10 grains, monnoie de cuivre, &

Etant resté à Naples plus de temps que je ne me le proposois en y arrivant, j'arrêtai une chaise pour retourner à Rome, par la même voie que j'avois prise pour venir à Naples. Mais avant de partir, je voulus employer quelques jours à voir & remercier les personnes dont j'avois reçu le plus d'accueils, tels que M. Hamilton, le comte de Kaunitz & autres. J'allai chez le comte de Kaunitz le jour de

---

& il faut 24 grains pour faire la livre tournois de France. Le ducat, monnoie de compte, vaut 10 carlins.

La livre de poids de Naples est de douze onces, qui n'en font que dix & demi de France, poids de marc; ainsi cent livres de France, font cent cinquante-deux livres de Naples.

L'once, monnoie d'or de Naples, vaut 30 carlins ou 12 livres de France, à 8 sous le carlin.

Le sequin romain vaut, à Naples, 25 carlins, le Florentin 26, & le Vénitien 27.

La mesure d'étendue est la canne, qui est de huit palmes, & quatre palmes & demie font l'aune de Paris; 56 palmes un quart, font cent aunes.

La mesure la plus ordinaire des liquides, est le baril, qui contient soixante-trois caraffes du pays, faisant quaranre pintes de Paris. Le meilleur vin, celui du Vésuve, coûte de 5 à 6 ducats, monnoie de compte de Naples; le ducat est de 10 carlins, valant 4 livres de France. Le baril du *lacrima-christi* revient donc de 20 à 24 livres.

L'argent est à Naples à quatre pour cent, & & le Mont-de-Piété prête à six.

son assemblée, & dès que la comtesse m'apperçut, elle vint au-devant de moi avec toutes les marques de bonté, dont elle m'honoroit, en me disant, comme une nouvelle fort agréable, que l'abbé de Caveirac étoit arrivé à Naples, & l'étoit venu voir. Comment, lui dis-je, madame, est-ce qu'un tel maraud est venu chez votre excellence ! Pourquoi non, me dit-elle, un peu embarrassée? C'est, répondis-je, qu'il vient d'être chassé de Rome, après s'être enfui de France pour éviter le carcan. Ce début de ma part ayant attiré l'attention de la compagnie, j'expliquai ce qu'étoit l'abbé de Caveirac. Né avec de l'esprit, & un caractere souple, il écrit avec facilité, & n'ayant aucuns principes, il adopte aisément ceux qui peuvent lui convenir, suivant les circonstances. Les premiers essais de sa plume furent dans l'affaire du P. Girard, & de la Cadiere. Les rieurs n'étant pas pour les jésuites, Caveirac se décida contre eux, & fit sans mission des factum extra-judiciaires, en faveur de la Cadiere, pour amuser les plaisans. Voyant ensuite que le parti opposé aux jésuites & à la constitution ne produiroit pas grand chose, il se retourna de leur côté. Les déserteurs d'un parti étant toujours bien reçus dans l'autre, il est bientôt devenu un apôtre chez les constitutionnaires.

A l'égard de son ouvrage sur la Saint-Barthélemi, on ne peut pas dire absolument que c'en soit une apologie. L'auteur seroit trop mal-adroit. Son objet est d'en rejetter l'horreur sur l'ambition des princes, & d'en disculper les ecclésiastiques. Le premier article peut être vrai; mais le second est trop démenti par les faits, & par le caractere connu de ceux qu'il voudroit justifier. Aujourd'hui même que le fanatisme est bien diminué, il est rare d'entendre un ecclésiastique s'élever contre la Saint-Barthélemi, qui pourroit un jour faire autorité.

Caveirac s'étant fait agent des jésuites, de l'archevêque & du parti, il hasarda, contre l'arrêt d'expulsion des jésuites, quelques brochures qui déplurent au parlement; &, aussi prudent que Crispin, qui n'aime pas les affaires avec la justice, il sortit de France & se réfugia à Rome. C'étoit-là qu'il avoit établi son bureau de correspondance avec les évêques ultramontains de France. Associé avec le prélat Giacomelli, secretaire des brefs aux princes, il en fournissoit la matiere: Giacomelli les mettoit en latin, & ils partageoient ensemble l'argent que leur envoyoient ceux de nos évêques qui vouloient être honorés de ces brefs. L'union de ces deux honnêtes gens fut un jour

altérée fur la part que chacun prétendoit aux gratifications. Ils donnerent une fcene publique, & fe traiterent réciproquement de frippons, fans être contredits par aucun des affiftans. L'intérêt les avoit défunis; l'intérêt les réunir. Ils virent qu'ils avoient befoin l'un de l'autre pour leurs opérations, & ne s'eftimant ni plus ni moins qu'avant leur brouillerie, ils fe réunirent & travaillerent enfemble de plus belle à fomenter le fchifme en France. Ils avoient pour antagonifte un abbé Dufour, auffi hônnête homme qu'eux, lequel concouroit au même but, en fervant le parti contraire. Il étoit l'agent des janféniftes. Ces trois boute-feux en firent tant, que notre miniftre en fut inftruit, & demanda au pape de chaffer de Rome les abbés de Caveirac & Dufour. Tous deux en conféquence reçurent, le même jour, l'ordre de partir; mais le premier ayant des amis au palais, en fut fecrétement prévenu affez tôt, pour avoir le temps de faire une collecte chez les zélés de fon parti, dont il tira une fomme confidérable.

Pour l'abbé Dufour, agent des janféniftes, il ne fut averti que le jour même ou il falloit partir; & quand il l'auroit été plutôt, je ne crois pas qu'il eût obtenu grand chofe des janféniftes. Ce n'eft

pas qu'il n'y en ait à Rome; mais ce ne sont pas, comme en France, des jansénistes parlementaires, opposés aux prétentions papales. Personne, à Rome, ne contredit l'infaillibilité du pape, & ne paroît douter de l'excellence de la constitution; mais les jésuites & leurs amis traitent de jansénistes leurs adversaires, & tâchent de les faire passer pour hérétiques. L'abbé Dufour n'étoit pas stipendié par ceux-ci, & ne recevoit rien que des jansénistes parlementaires de France. Ces deux boute-feux, chassés de Rome le même jour, auroient pu prendre ensemble la même route; mais Caveirac n'avoit garde d'approcher de France. Il se rendit à Civita-Vecchia, demanda & obtint la permission d'y rester jusqu'à ce que la mer fut praticable; c'étoit en décembre. Pendant ce temps-là, il fit agir les dévotes de France auprès de nos ministres, pour qu'il lui fût permis d'aller à Naples; ce qui ne fut pas difficile à obtenir. Il étoit libre de se retirer où il voudroit, pourvu qu'il sortît de l'état ecclésiastique; c'étoit obtenir, comme M. de Sotenville, la permission de faire le voyage d'outre-mer, puisque notre ministre n'avoit aucun droit de l'envoyer à Naples, ni ailleurs, chez une puissance étrangere. Le seul but de Caveirac étoit donc de

gagner du temps, & d'obtenir, à force d'intrigues, de rentrer dans Rome. Il écrivit une lettre encyclique à ces dévotes de France. Tout le parti fut en l'air, & le pape vivement sollicité pour rappeller ce saint apôtre. Il sembloit que ce fût saint Cyprien chassé de Carthage. Le nonce Colonne, qui arrivoit de France, & qui, recevant le chapeau, avoit pris le nom de cardinal Pamphile, fut employé dans cette négociation, & y mit, contre son caractere, tant de chaleur, que le pape, excédé de cette persécution, dit en parlant de Pamphile : cet indolent ne s'est jamais remué que cette fois-ci, & c'est pour une sottise ! Le saint pere ne se laissa point séduire : Caveirac partit pour Naples, en vertu de la permission qu'il avoit demandée, & qu'il appelloit un ordre.

Tel fut le compte que je rendis du caractere & de la conduite de Caveirac à la comtesse de Kaunitz, en présence de l'assemblée. La comtesse, qui apparemment tenoit un peu au parti, mais sans chaleur, me pria de ne plus parler de Caveirac, & m'invita à dîner pour le lendemain. Comme j'avois à-peu-près dit l'essentiel, il ne me fut pas difficile de lui promettre de n'en plus parler ; & je me contentai, en acceptant le dîner, d'ajou-

ter que je me flattois du moins que l'abbé de Caveirac n'en seroit pas; à quoi elle consentit en souriant.

Depuis mon retour en France, j'ai su que le ministere de Naples avoit obligé Caveirac d'en sortir, & qu'il s'est retiré à Livourne, où ses talens lui sont assez inutiles.

N'ayant plus rien qui m'arrêtât à Naples, j'en partis le samedi 21 mars, suivant la même route que j'avois prise pour y venir, & faisant exactement les mêmes journées. J'arrivai à Rome, le mercredi 25, jour de l'Annonciation, avant midi, par le plus beau temps. Je marque cette petite circonstauce, parçe que la beauté du jour ajoutoit beaucoup à celle de la cérémonie qui se faisoit. C'étoit l'assemblée d'environ deux cents filles, qui, vêtues de serge blanche, & couronnées de fleurs, se rendoient processionnellement à une église, où le pape & les cardinaux assistoient à une messe, après laquelle on distribua des dots de 300 liv. à ces filles du peuple, soit pour aider à les marier, soit pour les faire religieuses; avec cette différence, que la dot est double pour celles qui prennent le parti du cloître. Plusieurs confrairies, ou associations, font, de temps en temps, les mêmes char'tés, avec autant d'ostentation & ave uffi

peu d'intelligence politique dans un pays où la dépopulation eſt frappante. Un bon gouvernement dirigeroit bien différemment les charités, en ſupprimant les dots deſtinées au cloître, pour en augmenter celles des mariages. N'y a-t-il pas aſſez de célibataires par état, dans un peuple où toutes les dignités ſont eccléſiaſtiques? L'ambition d'y parvenir mine ſourdement les familles nobles. Cette eſpece de caſtration deſtructive de tous les peuples catholiques par le monachiſme, l'eſt encore plus dans l'état eccléſiaſtique que dans les autres, puiſqu'elle y eſt honorée, & une condition néceſſaire des honneurs & des dignités.

Quoique j'euſſe, ſinon épuiſé, du moins ſatisfait ma curioſité ſur Rome, il y auroit eu de la ſingularité à la quitter aux approches de la ſemaine ſainte, temps où les cérémonies qu'on nomme *fonctions*, y attire un grand concours d'étrangers. J'ai tant vu de fêtes & de cérémonies civiles ou eccléſiaſtiques, que je ne dois pas en être fort touché. J'ai cependant trouvé beaucoup de pompe & de dignité dans celles dont on a le ſpectacle à Rome, & ſur-tout à Saint-Pierre. Je fus principalement curieux d'aſſiſter à la *fonction* du jeudi ſaint. Ce jour-là, 16 avril, fut un des plus beaux du printemps. Les trou-

pes de la garde du pape, infanterie & cavalerie, bien vêtues, formoient, dans la place une enceinte, dont le milieu étoit rempli de peuple. Après avoir vu les cérémonies de l'église, je me rendis sur la place au-dessous du balcon sur lequel on porte le pape. Le chevalier de Modene, commandant de la garde Avignonaise, m'ayant mis auprès de lui, je découvrois la multitude qui inondoit la place, & j'étois à portée d'entendre la lecture de la bulle *in Cœnâ Domini*, & de voir les formalités de l'excommunication que fulmine le pape, en jetant, du haut de son balcon, un cierge qui s'éteint en tombant sur le perron. Le pontife donne, aussi-tôt après, au bruit du canon, des tambours, des trompettes, & des acclamations des troupes & du peuple à genoux, sa bénédiction, & une absolution consolante, aux fideles coupables & répentans des cas énoncés dans la bulle. Il y en a tant, que je ne crois pas qu'il y ait qui que ce soit, qui, de maniere ou d'autre, n'ait encouru l'excommunication. Le pape lui-même, en s'examinant bien sur le passé, pourroit n'en avoir pas toujours été exempt. La lecture de la bulle se fait en latin, par un cardinal-diacre; en italien par un prélat qui, je crois, est un auditeur de Rote, à si haute & intel-

ligible voix, que l'élévation de la tribune n'empêche pas qu'un très-grand nombre, dont j'étois, au-dessous près du péristile, ne puisse l'entendre. Le bon Clément XIII, en donnant sa bénédiction, ne put retenir ses larmes : j'en remarquai beaucoup dont les yeux se mouilloient, & l'émotion d'une grande assemblée est si contagieuse, qu'il y a peu de gens, quel que soit leur sentiment sur le fonds de la chose, qui ne se sentent émus dans ces occasions. Cela me rappelle qu'étant en Hollande, à une assemblée de quakers, avec un François d'une imagination vive, aussi-tôt que le tremblement les eut saisis, je le vis sortir : je le suivis pour en savoir la raison; il me dit que s'étant apperçu que le tremblement des quakers alloit le gagner lui-même, comme le bâillement d'un seul se communique à toute une compagnie, il étoit sorti pour n'y pas succomber.

La bulle *in Cœna Domini* tire son nom du jour où elle se lit, le jeudi saint, qui est la célébration de la cene, & non des premier mots de cette bulle, comme on le croit vulgairement, parce que les autres reçoivent ainsi leur dénomination ; telles que les bulles *Clericis laicos*, *unam sanctam*, *in eminenti*, *vineam Domini sabaoth*, *unigenitus*, *&c.* ; & celle dite

in Cœna Domini, est la réunion de plusieurs données par différens papes, dont aucune ne commence par les mots sous lesquels on la désigne. Paul II, (Barbo Vénitien) en donna une en 1469, qui commence ainsi : *Consueverunt prædecessores nostri romani pontifices annis singulis in die cœna Domini, &c.* termes qui supposent que l'usage n'étoit pas nouveau. Cette bulle ne contient que des excommunications vagues contre ceux qui étoient coupables de grands crimes. Les papes suivans insérerent dans cette bulle annuelle, différens articles relatifs à leurs prétentions ; & dès 1510, le concile de Tours déclara qu'elle ne pouvoit être admise en France.

La premiere de cette espece qui ait été apportée en France, où elle fut imprimée, pour la premiere fois, dans *la Pratique bénéficiale de Rebuffe*, est celle de Paul III, (Farnese) en 1536.

Elle commence encore par ces mots : *Consueverunt romani pontifices*, & contient vingt-quatre articles. Celle de Paul V, (Borghese) en 1610, commence par ces mots : *Pastorales pontificis romani vigilantia*, & contient trente articles, qui, en rappellant les causes d'excommunication de la premiere, y en ajoutent encore d'autres. Urbain VIII, (Barberin)

en 1627, commence comme Paul V: *Paſtoralis*, *&c.* avec autant d'articles. Ces trois bulles, dont chacune aggrave la précédente, finiſſent toujours par menacer les contrevenans de l'indignation de Dieu, & réſervent l'abſolution au pape ſeul.

On eſt étonné que les papes aient oſé les haſarder dans des temps ſi peu reculés, & auſſi impunément qu'ils l'auroient fait dans le onzieme ſiecle. Mais on eſt indigné que même, depuis le concile de Tours, des évêques François aient eu, en 1580, la témérité de publier celle de Paul III : ce qui donna lieu à un autre concile, commencé à Tours, & fini à Angers en 1583, de la proſcrire de nouveau. Cependant un archevêque d'Aix eut encore, en 1612, l'inſolence de publier la bulle de Paul V, plus forte que les premieres.

Si les princes catholiques ſouffrent encore, ſans rompre avec Rome, qu'on y publie annuellement cette bulle, ce ne peut-être que par mépris ; & le pape devroit, aujourd'hui, s'abſtenir de jouer une pareille comédie. Il y a en effet des articles ſi ridicules, qu'un homme ſenſé ne peut les entendre ſans rire ; & la pompe de la cérémonie, loin d'en prévenir la dériſion, y ajoute encore. Par exemple,

le second paragraphe excommunie les pirates qui infestent les mers de l'état ecclésiastique : *Qui mare nostrum discurrere præsumunt*, *&c*. Comment peut-on retrancher de la communion de l'église des gens qui n'en sont point? Aussi n'y a-t-il jamais eu ni Saletin, ni Algérien qui soit allé se faire absoudre à Rome.

Je ne m'arrête pas sur les autres cérémonies de la semaine sainte, qui ont de la majesté, mais qui sont décrites partout. Je remarquerai seulement que Rome m'a rappellé, dans ce temps de redoublement de pratiques dévotieuses, l'idée que je m'étois formée de la cour & de Paris, sous le regne de Henri III; c'est-à-dire, que dans Rome, où le libertinage, disons mieux, la débauche & la crapule font partie des mœurs nationales, la dévotion, ou ce qu'on nomme ainsi, s'allie à tout. Si l'on excepte la valeur militaire, que rien n'altéroit parmi nous, & qui ne fait pas le caractere de la Rome moderne, ses habitans sont les François du regne de Henri III. On ne voit à Rome, dans la semaine sainte, que des processions de pénitens, pieds nuds & couverts d'un sac, qui vont en stations d'une extrêmité de la ville à l'autre, à travers les boues, sur un pavé inégal, & souvent par un très mauvais

temps, & assez froid pour que plusieurs en rapportent des fluxions de poitrine. Les variations de température, dans la saison où se trouve la semaine sainte, sont si fréquentes; qu'un jour ne répond pas à l'autre. Nous en avions un d'été le jeudi saint, & le vendredi, nous eûmes pluie, grêle & un vent glacial. Ce n'est pas, comme ailleurs, le bas peuple seul qui forme ces processions de va-nud-pieds; les plus grands de Rome sont attachés à quelques confrairies, & en remplissent les devoirs. Un jeune homme de la plus grande espérance, & l'unique héritier de sa maison, revint d'une de ces dévotes caravanes, avec une fievre qui le mit au tombeau.

Un spectacle du même genre est celui des *carayites*, dévotion imaginée par un jésuite nomme Caravita. Une grande chapelle, appartenante aux jésuites, est le lieu de la scene: c'est-là que tous les vendredis, aux approches de la nuit, se rend une troupe de flagellans. La chapelle n'étant éclairée que par deux cierges placés sur l'autel, on n'a de lumiere que ce qu'il en faut pour ne se pas heurter les uns contre les autres. Au pied de l'autel est un crucifix, couché à terre, que chacun va baiser en entrant, avant d'aller se placer dans une des files, qui

se forment à mesure que les dévots arrivent. Quand l'assemblée est complete, un homme, portant une corbeille remplie de disciplines, en distribue dans tous les rangs qu'il parcourt, comme on le pratique pour le pain béni dans nos paroisses. Dès que tout est en armes, un jésuite fait une exhortation sur le mérite de la pieuse flagellation qui va se faire; il cache ensuite, sous l'autel, les deux cierges, & les ténebres régnent dans la chapelle. Bientôt après on entend, pendant l'espace d'un *miserere*, un bruit pareil à celui d'un ouragan mêlé de vent & de grêle, par les coups redoublés de tant de flagellans. Un silence de quelques minutes succede à cet orage, pour leur donner le temps de se r'habiller, si toutefois ils se sont réellement mis à nud; car il ne m'a pas paru que les deux temps qu'on donne l'un avant, l'autre après la flagellation, fussent assez longs pour se dépouiller ou pour se revêtir. Je soupçonne que les plus fanatiques se rendent à la chapelle les épaules nues sous leurs manteaux, qu'ils peuvent quitter ou reprendre en un moment, & que les moins sots viennent, par hypocrisie, s'y faire voir, & profiter de l'obscurité pour se frapper sur le manteau. Aussi-tôt que le jésuite a fait reparoître la lumiere, le

distributeur des disciplines va les reprendre de rang en rang, & chacun se retire édifié, battu & content. Garrik, le Roscius de l'Angleterre, & si excellent pantomime, à son retour d'Italie, & avant mon voyage, m'avoit fait un tableau si plaisant de cette farce dévote, que j'eus la curiosité de la voir. J'y allai deux fois: la premiere, je m'adressai à un jésuite, qui, sachant qui j'étois, & ne me jugeant pas propre à être un des acteurs de la scene, me plaça fort honnêtement dans une tribune, pour en être spectateur. La seconde fois fut le vendredi saint, jour où il devoit y avoir un redoublement de dévotion & de coups de discipline. Nous y allâmes ensemble sept à huit François, & nous nous plaçâmes au dernier rang, au bas de la chapelle, avec l'humilité qui convenoit à des profanes comme nous; car les Italiens n'ont pas une grande idée de la religion des François, & ils ne pouvoient pas nous méconnoître, attendu que nous étions tous en grand deuil avec pleureuses, pour la mort de madame la dauphine. Cependant on nous présenta, comme aux autres, des disciplines, dont on supposoit bien que nous ne ferions pas d'usage; mais c'étoit toujours une galanterie qu'on nous faisoit, & nous la reçûmes poliment.

Quand on vint, après l'expédition, recueillir les discíplines, au-lieu de rendre les nôtres au distributeur, nous les gardâmes; mais nous lui donnâmes chacun un paole, dont il fut aussi content qu'édifié.

Il y a dans la semaine sainte un jour destiné aux femmes, pour cette fustigation, avec la différence qu'elles font sur leurs fesses ce que les hommes exécutent sur leurs épaules. J'ignore quels péchés elles prétendent expier par-là; mais ce ne doit pas être un préservatif contre l'aiguillon de la chair, si l'on en croit l'auteur du traité, *de usu flagri in re venereâ.*

Il est singulier que dans toutes les religions il y ait eu des associations de fanatiques qui se soient imaginé qu'il y eût d'autres moyens de plaire à la Divinité que la pratique des vertus, & qui se persuadent que le suicide étant un crime, se détruire en détail soit un acte méritoire. Il me semble qu'une idée plus noble & plus juste de Dieu, est de croire qu'il nous donne les biens pour en user sans abus. Je dis sans abus, parce qu'on ne peut en abuser, sans nuire à sa conservation, & que celle de notre être & les moyens de notre bien-être, sans donner atteinte à celui d'autrui, sont dans les vues de Dieu. Ainsi, les macérations, la

castration physique ou religieuse, les flagellations, &c. sont des absurdités, & seroient des crimes, si ce n'étoient pas des folies.

Mais je m'apperçois que je m'érige en prédicateur, ou anti-prédicateur, ce qui revient au même. Pour en avoir moins d'occasions, sortons de Rome. J'en partis le mardi d'après Pâques, 21 avril, par le plus beau jour de printemps, dans une chaise de voiturin, mon domestique à côté de moi, & muni de provisions de bouche, attendu la connoissance que j'avois des auberges. J'avois cependant fait mon marché pour le souper, que le voiturin devoit me fournir; mais ce n'étoit que pour m'assurer du gîte, & je le quittai toujours de sa bonne chere. Trois autres chaises étoient occupées par des prieurs dominicains, qui se rendoient à un chapitre à Boulogne, & faisoient la même route que moi. Comme nous entrions dans la belle saison, je préférai le voiturin à la poste. Voyageant ainsi à petites journées de 10 à 12 lieues, je jouissois du plaisir de voir mieux la campagne, d'en examiner les différentes cultures, & de mettre de temps en temps pieds à terre, pour marcher dans les plus beaux endroits, & me délasser d'être assis. De plus, étant déja assez avancés

dans les grands jours, nous partions si matin, que nous arrivions de bonne heure à la couchée. Ajoutez une halte de deux heures pour dîner, le voyage n'eſt, dans le printemps, ni fatiguant ni déſagréable. Le ſeul avantage de la poſte eſt d'éviter quelques mauvais gîtes; mais étant muni de proviſions, je ne me trouvois point mal. J'étois même utile à mes compagnons de voyage, qui étoient d'aſſez bonnes gens, par d'excellente huile d'Aix, que je leur donnois pour des ſalades & des omelettes; car on ne trouve ſouvent dans les auberges de route, excepté dans les villes, que des œufs & des herbages, avec de l'huile déteſtable. Auſſi myladi Orford, & M. d'Aubeterre m'avoient-ils obligé d'en recevoir de la leur à Naples & à Rome. Dans les villes principales, nos miniſtres & autres, tels que le comte Durazzo, ambaſſadeur de l'empereur à Veniſe, le comte d'Ericeyra, miniſtre de Portugal, ont toujours garni ma chaiſe de quelques proviſions qu'ils ſavoient devoir m'être utiles, & me rendoient agréables à mes compagnons de voyage, à qui j'en faiſois part.

La route de Rome à Florence eſt de cinquante lieues, & ſe fait, par les voiturins en cinq jours. Les lieux où l'on s'arrête, ſoit pour dîner ou ſe rafraîchir,

ſoit pour coucher, ſont Monteroſe, Ronciglione, Viterbe, Monteſiaſcone, où je fis, comme à mon premier paſſage, honneur au *moſcatello*.

En partant de Monteſiaſcone, on cotoie, pendant trois lieues, le lac de Bolzene, qui en a ſept de tour, & de forme preſque ronde. Ses flots ſont quelquefois auſſi agités que ceux de la mer, au point que la navigation y eſt dangereuſe. Je l'avois vu dans cet état en allant à Rome. Il y a deux iſles vers le milieu : Biſentina & Martana. C'eſt dans celle-ci que Théodat fit tranſporter & étrangla, dit-on, lui-même, Amalazonte, reine des Goths, ſa couſine-germaine, fille de Théodoric, & à qui il devoit la couronne. Cette princeſſe, mariée à Eutharic, & devenue veuve avant la mort de Théodoric, régna pendant huit ans avec gloire ſous le nom de ſon fils Athalaric. Celui-ci étant mort, elle épouſa Théodat, ſon couſin, avec qui elle comptoit partager du moins l'autorité, & qui la ſacrifia à l'ambition de régner ſeul. Il fut à ſon tour la victime de Vitigès, général de ſes armées, qui le fit périr, & s'empara du trône.

Deux lieues au-delà de Bolzene, on trouve Aquapendente, derniere ville de l'état eccléſiaſtique, en revenant de Ro-

me. Quelque petite qu'elle soit, elle n'en est pas moins épiscopale. Il est vrai que les évêchés sont fort multipliés en Italie, puisqu'on y en compte deux cents cinquante-huit, & quarante métropoles, qui font deux cents quatre-vingt-dix-huit sieges, ou dioceses. Le seul royaume de Naples en a cent vingt-huit; les états du pape, dans l'Italie moyenne, cinquante-trois, dont trois métropoles; les états de Ravenne, Ferrare & Bologne, Parme & Modene, dix-huit; l'état Vénitien, vingt-trois; la Toscane, dix-sept; le Milanais, dix-huit; le Piémont, cinq; Gênes, six; la Sicile, onze; la Sardaigne, six; la Corse, cinq; Luques, un. Le pape nomme à presque tous les archevêchés & évêchés de l'Italie; il y en a peu dont les souverains aient la nomination. Le roi de Naples, sur cent vingt-huit, ne nomme qu'à vingt-cinq, & à aucun de la Sicile. Le roi de Sardaigne nomme les six de cette isle. Le grand duc de Toscane, présente trois sujets pour chaque siege, & le pape choisit. Tous les autres sont à la nomination du pontife.

Les évêchés étant en si grand nombre en Italie, il est aisé d'en conclure qu'il y en a beaucoup d'un revenu médiocre, & d'un territoire fort borné. Aussi la plupart ne valent-ils pas nos cures du pre-

le plus beau temps, à voir ce qui mérite d'être vu, & sur-tout la galerie, où l'on pourroit rester huit jours de suite sans les regretter, & l'on n'en sort qu'avec le desir d'y retourner. Il y a des détails imprimés d'une partie des choses qu'on y voit, & comme je crois l'avoir dit, je n'ai aucun dessein de copier ce qu'on lit ailleurs; j'y recours moi-même quand je veux me rappeller ce que j'ai vu, & je ne fais ce journal de mon voyage que pour ma satisfaction particuliere, & non pour l'impression.

M. d'Aubeterre avoit écrit en ma faveur à M. de Rosamberg, son ami, premier ministre du grand duc; mais quand j'arrivai; j'appris qu'il étoit parti depuis deux jours, avec le prince, pour trois semaines. J'en fus très-fâché, car j'avois principalement dessein de voir le grand duc, dont j'avois entendu des éloges qui ne m'étoient pas suspects. La plus grande des curiosités pour moi, c'est un prince digne de l'être. Il y en a assez de loués par des courtisans & des poëtes; le grand duc l'est par le peuple & les paysans; voilà les vrais panégyristes. Il vient d'affranchir les campagnes de la tyrannie de la chasse; les laboureurs ne verront plus leurs moissons dévorées par les bêtes fau-

ves,

ves, *in exultatione metent*, & ailleurs, *e minant in lacrymis*.

Les ſpectacles n'ayant pas encore ceſſé à Florence, j'y vis l'opéra bouffon, dont la muſique eſt agréable, & les pieces miſérables. Je n'en ai guere vu d'autres en Italie. Goldoni eſt le premier & le ſeul qui ait commencé à imiter le théâtre François dans la comédie.

Je partis de Florence le mardi 28 avril, pour me rendre à Bologne, où je ſéjournai juſqu'au lundi au ſoir, 4 de mai. J'avois remarqué en paſſant les montagnes par où l'on arrive à Piétra-Mala, des preuves viſibles d'anciens volcans, dont les éruptions ſont antérieures à toutes les hiſtoires; & il en eſt ainſi d'une grande partie de l'Italie. Un voyageur inſtruit, & tant ſoit peu attentif, en voit par-tout des veſtiges, tels que des pierres ponces, des pyrites, des laves durcies, qu'on a priſes pour des pierres de carrieres ordinaires.

Bologne eſt dans un plateau de la plus belle culture, & de la plus forte végétation, & la campagne étoit alors dans ſon état le plus brillant. La ſaiſon & le temps engageoient à la parcourir, & j'en goûtai les plaiſirs. A l'égard du temps que je paſſai dans la ville, je l'employai exactement en homme de lettres. Ma premiere

visite fut chez le vieux Zanotti, secretaire de l'institut, qui me reçut en confrere; il me présenta à tous les professeurs, qui me comblerent d'honnêtetés. L'un d'entr'eux, nommé Pozzi, professeur de chymie, éleve de Rouelle, m'offrit d'être mon *Cicerone* dans Bologne, dont il me fit voir tout ce qui est digne de curiosité. L'institut seul suffiroit pour honorer la capitale d'un état. C'est un palais qui renferme tout ce qui concerne les sciences & les arts, astronomie, méchanique, physique, anatomie, peinture, sculpture, bibliotheque, &c. rien n'y est oublié en leçons & en modeles. La salle destinée à l'instruction des sages-femmes, est un établissement qui devroit se faire dans toutes les villes, qui peuvent entretenir un démonstrateur dans cette partie si nécessaire de l'art d'opérer. On voit dans une des salles de l'institut, des modeles en cire, de grandeur naturelle, de toutes les manieres dont l'enfant peut se présenter pour sortir de la matrice, & le professeur donne en conséquence des leçons sur la conduite que doit tenir la sage-femme dans tous les cas possibles. Les femmes étant admises dans les académies d'Italie, Laura Bassi occupe à Bologne la chaire de physique. Elle parle le françois, & c'est en latin

qu'elle donne ses leçons. Il y a peu d'années que la signora Agnese, de Milan, professoit les mathématiques avec éclat. Elle s'est depuis retirée dans un couvent d'un ordre très-austere. Le comte Marsigli est le fondateur de l'institut, qui est lié à l'université & aux anciennes académies. Il y consacra sa fortune, & l'illustra par ses connoissances en tous genres. Le pape Benoît XIV, natif de Bologne, a donné à l'institut un nouvel éclat par ses bienfaits & une protection éclairée. On sait que Bologne, quoique dépendante du pape, qui y tient un légat, conserve une image de liberté & de république. Elle a un ambassadeur à Rome, & un auditeur de Rote; elle fait battre monnoie, sur laquelle on lit, *Bononia docet* : témoignage public de son amour pour les sciences.

Le docteur Pozzi ne se contenta pas de me faire voir les palais, il me présenta aux personnes les plus considérables. Il y avoit alors à Bologne un homme, ou plutôt un personnage qui avoit joué un grand & triste rôle à la cour d'Espagne; c'étoit le Castrat Farinelli, ce chanteur célebre. Après avoir fait connoître son talent dans les principales cours de l'Europe, il s'étoit arrêté à celle d'Espagne. Le roi Ferdinand & la reine sa

femme s'étoient tellement passionnés pour lui, que sa faveur éclipsoit le crédit des ministres. Aussi tous les princes qui avoient à négocier à cette cour, s'adressoient-ils à lui, le combloient de présens, & lui écrivoient des lettres telles qu'ils en auroient adressées aux Ximenès & aux Olivarès. Farinelli assiégé par les courtisans, recherché par les ministres, décoré de l'ordre de Calatrava, ne négligea pas sa fortune; mais ce qui est sans exemple, il ne se laissa pas enivrer de la fumée de la faveur, parut toujours modeste, & respecta même les grands qui réclamoient sa protection. Un d'entre eux lui demandant un jour ses bontés : *Voilà*, dit-il, *des expressions bien fortes pour les plaisirs que je puis faire : je vais, si vous le desirez, vous chanter une ariette : c'est tout ce qu'un seigneur tel que vous peut attendre de quelqu'un comme moi.* Il disoit quelquefois qu'il regrettoit la vie libre & vagabonde qu'il avoit menée avec ses camarades, & que des chaînes, pour être d'or, n'en étoient pas moins pesantes. Cette façon de penser est d'autant plus étonnante, que ces êtres dégradés ont la plus haute opinion de l'importance de leur talent. La nature semble leur avoir donné, par compassion & pour consolation, la vanité la plus folle.

Cafarielli disoit, en parlant de Farinelli, qu'il avoit été premier ministre en Espagne, &, ajoutoit-il, le méritoit bien, car c'est une voix admirable. La maniere dont on traite les plus distingués de ces castrats, doit aussi leur tourner la tête. La seconde dauphine ayant le goût de la musique italienne, on fit venir à Versail-Cafarielli, à qui l'on entretint pendant son séjour un carrosse & une table de six couverts, traitement exactement pareil à celui du confesseur du roi. Il ne chanta qu'une fois en public : ce fut un oratorio, dans la chapelle du Louvre, le jour de la Saint-Louis, en présence de l'académie Françoise, & son paiement fut une bourse de cent jetons. Sa fatuité, en fait de bonnes fortunes, étoit une chose curieuse. On ne pouvoit s'empêcher de rire du contraste de ses prétentions & de son état, qui pourtant n'étoit pas méprisé par certaines femmes. Une observation à faire par un philosophe, est que la multitude de ces castrats, voués & livrés uniquement à la musique dès l'enfance, il n'en sort point de bons compositeurs. On en doit inférer que ce dont on les prive a de grandes influences sur les facultés de l'ame.

Farinelli, dans l'opulence, tient à Bologne une bonne maison, qui ne le sauve

pas de sa mélancolie. Affranchi de la cour à la mort de Ferdinand, il paroît aujourd'hui en regretter l'esclavage, comme il y regrettoit sa liberté. Il prouve, comme Bussi-Rabutin, que si la cour ne rend pas heureux, elle empêche, après une longue habitude, qu'on ne le soit ailleurs. On me proposa de me mener chez lui, mais quoique j'aie autant de pitié pour les ministres disgraciés qui prennent si vivement leur état, que d'éloignement pour ceux qui sont enivrés de leurs places, je ne crus pas devoir aller m'attrister avec Farinelli.

Je trouvai à Bologne un homme plus à plaindre qu'un vieux castrat blasé. C'étoit le marquis de Govea, oncle du duc d'Aveiro, exécuté avec une partie de sa famille, pour l'attentat commis sur le roi de Portugal. Quoique le marquis de Govea voyageât chez l'étranger, lors du crime, il a été compris dans le châtiment par la perte de ses biens, & s'est fixé à Bologne, où il vit d'une modique pension que le roi d'Espagne lui fait, m'a-t-on dit, par compassion pour un innocent qui a le malheur de tenir de trop près à une famille coupable, pour pouvoir jamais rentrer dans sa patrie. Je l'avois remarqué dans un café de la place du palais, où s'assemblent, comme à Pa-

ris, les nouvellistes & les désœuvrés de la ville, & où j'allois le matin prendre du thé, entendre discourir, & me mêler de temps en temps à la conversation. J'y repassois le soir après avoir employé la journée à voir ce qui le méritoit, les savans & les personnes les plus distinguées. Il y avoit toujours dans les différentes salles de ce café un monde considérable. Le hasard m'ayant fait asseoir auprès du marquis de Govea, je vis qu'il avoit l'ordre de Christ, & que ses habits n'annonçoient pas l'opulence. Je m'informai tout bas de son nom & de ce qu'il étoit. L'ayant su, je lui fis politesse & liai conversation avec lui. Il y parut sensible, car ayant appris que j'allois à Venise, il me donna le lendemain une lettre pour un particulier de cette ville, dont il avoit tenu un enfant avant sa disgrace, & chez qui je serois mieux qu'à l'auberge, dans le concours d'étrangers qui se rendoient à Venise pour le carnaval de l'Ascension.

Avant de quitter Bologne, je voulus faire une visite aux dominicains avec qui j'avois voyagé. Leur couvent peut être regardé comme le chef-lieu, la métropole de l'ordre, puisque c'est là que leur St. Dominique est mort, & non enterré; car on comprend bien que tout fondateur d'ordre doit être canonisé & avoir son

parcourir la ville, & rentrai, vers trois heures après-midi, dans une barque qu'on remorque jusqu'à cinq milles de Ferrare. Là on s'embarque sur le Pô, dans une espece de gabare pontée, où l'on passe la nuit; & le mercredi 6, nous arrivâmes vers quatre heures après-midi, à la vue de Venise. Nous étions près d'entrer dans les lagunes, lorsqu'un violent ouragan nous força de jetter l'ancre; & dès qu'il fut calmé, j'entrai avec le courier dans un canot, & quatre bons rameurs nous firent bientôt arriver dans la ville. Je pris une gondole, qui me conduisit à la maison que le comte de Govea m'avoit indiquée. Le maître, à qui je remis la lettre du comte, me parut avoir conservé pour lui le respect dû à la naissance & au malheur. Il me reçut très-bien, & j'y fus mieux que je n'aurois été ailleurs, toutes les auberges étant pleines d'étrangers qui se rendoient au carnaval de l'Ascension.

La barque du courier étant entrée pendant la nuit, j'eus, dès le matin, tout ce que j'y avois laissé. Je me rendis chez M. le Blond, consul de France, qui me fit toutes les offres possibles de service. J'allai de-là au palais de France, où il n'y avoit alors que M. Adam, secretaire de l'ambassade, qui en usa avec moi aussi

honnêtement que M. le Blond. Le marquis de Paulmy, notre ambaſſadeur, étoit alors en France, par congé. Mon deſſein n'étant pas de faire des liaiſons avec des Vénitiens, que je ne devois jamais revoir, mais de ſatisfaire ma curioſité ſur le matériel d'une ville unique dans ſon genre, j'en trouvai toutes les facilités. Le comte Durazzo, que j'avois fort connu à Paris, ſe trouvoit alors ambaſſadeur de l'empereur à Veniſe. Ayant ſu, par quelques François, que je devois arriver, je ne fus pas plutôt deſcendu à mon logement, que j'en reçus un meſſage, pour me faire compliment, & m'inviter à venir ſouper avec lui. Je voulus m'excuſer ſur ce que j'étois en habit de voyage, & ne pouvois en cet état me préſenter devant madame l'ambaſſadrice, dont je n'avois pas l'honneur d'être connu, & que le lendemain je me rendrois à leur palais. Je reçus un ſecond meſſage de la comteſſe, qui me fit dire qu'en quelque état que je fuſſe, elle me prioit de venir. Je m'y rendis, & dès ce moment, M. Durazzo fut mon principal guide pour parcourir Veniſe. Son palais, ſur le grand canal, eſt magnifique, & meublé du meilleur goût. Il tient une excellente maiſon, dont il fait parfaitement les honneurs, & dont l'ambaſſadrice, grande, belle & bien faite,

eſt le principal ornement. Il a de plus, ſur la place St. Marc, un *caſin* meublé avec élégance, où il ſe renferme les ſoirs avec ſa ſociété particuliere, & où il m'admit. Les Vénitiens les plus opulens & hommes de plaiſir, ont auſſi leurs *caſins*, qui répondent à ce que nos gens à la mode appellent leurs *petites maiſons*.

Quand j'aurois voulu former quelque liaiſon avec des Vénitiens, il ſuffiſoit de connoître leurs loix & leurs mœurs, pour juger que cela n'eût pas été poſſible, après celle que j'avois formée avec des miniſtres étrangers, que j'avois trouvés chez le comte Durazzo. J'en ai cependant vu de la premiere claſſe de la république, & en ai même reçu beaucoup d'accueil; mais ils étoient dans ce moment en nombre conſidérable à une fête qu'ils donnoient au duc de Wurtemberg, & où je fus préſenté. Sans cette circonſtance, aucun de ces nobles ne m'auroit parlé tête à tête.

On ſait combien le gouvernement Vénitien eſt ſoupçonneux, & combien chaque citoyen noble ou citadin, craint de lui être ſuſpect. Nul gouvernement n'eſt ſi deſpotique ni ſi ſévere que cette ariſtocratie. La nobleſſe forme collectivement un deſpote, dont chaque noble faiſant une petite portion intégrante, eſt indivi-

duellement esclave. Il n'y a point de sultan plus redoutable qu'un despote immortel. Sans troupes, sans garde apparente, l'ordre subsiste dans Venise, sous l'aîle de la crainte de l'inquisition d'état. Tout est fait pour l'inspirer. Les procuraties offrent de toutes parts des troncs sous la forme de masques de lion, avec des inscriptions qui, sous le titre de *denoncie secrete*, invitent les passans à dénoncer ténébreusement & sans crainte de recherche, ce qu'ils savent ou croient, ou veulent faire croire de contraire au gouvernement. Tous les sujets de délation sont articulés sur différens marbres. La premiere idée d'un étranger est, qu'on doit être dans une inquiétude continuelle, au milieu d'une foule d'espions contre-espionnés. Cependant le peuple, proprement dit, n'est, ou ne se peut croire en aucun lieu plus libre qu'à Venise. On conviendra, je crois, que l'être le plus libre est celui qui peut, sans la moindre contrainte, satisfaire tous ses desirs. Voilà exactement l'état du peuple, & sur-tout, celui du bas peuple Vénitien. Ses jouissances sont en proportion avec ses desirs, & ses desirs avec ses moyens. Borné aux seuls besoins physiques, ses idées ne vont pas plus loin. Il ne desire que ce qu'il fait, & fait tout ce qu'il desire. Il peut se li-

vrer à tout ce qu'une police plus févere, fur les mœurs, peut défendre ou modérer ailleurs. Le gouvernement a grand foin que la ville foit abondamment pourvue de vivres, & à un prix proportionné aux falaires. Le peuple a de plus une opinion de lui qui affermit fon attachement & fon obéiffance au fénat, & dont fon imagination eft flattée : il fe regarde comme l'appui & le défenfeur de fes maîtres.

J'eus bientôt la preuve qu'un étranger, dès fon entrée dans Venife, fans être contraint fur fes plaifirs, n'en eft pas moins obfervé par le gouvernement. Peu de jours après mon arrivée, je fus préfenté au duc de Wurtemberg, qui m'invita aux fêtes qu'on lui donnoit; & dès le foir j'allai à une des affemblées, dont plufieurs des principaux nobles faifoient les honneurs. La converfation s'engagea entre eux & moi, & je vis qu'ils favoient déja les lieux que j'avois parcourus, tels que les procuraries, l'arfenal, &c. Ils me demanderent fi je ne féjournerois pas tout le temps du carnaval d'été, pour voir la régate, fête qui fe donne rarement, & dont on préparoit le fpectacle pour le prince. Cette régate eft une courfe de gondoles fur le grand canal, avec des prix pour les vainqueurs. Des femmes & des

filles sont admises à les disputer ; & j'en vis sur de petits radeaux de planches, étroits, allongés & à fleur d'eau, parcourir en peu de minutes toute l'étendue du canal. Les concurrens pour les prix s'exerçoient journellement, & j'en avois si souvent été témoin, que je ne devois pas être fort curieux du vrai concours. Ma curiosité, sur des objets plus importans, étant satisfaite, je ne comptois pas m'arrêter pour de simples spectacles. Je répondis à ceux des nobles qui me pressoient de rester, que mon congé de voyage étant limité, j'étois obligé de retourner en France. Sur quoi un d'entr'eux me dit obligeamment, qu'il étoit tenté de me dénoncer aux inquisiteurs d'état, pour me faire prolonger mon séjour.

Le duc de Wurtemberg étoit depuis quelques mois à Venise, & se proposoit de s'y arrêter encore. Son goût pour les fêtes, les spectacles & les autres dissipations de cette nature, l'avoit engagé dans de si prodigieuses dépenses, que les administrateurs de ses états travailloient alors à le mettre dans une espece de tutele. A l'égard de son séjour à Venise, il ne lui étoit pas fort onéreux.

Lorsque des princes d'un certain rang se trouvent à Venise, sans garder *l'incognito*, le sénat nomme quelques-uns de ses

membres pour les accompagner & subvenir à la dépense. Telle est la politique de cette aristocratie, qu'elle charge des postes & des emplois les plus onéreux, ceux de ses membres qu'une opulence marquée peut rendre suspects de vouloir se distinguer trop de leurs égaux. Ceux à qui elle confie des gouvernemens, *regimenti*, leurs ambassadeurs même dans les différentes cours, ne reçoivent rien, ou reçoivent peu de la république. Elle a de plus l'attention de consulter à la fois & la capacité & la fortune de ceux qu'elle charge d'une fonction. Si la longue durée de la constitution d'un état étoit la preuve de sa meilleure forme d'administration pour le bonheur des sujets, Venise l'emporteroit sur tous les autres. Cette question seroit un problême politique à résoudre.

Il n'étoit pas naturel, qu'étant personnellement attaché au roi, par ma place, je n'allasse pas à Parme faire ma cour à son petit-fils. Je partis, dans ce dessein, de Venise, à minuit, le samedi 16 mai, par la barque de Modene. Les cahots qui m'avoient fatigué sur plusieurs routes, me faisoient préférer les voitures par eau, où j'avois la faculté de lire & d'observer, aussi bien que par terre, les pays que je traversois. On change de barque

à la Polesine, où l'on soupe pendant le déménagement. Le patron me fournissoit un matelas, de façon que je me trouvois encore mieux dans la chambre de la barque, que dans les lits dégoûtans des auberges de Rome à Naples. Nous dînâmes, le dimanche, dans une auberge, sur le bord du canal. On arrive le lundi, vers cinq heures du matin, à Pontelago, où le courier s'arrête quelque temps, pour laisser ou prendre des envois. On passe, vers onze heures, du Pô dans le Panaro, & l'on dîne dans la barque. On arrive vers dix heures du soir au Final, dans le Modenois. On y passe la nuit, & le mardi matin, un commis vient, moins faire la visite de la barque & des malles, que recevoir quelques paoles, que le courier m'avertit de donner, & que je lui fis donner, sans même le regarder, l'argent étant la seule politesse que ces sortes de gens exigent. Quatre lieues avant d'arriver au Final, à Bondino, j'avois remarqué un pont de trois arches, nouvellement construit. Les culées, la base des deux piles & les parois extérieurs des ceintres, sont de pierre; le reste est en brique. Ce pont fait, & très-bien fait, l'a été en trois mois, par économie, aux frais des communes des environs, & n'a coûté que 45 mille écus romains, qui font à-peu-près 80

mille livres de notre monnoie. Cette légere dépenſe une fois faite, en épargne au pays une infinité d'autres de détails journaliers, dont la maſſe étoit plus onéreuſe, ſans compter les embarras & les longueurs dans la circulation du commerce, & la communication des denrées. On ne voit nulle part exécuter auſſi promptement, & à ſi peu de frais qu'en Italie, des entrepriſes, ſoit de conſtructions ſolides, ſoit de décorations. Le théâtre de Saint-Charles à Naples, dont la cage & les eſcaliers ſont en pierres, a été conſtruit en moins d'un an, & celui de Paris en a exigé dix.

Le mardi 19, je dînai, ſoupai & paſſai la nuit dans la barque; mais dans le cours du voyage j'en ſortois pour me promener, en la côtoyant, dans les lieux où le payſage & la vue étoient le plus agréables dans cette belle ſaiſon. Il falloit que le patron fût content de moi, & que je ne lui fuſſe pas onéreux, car il me donna toujours du café après mon dîner; ce qui n'étoit pas du marché. Il n'y avoit avec moi de paſſagers qu'un marchand de Parme, avec ſa femme & un enfant de ſix mois, qu'elle allaitoit. Elle étoit grande, d'une taille dégagée, jeune & aſſez jolie. Le mari, d'environ trente ans, étoit bien de figure, & avoit eu de l'éducation; car

il connoiſſoit paſſablement les auteurs latins. Une mere tendre, jeune, & allaitant ſon enfant, dont elle prenoit le plus grand ſoin, étoit pour moi un tableau intéreſſant. Je lui fis cependant quelques repréſentations ſur la maniere dont elle ſoignoit ſon enfant. Cette petite créature, empriſonnée dans ſon maillot, crioit ſouvent. La mere n'y ſavoit autre choſe que de lui préſenter le teton, ou de lui donner de la thériaque. Je lui en vis prendre le premier jour près d'une demi-boîte. Cela me fit penſer que cet électuaire n'eſt pas auſſi échauffant qu'on le ſuppoſe, ſans quoi l'enfant auroit eu les entrailles brûlées par un ſi fréquent uſage. Mais cela ne me perſuada pas que ce fut un bon régime. Je dis à la mere de le dégager de ſon maillot, & attendu la douceur du temps, d'eſſayer de le laiſſer nud avec toute la liberté de ſes petits membres. Elle le fit, & l'enfant ne cria plus. Elle & le mari, d'après l'expérience, me remercierent du conſeil. Je crois que, dans la ſuite, la mere aura ſupprimé la thériaque & les entraves, & que dans les temps moins doux, elle ſe ſera bornée à couvrir & envelopper ſon enfant, ſans l'emmaillotter. Je deſire qu'elle ait indiqué à d'autres une méthode ſi ſimple.

Le mercredi 20, nous arrivâmes à Mo-

dene à portes ouvrantes, par le plus beau temps, & très-chaud. La ville me parut riante & assez propre. Sans vouloir contrédire ceux qui la qualifient de fangeuse, je me contenterai, à ce sujet, d'une réflexion que les voyageurs m'ont fait faire. Ils décident communément du climat, de la température, du beau ou du mauvais temps, suivant celui qu'il faisoit quand ils passoient en différens lieux, & en font l'état habituel. Malheur aux villes qu'ils ont traversées par la neigne, la pluie ou la grêle !

Depuis six heures du matin jusqu'à cinq heures du soir que je restai à Modene, si j'en excepte le temps du déjeûner & du dîner, le reste fut consumé dans les tracasseries des douanes, d'entrée & de sortie. On s'en tire avec des paoles ; mais cela n'en est pas moins incommode, & c'est un des désagrémens du voyage d'Italie, par la multiplicité des petits états dont on peut quelquefois traverser deux ou trois dans le même jour.

Après avoir laissé passer le fort de la chaleur, nous prîmes, mes compagnons de voyage, mon domestique & moi, une voiture à quatre, qui nous mena coucher à Reggio, où nous fûmes assez bien traités. Nous en partîmes le lendemain à la pointe du jour, & entrâmes dans Parme

vers huit heures du matin. Aussi-tôt que j'eus pris un logement à la poste, j'allai chez le baron de la Houze, ministre de France, que je trouvai prévenu de mon arrivée, & dont, sans en être personnellement connu, je reçus l'accueil qu'il auroit pu faire à un ami. Il envoya sur le champ chez le premier gentilhomme de l'infant, savoir quand je pourrois être présenté. Sur la réponse que je pouvois venir sur l'heure, je n'eus que le temps d'aller m'habiller. Le baron vint me prendre dans son carrosse, & me conduisit au palais. Je fus donc présenté à l'infant, comme il se mettoit à table. Il me retint pendant son dîner, & engagea la conversation, m'adressant souvent la parole. Plusieurs dames assistoient à son dîner; c'étoit le seul temps où elles pouvoient lui faire leur cour jusqu'à ce qu'il fût marié. Je ne me retirai que lorsqu'il fut levé de table, & j'allai avec le baron de la Houze dîner chez lui, où je trouvai très-bonne compagnie, & entr'autres les PP. Jacquier & le Sueur, minimes François, les meilleurs physiciens de l'Italie, qui étoient venus de Rome passer quelque temps auprès de l'infant, & lui donner des leçons. L'abbé Frugoni, homme de beaucoup d'esprit, & quelques gentilshommes distingués, étoient aussi du dîner.

reſtai à m'entretenir des affaires de France, avec le chevalier de Kéralio, pendant que le prince jouoit une partie avec ſon premier gentilhomme & le baron de la Houze.

Un homme plus curieux à voir que beaucoup de princes, & ſûrement plus rare, eſt le miniſtre de Parme, M. du Tillot. C'eſt un homme de la plus exacte probité, de la phyſionomie la plus ouverte, & qui, chargé de toute l'adminiſtration, a le travail le plus facile. Né d'une famille honnête, il fut d'abord premier valet-de-chambre du feu infant, gendre du roi. Ce prince en ayant ſenti le prix, en fit ſon miniſtre, & ſe repoſa abſolument de tout ſur lui. Il le fit marquis de Félino; & depuis le mariage du jeune infant, le roi l'a décoré du grand cordon de Saint-Louis. Le marquis de Felino ne devant ſon élévation qu'à ſon mérite, il ne croit pas devoir être important, comme ceux qui doivent tout à la fortune. Les affaires ni les honneurs ne l'ont rendu ni triſte ni fat. Il m'invita à dîner le lendemain de ma préſentation à l'infant. Lorſqu'on fut levé de table, j'engageai la converſation avec lui ſur ſes opérations économiques, & l'on ne peut être plus content que je le fus de ſes lumieres, & de ſa facilité à les communiquer. Je lui dis,

dis, en le quittant, que j'étois charmé d'avoir vu & entendu le grand ministre d'un petit état. On pourroit souvent dire le contraire ailleurs. Plut à Dieu que l'infant le prêtât pour quelque temps à.... Rien n'égale l'ordre que M. du Tillot a mis dans les finances. Tous les fonds assignés sont appliqués à leur objet, & rien n'est dû à la fin de chaque mois. Comme j'en parlois à mon retour avec éloge, un de ces hommes qui se piquent de voir tout en grand, & qu'on ne voit pas sous le même aspect, me dit qu'il y avoit une grande différence entre l'administration des finances d'un état puissant, & celle d'un petit. Ainsi, ajoutoit-il, celui qui fait bien manœuvrer deux mille hommes, ne commanderoit pas une armée. Mais s'il y a de la différence entre un grand & un petit état, il n'y en a pas moins entre les deux objets de comparaison de la finance & du militaire.

L'art de la guerre a bien des parties qui se perfectionnent par l'exercice, sans quoi il ne seroit pas un art. Mais il exige de plus un génie particulier dans le général, pour préparer, saisir les circonstances & varier les ressorts. Il n'y a point d'opérations où les cas fortuits soient si fréquens, & qui exigent un parti plus prompt, souvent opposé au premier plan.

peut-être unique. On a fourni un habit de *gala* à tous ceux qui forment la cour, à chacun suivant son rang & son état, sans surcharger le peuple. Je ne doute pas que le futur mariage du dauphin ne coûte des millions, sans un acte de noblesse. Les dépenses seront folles & le peuple payera pour tous. En voilà beaucoup à l'occasion du ministre d'un petit état; je serois plus court sur ceux d'un grand, en fait d'éloges.

Le vendredi, je dînai chez ce ministre, en très-bonne compagnie; il me mena ensuite voir les plans du nouveau palais qu'il fait construire pour l'infant. On ne peut employer plus d'intelligence & d'économie, sans nuire à la magnificence. De-là le comte Rezzonico, parent du pape, & gouverneur de la citadelle, m'y conduisit, & m'en fit voir toutes les parties.

Le samedi, je dînai chez le baron de la Houze, avec les PP. Jacquier, le Sueur & Pacciaudi. Ce dernier est théatin & bibliothécaire de l'infant. C'est un homme d'une grande érudition & de goût dans les lettres. J'appris de lui-même, qu'à la mort du cardinal Fabroni, il avoit acheté quelques-uns des livres de cette éminence, dans l'un desquels il avoit trouvé la lettre originale du P. le

Tellier, qui marquoit au pape, qu'ayant assuré le roi qu'il y avoit dans les réflexions morales plus de cent propositions repréhensibles, il en falloit absolument condamner plus de cent, & que pour cet effet, il en dénonçoit 103. Le pape ne pouvoit donc pas faire moins que d'en donner une au-delà de la centaine. Sans quoi le P. Tellier eut fait une assertion hasardée. On ne peut pas tirer plus juste. La lettre fut remise au cardinal Passionei, ennemi ouvert des jésuites, qui n'en garda pas le secret.

Le baron de la Houze voulut encore qne je dînasse le lendemain chez lui, où il se trouva, comme la veille, quinze ou vingt personnes. M. de Leyre, secretaire des commandemens de l'infant, homme de mérite, à qui l'on doit l'analyse de Bacon, m'invita pour le jour suivant; mais je m'étois déja engagé avec M. Kéralio. L'infant vint nous y voir pendant que nous étions à table, & entra dans la conversation tant que dura le dîner. Je revins encore le soir lui faire ma cour à son souper, & partis le lendemain mardi 26. Je passai l'après-midi à Plaisance, où je couchai. La ville est assez belle, mais n'est pas fort peuplée. Parmi les choses remarquables qu'on y voit, les statues équestres d'Alexandre & de

Ranuce Farneze, l'emportent ſur toutes celles qu'on admire en ce genre.

Le mercredi, je me rendis à Milan, où je n'avois d'autre connoiſſance que le P. Friſi, théatin, profeſſeur de mathématique. Je l'avois vu à Paris, où il avoit reçu des gens de lettres l'accueil qu'il méritoit; & il uſa de repréſaille à mon égard, & voulut me préſenter aux perſonnes les plus conſidérables de Milan, en commençant par le comte de Firmian, grand d'Eſpagne, & gouverneur du Milanois, pour qui j'avois, d'ailleurs, une lettre de recommandation, la ſeule que j'aie acceptée dans tout le cours de mon voyage. Par-tout où nous avions des miniſtres, je n'avois beſoin que d'eux; & à Milan, je vis, par la conſidération où le P. Friſi y étoit, que lui ſeul m'auroit ſuffi. La veille de mon départ de Parme, le comte Rezzonico étoit venu me voir & me donner deux lettres, l'une pour le comte de Firmian, & l'autre pour une tante du pape. Je m'étois, en arrivant, logé au Pozzo, la meilleure auberge de Milan.

Le lendemain, jour de l'Aſcenſion, j'allai chez le comte de Firmian, dont le palais, ſur le bord du canal, eſt très-beau, & meublé avec autant de goût que de magnificence. Je le trouvai au milieu

d'une cour aussi brillante que nombreuse, & lui présentai ma lettre. Il la reçut poliment, & plus obligeamment encore la mit dans sa poche, sans l'ouvrir, en me disant : ces sortes de lettres ne sont pas faites pour vous. Nous étions prévenus de votre arrivée ; vous n'avez aucun besoin de recommandation ; j'espere que vous voudrez bien dîner avec moi. Il ajouta que M. le duc de Modene étoit absent ; mais que s'il eût été à Milan, il m'auroit vu avec plaisir, me connoissant de réputation. Il n'y eut point de bontés dont il ne me comblât. Comme on ne devoit se mettre à table que dans une heure ou deux, j'eus le temps de voir ses appartemens, & sur-tout sa bibliotheque, en très-bon ordre, & fournie des meilleurs livres, tant anciens que nouveaux. Quand on vint nous avertir qu'on alloit servir, je me rendis auprès du comte, qui avoit retenu une vingtaine de ceux qui étoient venus lui faire leur cour. Après un excellent dîner, il y eut une heure de conversation générale, & le comte s'étant retiré, pour faire ses dépêches, deux des convives, le marquis Carpani & le P. Frisi, me proposerent d'aller voir le dôme, (c'est ainsi qu'on nomme la cathédrale) édifice surchargé de figures & d'ornemens, dont l'ensemble m'a paru d'assez

manda, porté & nourri, que cinq ſequins vénitiens, que je lui donnai. Il eſt vrai que je lui faiſois grace du ſouper, que je ne ſtipulai jamais que pour aſſurer le gîte : ce qui faiſois que les voiturins, étant contens de moi, n'en agiſſoient que mieux. Cette façon de voyager à petites journées, dans les plus grands jours de la plus belle ſaiſon, & par un très-beau temps, me plaiſoit aſſez. Je n'avois, juſques à Turin, qu'à traverſer des lieux qui ne méritent pas qu'on s'y arrête, & je jouiſſois de l'aſpect de campagnes bien cultivées, & dans le primevert.

Je vins, en ſortant de Milan, dîner à Buſalore; dans une auberge au bord d'un canal navigable, & d'une eau ſi limpide, qu'on diſtingueroit au fond une épingle. Je couchai à Novarre, dînai le lendemain à Verceil, couchai à Ligourne, & le jour ſuivant, paſſant par Chivai, j'arrivai à Turin à la meilleure auberge, & à l'heure où l'on alloit ſe mettre à une table d'hôte pour dîner. J'y pris place avec douze ou quinze officiers & autres. Après le repas, qui fut aſſez bon, je profitai de la beauté du jour pour une promenade ſur les remparts & à la citadelle. En rentrant le ſoir, j'envoyai chez M. le baron de Choiſeul, pour ſavoir à quelle heure il ſeroit viſible le lendemain. Pour

réponſe, il m'envoya un valet-de-chambre m'inviter à ſouper chez lui avec le marquis de Paulmy, qui venoit d'arriver de France, retournant à l'ambaſſade de Veniſe, le même jour que j'arrivois auſſi à Turin pour retourner en France. J'étois déja déshabillé, & chargeai le valet-de-chambre de mes excuſes pour M. de Choiſeul, & de lui dire que j'irois le lendemain lui rendre mes devoirs. Je n'y manquai pas; j'y trouvai M. de Paulmy, & comme il étoit de très-bonne heure, nous laiſſâmes, après une courte viſite, M. de Choiſeul à ſes affaires, & employâmes la matinée à voir le palais & les appartemens du roi. Nous revînmes dîner chez M. de Choiſeul. Notre après-dînée fut conſacrée au muſéum, à l'univerſité. Nous allâmes de-là aux archives qui ſont dans le plus grand ordre. C'eſt dans une des pieces qui les renferment, que nous vîmes la table iſiaque, ſi connue par les gravures qui en ont été faites.

Le jour ſuivant, nous fîmes, M. de Paulmy & moi, différentes courſes dans la ville, & revînmes dîner chez M. de Choiſeul, comme le jour précédent, avec plus de vingt perſonnes, hommes ou femmes, de la principale nobleſſe. Nous allâmes, après-dîner, au château de Stupinigi.

Le roi étoit alors à la vénérie, & je devois lui être présenté. Mais il étoit malade; & ne prévoyant pas quand on pourroit le voir, je ne voulois pas, dans cette incertitude, m'arrêter long-temps à Turin. Un voyageur qui a satisfait les principaux & les vrais objets de sa curiosité, & qui revient dans sa patrie, est un peu impatient d'y arriver, & un François l'est peut-être plus qu'un autre, surtout si ce François revient à Paris, que la plupart des étrangers quittent avec peine. Il faut que le séjour en soit bien séduisant, puisqu'il guérit de la *maladie du pays*, c'est-à-dire, du desir naturel de retourner vivre & mourir dans le lieu de sa naissance, ceux mêmes qui y seroient avec le plus d'avantages. Je crois cependant, si j'en juge par moi-même, qu'il y a peu de provinciaux fixés, par état, & avec agrément à Paris, qui ne soupirent quelquefois après le pays natal. Le paysan le plus malheureux est si attaché à la terre où il est né, qu'il ne la quitte qu'avec désespoir. Les émigrations sont les plus fortes preuves de la misere d'un état.

Ne voulant pas prolonger mon séjour à Turin, j'arrêtai une chaise de voiturin, pour partir le jeudi 4 juin après dîner, parce que j'étois convenu avec M

de Paulmy d'aller, le matin, voir la Superga, à une demi-lieue de Turin, sur une montagne couverte du bas jusques au haut de vignes, de bosquets, d'arbres & arbustes, & assez escarpée, pour qu'on n'y puisse arriver que par un chemin tracé en zig-zag. Nous y allâmes avec plusieurs officiers, qui offrirent de nous accompagner. Quoique nos carrosses fussent à six chevaux, nous fûmes une heure à monter. Mais les cochers & les postillons voulant apparemment briller à la descente, eux & leurs chevaux, nous ramenerent avec une telle rapidité, qu'une roue sortit de l'essieu d'un des carrosses, qui fut renversé & traîné quelque temps sur le côté. Heureusement ni maîtres, ni valets ne furent pas blessés. Par un autre bonheur, cet accident arriva à la voiture qui nous suivoit : car si elle nous eût précédés, la nôtre nous eût emportés dessus ; les deux se feroient brisées ensemble, & nous aurions tous couru les plus grands risques.

La Superga consiste en une église desservie par un chapitre noble, & un corps de bâtimens ; le tout élevé avec une magnificence royale. C'est l'accomplissement d'un vœu que fit le roi Victor en 1706, lorsqu'assiégé dans Turin, il se voyoit près de perdre ses états par la prise de sa capitale. Dans la consterna-

tion où il étoit, il promit à une madone, qui avoit une petite chapelle ſur la montagne, de la loger bien mieux, ſi elle le délivroit des François. La Vierge l'exauça, & il lui tint parole. A juger de ſes allarmes par la magnificence de la fondation, elles n'étoient ni médiocres, ni mal fondées.

Si le duc d'Orléans, général de l'armée en apparence, mais en tutele ſous la Feuillade, gendre du miniſtre Chamillard, eût été maître des opérations, il auroit pu rendre le vœu nul. Toute la France eſt encore perſuadée que la Feuillade avoit promis à la ducheſſe de Bourgogne, fille de Victor, de faire échouer l'entrepriſe. D'une autre part, le peuple de Turin croit fermement, & raconte encore aujourd'hui volontiers, à ceux qui écoutent avec autant ou plus de foi que moi les récits merveilleux, que la vierge, depuis la promeſſe de Victor, paroit & renvoyoit de la main, dans le camp des François, tous les boulets de canon tirés contre la ville. C'eſt convenir qu'on ne pouvoit la ſauver ſans miracle, & je le crois; reſte à ſavoir qui l'a fait.

Le maréchal de Villars, général de l'armée de France, dans la guerre de 1733, étant à Turin, alla voir la Superga.

Le supérieur de la maison qui le conduisit dans l'église, lui montrant la belle figure, en marbre, de la Vierge à qui il attribuoit le salut de la ville, elle ressemble parfaitement, dit le maréchal, à la duchesse de Bourgogne. Le mot étoit plaisant; mais ce qui me le parut autant, fut que le supérieur actuel, avec qui je voyois cette Vierge, me parla lui-même de cette ressemblance; à quoi je répondis, en souriant, que tous les François en jugeoient ainsi.

On sait que le maréchal mourut en 1734, à Turin; & l'on prétend qu'un moment avant d'expirer, apprenant que le maréchal de Barwick venoit d'être tué, d'un coup de canon, au siege de Philisbourg, il dit: *Cet homme-là a toujours été heureux.* Le mot est bien dans le caractere de Villars, qui mourroit dans son lit à la tête d'une armée; mais je doute qu'il ait pu le dire. Il n'est guere possible qu'il ait appris à Turin, le 17 juin, jour de sa mort, celle de Barwick, tué le 12 en Allemagne. Il est très-commun, qu'en toutes circonstances, le François laisse échapper des traits qu'on attribue à ceux à qui ils conviennent le mieux. Nous avons, à cet égard, fait une perte dans la duchesse d'Orléans, (Conti). Comme elle disoit quelquefois des mots plaisans

& hardis, on lui en attribuoit aussi plusieurs qu'elle vouloit bien adopter, parce qu'ils auroient été dangereux dans toute autre bouche que la sienne.

Je ne dois pas oublier que le corps du maréchal de Villars est encore en dépôt à Turin, sans que sa famille ait eu le cœur de le faire transporter en France, quoiqu'elle en ait eu la plus riche succession, & qu'elle en tire toute sa gloire.

La Superga étant, comme l'Escurial, l'accomplissement d'un vœu, a eu aussi la même destination. Philippe II, en mémoire de la bataille de St. Quentin, gagnée sur les François le jour de St. Laurent 1557, fit bâtir l'Escurial, dont la distribution des édifices & des cours, est dans la forme d'un gril. L'église des Hyéronimites, qui en représente le manche, est le lieu de la sépulture des rois d'Espagne.

Le roi Victor destina pareillement la Superga à sa sépulture & à celle de ses successeurs. Son corps y est en dépôt, dans une chapelle, en attendant qu'on éleve son mausolée, dont les marbres sont rassemblés, façonnés, sculptés & prêts à être réunis & mis en œuvre.

La population de tous les états du roi de Sardaigne, est d'environ 4 millions d'ames : savoir, trois pour le Piémont

& la partie d'Alexandrie, quatre cents mille pour la Savoie, & autant pour la Sardaigne. Les revenus de l'état montent à vingt-cinq millions de notre monnoie. Tout le Piémont est cultivé comme un jardin, & le paysan m'a paru logé, vêtu & nourri, ce qui est toujours ma regle pour juger d'une bonne administration. On voit, dans les montagnes de la Savoie, quel parti un peuple laborieux peut tirer du sol le plus ingrat.

L'état militaire est actuellement de vingt mille hommes, presque tous d'infanterie; & on le porte jusqu'à cinquante mille en temps de guerre.

A l'égard du gouvernement, le roi y tient lui-même le timon de l'état. Il donne audience à quiconque a des plaintes à lui porter, & rend justice, même contre ses ministres, qui ne sont que ce qu'ils devroient être par-tout, exécuteurs exacts des ordres du souverain. On n'entend point là comme ailleurs, dire : *Ah! si le roi le savoit!* On peu tout lui apprendre, & l'on est sûr de n'obéir qu'à lui. Un homme opprimé par un ministre, sous-ministre, intendant, commis, &c. n'est point obligé de se consumer en frais de courses, de séjours, d'argent, de patience, & quelquefois d'humiliations, pour obtenir, je ne dis pas justice, mais audience. Les

vont de France en Italie. On a le choix, pour ce passage, d'un mulet, ou d'une chaise de paille portée sur deux bâtons. Le trajet de la Novaleze à Lanebourg, qui est de cinq lieues, se fait en quatre à cinq heures; & mes porteurs, qui se relevoient, souvent sans s'arrêter, marchoient aussi lestement, à la descente, qu'ils l'auroient pu faire dans les rues de Paris. Ils ne font, dans tout le trajet, que trois ou quatre pauses assez courtes. On monte l'espace de deux lieues. Le plateau qu'on traverse ensuite, en a à-peu-près autant dans sa longueur, & la descente à Lanebourg n'étant que d'une lieue, est si rapide, que dans le temps où toute la montagne est couverte de neige, on descend, en moins d'un quart-d'heure, sur un traineau, d'une hauteur où l'on ne parvient en montant, qu'en deux heures de marche. Il s'en faut bien qu'après cette descente on soit à Lanebourg au niveau commun des terres; car, à quelques inégalités près, on continue de descendre jusqu'à ce qu'on soit sorti de la Savoie. Quelqu'élevé que soit le plateau du mont Cénis, il n'est pas étonnant qu'étant dominé par des montagnes très-hautes, toujours couvertes de neige, il s'y soit formé un lac. Il peut avoir une lieue de circonférence; il est

de la plus belle eau, & très-profond vers le milieu. Je m'arrêtai à considérer ces lieux qui offrent le tableau des ruines du monde, pendant que je faisois rafraîchir mes porteurs à une espece d'auberge. L'hôte vient prendre possession vers la fin du printenps, lorsque la fonte des neiges a découvert la verdure. Ce n'est pas qu'il n'y fît encore assez froid, quoique ce fût au mois de juin, & que le ciel fût sans nuage. Les cavités qui se trouvent dans plusieurs endroits du plateau, étoient pleines de neige, & mon domestique me fit remarquer de la glace où il passoit, sur son mulet, sans la rompre. La température est en effet, sur les monts, très-différente de celle de la plaine. En partant de la Novaleze à midi, qui n'est nulle part le moment le plus chaud du jour, nous éprouvions un froid très-vif; & entre une & deux heures, ce qui est par-tout le paroxysme de la chaleur, le froid se faisoit sentir par degrés, à mesure que nous montions, au point que je fus obligé de prendre ma redingotte. Comme on m'avoit parlé de la bonté des truites qu'on pêche dans le lac du mont Cénis, j'en fis prendre & apporter pour mon souper à Lanebourg, & je les trouvai telles qu'on me l'avoit dit.

Le passage du mont Cénis, dont tant

allâmes coucher à la Tour-du-Pin. Le lendemain, mercredi 10, dîner à la Verpilliere, & j'arrivai à Lyon vers cinq heures.

A peine étois-je arrivé à l'hôtel garni du Palais-Royal, que j'y reçus la visite de l'Intendant, M. Baillon. J'allai ensuite en faire une à l'archevêque, mon confrere à l'académie Françoise. Il vouloit me loger à l'archevêché, & envoyer chercher mes malles à l'auberge; & j'eus peine à obtenir qu'il m'y laissât, pour le peu de séjour que je devois faire à Lyon. Je restai à souper avec lui. Le lendemain j'y dînai. Le jour suivant, chez l'intendant. Le samedi 13, je partis de Lyon, par la diligence, & arrivai à Paris, le mercredi 17, veille de la Fête-Dieu.

Longæ finis chartæque viæque.

PLAN

PLAN ABRÉGÉ DU GOUVERNEMENT ÉCONOMIQUE.

DE L'ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

LES impôts que paie le peuple de l'état du pape, sont de deux sortes. Les uns entrent dans le trésor du prince, les autres servent aux dépenses de la communauté.

Toute ville, tout village, le plus petit bourg compose une communauté; cette communauté à un conseil formé d'un certain nombre d'habitans, chargés de veiller aux intérêts de cette société.

Les états du pape sont divisés en autant de petits états, qui, dans l'origine, levoient par eux-mêmes les impôts que le prince leur demandoit, & ceux qui étoient nécessaires pour leurs dépenses particulieres. Ainsi, l'état avoit, dans cette partie, l'avantage des petites sociétés, qui, d'ordinaire, sont mieux administrées que les grandes.

Il ne reste plus que l'ombre de cet établissement. Les communautés subsis-

tent, mais elles ne peuvent rien faire sans obtenir la permission du bureau d'administration, établi à Rome. Les tributs qu'elles paient sont présentement levés par des soustraitans.

Les impôts portent sur différens objets; sur la terre, la mouture du bled, la viande, le vin, & sur diverses autres marchandises.

L'impôt sur la terre, est assis suivant un cadastre particulier, fort ancien, formé suivant la valeur & la quantité de la terre. Chaque communauté a son cadastre particulier. La taxe d'une terre, autrefois en friche, & qui pour cela même payoit peu, hausse en proportion de son nouveau rapport. Quand il faut augmenter cet impôt, il s'augmente toujours dans la premiere proportion, & se diminue de même.

Dans le territoire romain, qui s'étend à quarante milles autour de Rome, l'impôt sur les terres est ordinairement très-modique, parce qu'il n'entre point dans la masse des revenus qui doivent se verser dans la caisse du prince; il est destiné pour l'entretien des ponts & chaussées. Il est réparti comme celui des communautés, suivant la valeur & la quantité des possessions. Cet impôt vient d'être augmenté, pour un an seulement. Ce

furplus est destiné au trésor du prince, ayant voulu, par-là se couvrir des dépenses extraordinaires qu'il a été obligé de faire pour la derniere disette de grains. Le reste de l'état ecclésiastique est exempt de ce secours momentané.

L'impôt sur la mouture du bled se paie au moulin. On y porte une permission de moudre tant pesant de grain; ce qui ne peut jamais être moins d'un demi-rube. (Le rube de blèd rend en farine 620, ou 640 livres romaines, de 12 onces. Cette différence de poids vient du grain plus ou moins pesant.) Un commis pese la farine qui en provient, en enrégistre le poids, & en fait payer le droit avant que la farine sorte. Le droit de mouture est différent suivant les lieux: il se payoit à Rome, il y a un an, à raison de 4 livres tournois, pour chaque rube, par les particuliers, & 6 liv. 17 s. par les boulangers.

Cette nouvelle disposition a été faite pour remédier à un abus qui s'étoit introduit. Les particuliers faisoient chez eux du pain, non-seulement pour leur provision, mais encore pour le vendre; ce qui nuisoit beaucoup au commerce des boulangers, parce qu'ils pouvoient donner leur pain à meilleur marché.

On impose au marché, suivant le prix

de la vente, le droit que doit payer un animal. Ce droit ne se paie point comptant; la communauté des bouchers est responsable des dettes de chacun en particulier. Il s'en paie une partie avec les graisses des animaux tués. Chaque boucher porte à un magasin commun, établi par le gouvernement, la graisse de la semaine : on l'enregistre, & l'on retranche de sa dette pour le droit, ce qui est retiré de la vente qui se fait aux chandeliers, qui sont obligés de venir s'y fournir à un certain prix.

Le prix des différentes viandes de bœuf, veau, agneau, mouton & cochon, est fixé. Cette fixation se fait après avoir envoyé compter dans tout le territoire romain le nombre des animaux. On enregistre la quantité appartenante à chaque particulier, & il doit prouver l'avoir présentée au marché, ou rapporter les peaux de ceux qui sont morts d'accident ou de maladie, & en justifier la vérité.

Le prix des peaux est encore fixé, & un boucher ne peut les vendre qu'à un taneur qui lui est désigné. Cette taxe de la viande se renouvelle tous les ans, & se fait en différens temps, suivant l'espece d'animaux.

Hors de Rome la viande se vend toujours deux cinquiemes de sous, moins

que dans la ville. Les légats font auffi dans leurs départemens cette fixation, & fuivent les mêmes regles qu'à Rome.

Le vin du territoire romain eft exempt. Celui qui n'en provient pas, mais qui eft cependant de l'état du pape, paie 20 fols par barril. Ce barril contient environ 68 bouteilles de France.

Le vin étranger, quel qu'il foit, paie 2 fols & demi par pinte. Celui qui entre en futaille, paie près de 50 pour 100 de l'eftimation. On ne peut rendre raifon de cette différence, à moins que ce ne foit la douceur de l'eftimation : chofe qui cependant eft fort arbitraire, & qui dépend de la faveur pour les perfonnes.

Dans plufieurs endroits, l'impôt ne porte point fur l'ojet dénommé, la communauté ayant repréfenté qu'une autre partie le fupporteroit plus facilement, & le bureau d'adminiftration ayant confenti à ce changement. Ce droit de remontrance eft le feul refte de la puiffance qu'ont eu autrefois ces affemblées de citoyens.

Tout l'état paie l'impôt du fel. Il fe fabrique à Oftie, fur la Méditerranée, & à Cervia, fur la mer Adriatique. Il fe diftribue, de ces deux falines, dans tous les états du pape. La différence du prix, confifte dans la différence qu'y peut ap-

porter le transport plus ou moins éloigné. Il n'y a point de fraude sur cette partie; le contrebandier n'y gagneroit rien. Deux sols la livre de 12 onces est le prix le plus haut : 1 sol est le plus bas.

Il n'y a pas long-temps que le tabac étoit aussi une ferme. Il s'y faisoit une grande contrebande, & les frais nécessaires pour l'empêcher, ou plutôt pour la diminuer, en absorboient le bénéfice. Le prince a rendu le tabac marchand, a augmenté le prix du sel, & a ajouté quelques autres droits à la douane de Rome. Quoique ces augmentations rendent plus que ne rendoit la ferme du tabac, la nation a vu ce changement avec plaisir; parce que ce n'est pas tant l'impôt qui fatigue que la maniere d'imposer.

Quelques villes ont des douanes; il n'y en a point sur les frontieres; elles ne sont que pour le territoire romain, autour duquel elles forment un cordon. Ce qui entre dans le reste des états du pape n'y est point sujet. Les marchandises destinées pour Rome, ne paient qu'à Rome; celles destinées pour les autres lieux, dans le reste du territoire romain, paient sur la frontiere de ce territoire.

Le revenu de la douane de Rome est considérable, malgré les abus énormes qui s'y introduisent. Tout cardinal, grand sei-

gneur & ambassadeur a des droits de franchise, par lesquels il lui est permis de faire entrer une certaine quantité de denrées, sans payer les droits. Il en fait passer le double, le triple & davantage. Les commis le voient, & n'osent s'y opposer dans un gouvernement où celui qu'ils auront saisi, sera le lendemain leur maître, parent ou ami de la famille qui régnera.

Une marchandise ainsi entrée, par conséquent non marquée des plombs de la douane, pourroit être suivie & arrêtée chez un négociant, s'il la faisoit transporter chez lui : c'est pour cela qu'il la laisse dans la maison de la personne exempte, jusqu'à ce qu'il puisse s'en défaire.

Toute soierie paie le vingt-deuxieme pour cent de l'estimation. Les draps fins paient moins que les draps grossiers; ce qui est établi pour l'encouragement des fabriques du pays, qui travaillent presque toutes en draps grossiers.

Les douanes sont en régie.

Outre ces différens revenus, le trésor a quantité de terres, étangs, bois & autres domaines qu'il afferme. Il jouit de la ferme des aliénations, de celle des postes, de celle de l'imprimerie royale, & de quelques autres.

La ferme des postes donne, par an, au

trésor, un peu plus de 46 mille écus. Il y a beaucoup de franchise. Le fermier m'a dit, que tout au plus un dixieme de ce qui vient, paie le droit. La France, l'Empire, Turin, Gênes, Naples, Venise & Florence ont leur poste particuliere, qui retient pour elle le port des lettres qu'elles apportent. Une lettre d'une seule feuille de papier, de quelque lieu de l'état qu'elle vienne, ne paie qu'un sou. Si cette même feuille est divisée en deux, elle paie 2 sols, toujours un sou de plus pour chaque morceau d'augmentation. C'est pour s'en éclaircir, que toutes les lettres sont percées par le coin. Les paquets qui peuvent entrer par une certaine ouverture, sont taxés sur le même pied des lettres. Pour les autres, quand ils ne s'adressent pas à quelqu'un qui ait la franchise, il faut en payer le port d'avance, suivant un tarif d'estimation. Ce tarif n'est pas suivi à la rigueur; on peut marchander avec le fermier, qui diminue assez aisément, & qui m'a dit s'en trouver fort bien. Avant qu'il eût pris ce parti, aucun des paquets ne payoit; on trouve toujours le moyen de les adresser à des personnes exemptes. C'est un abus qu'il n'étoit pas possible de corriger que par la voie qu'a pris le fermier.

Les impôts pour les charges de la com-

munauté, seule taxe dont soient exempts les ecclésiastiques, servent pour entretenir le gouverneur, le médecin, le chirurgien, le secretaire, le maître d'école, les ponts & chaussées. Le médecin & le chirurgien doivent assister ceux de la communauté qui les appellent, sans qu'ils puissent exiger aucune récompense.

Les fermiers sont obligés de payer tous les deux mois, la partie due de leur traité annuel. Régisseur ou fermier versent en droiture dans le trésor.

Par différens états que j'ai eu des revenus du prince, ils montent environ à deux millions d'écus romains. (L'écu romain est évalué à 105 sous de notre monnoie: c'est toujours de cet écu dont je parle.) La dépense excede la recette, c'est un point sur lequel s'accordent les différens états. Il y en a qui font monter cet excédent très-haut. Différentes circonstances peuvent le faire beaucoup varier.

Il n'y a que deux especes de papiers publics portant intérêt; les lieux de mont & les vacables. Ces deux papiers sont des contrats de rentes. Le lieu de mont est une rente perpétuelle; le vacable est une rente viagere.

Le trésor paie trois pour cent pour les intérêts du lieu de mont. On peut même dire qu'il paie moins de trois; car un lieu

de mont qui coûte 127 écus ou 130 écus, n'en rapporte que trois. C'est la place qui les a fait monter si haut. Dans l'origine, un lieu de mont n'a été payé que 100 écus, & il n'est remboursable, par le gouvernement, que sur ce pied.

Le lieu de mont est un effet si accrédité, qu'il est beaucoup plus recherché que les terres. La preuve est que les terres rapportent d'ordinaire quatre pour cent, quoique mal cultivées. On verra ci-après les obstacles qui s'opposent à la valeur de ce seul bien. Les fiefs rapportent un ou deux pour cent. Ils sont tombés, parce qu'il est rare d'en trouver à vendre, étant presque tous substitués à perpétuité dans les grandes familles. La vente des lieux de mont est plus facile; elle ne consiste qu'à se faire enregistrer à la banque, à la place du vendeur.

Les vacables sont des rentes viageres, d'une espece inconnue en France. Il est permis, à celui sur la tête duquel cette rente a été placée, de la vendre à un autre. Le nouvel acheteur en jouit, durant sa vie, aux mêmes conditions qu'en jouissoit celui de qui il l'a achetée, & il lui est permis de la vendre de même, de sorte que cette rente peut devenir perpétuelle, en passant ainsi de l'un à l'autre. Il faut cependant avertir, qu'il y a deux

conditions à remplir pour que cette vente acquiere toute la validité néceſſaire. La premiere eſt que le vendeur ne doit point avoir 63 ans révolus ; la ſeconde, que le vendeur doit vivre quarante jours après la vente. Si ces formalités ne ſont point remplies, la vente eſt nulle, & le vacable eſt éteint. C'eſt pour que cette loi ſoit ſuivie, qu'on ne peut faire cette vente ſans la permiſſion du prince, qui ne la refuſe point, à moins que le vendeur ne ſoit en danger de mort, ou attaqué d'une maladie de langeur, qui faſſe craindre pour ſa vie.

L'intérêt du vacable n'eſt pas fixé. Le prince a aſſigné, pour payer ces rentes, les revenus de la daterie. Le plus ou le moins de rapport de cet effet, dépend donc du nombre d'expéditions dans cet office. Depuis le concordat de la cour de Rome avec celle d'Eſpagne ; depuis que les puiſſances demandent beaucoup de diminution ſur le prix des bulles, cet effet produit beaucoup moins. Sixte-Quint, premier créateur des lieux de mont & des vacables, avoit deſtiné l'extinction des vacables à une caiſſe d'amortiſſement pour les lieux de mont. Les papes en ont fait ordinairement d'autres emplois. Benoît XIV, ſeul, les a appliqués au rembourſement des dettes.

Il y a une autre espece de rente viagere, qui se constitue sur la tête de celui qui reçoit l'argent, & qui meurt avec lui. L'intérêt en est plus ou moins fort, suivant l'âge de l'emprunteur, suivant le besoin qu'il en a, & suivant la rareté de l'espece : conditions qui, d'ordinaire, constituent le prix de ces rentes. Pour assurer l'intérêt au prêteur, l'emprunteur met en dépôt au Mont-de-piété, des lieux de mont de la même somme du prêt ; mais dont le fonds reste hypothéqué. Ces sortes de contrats, peu connus ailleurs, ne se font qu'entre particuliers, & toujours avec la liberté à l'emprunteur, de rembourser quand il lui plaît.

Les lieux de mont passent, comme je l'ai déja dit, pour l'effet le plus solide. C'est pour cela que, comme il n'y a ici nulle maniere de s'assurer qu'une terre qu'on achete, n'est point chargée d'hypotheques, le vendeur, pour trouver à vendre, est obligé de consigner, en lieux de mont, une partie de la somme provenante de la vente, suivant la volonté de l'acheteur. Le nouveau possesseur prend cette précaution pour assurer son argent, en cas qu'il se découvrît, dans la suite, des hypotheques ou des substitutions qu'on eût voulu lui cacher. Cet hypotheque des lieux de mont, pour les terres, est éter-

nel. J'en sais qui, pour pareille raison, sont en dépôt depuis 150 ans, & ne peuvent se retirer. Il y en a peut-être depuis plus long-temps. On sent combien cette nécessité met d'entraves dans les arrangemens de famille, & qu'elle doit être une des raisons pour lesquelles les terres sont à si bon marché. Rome pourroit imiter Vienne dans l'établissement utile des tables publiques d'hypotheque pour les terres.

Comme tout est réductible au calcul, ces lieux de mont, quoiqu'engagés pour termes fort longs, sont un objet de négociation. On les achete à des prix beaucoup au-dessous de leur valeur. Véritablement ils ont beaucoup perdu, puisqu'ils ne peuvent servir d'hypotheque.

Ce recours perpétuel aux lieux de mont pour être déposés comme hypotheque, peut servir à expliquer, en partie, (car on voit bien qu'il y a encore une autre raison) pourquoi ces papiers, qui ne rapportent que trois pour cent, se vendent 127 écus. Celui qui a besoin d'aliéner des lieux de mont pour consommer une affaire quelconque, & qui n'en a point, a recours à celui qui en a. Il paie à ce prêteur de lieu de mont un certain intérêt, 3, 4, ou plus par cent, toujours suivant le besoin qu'il en a, & la con-

fiance que le prêteur a en lui. Cet intérêt, qui passe l'intérêt légal, doit être regardé comme une assurance de ces lieux de mont, puisqu'ils seroient perdus pour le prêteur, si l'emprunteur faisoit banqueroute.

L'intérêt de lieu du mont étoit, dans l'origine à cinq pour cent. Ceux que le prince déclara non remboursables, ne l'ont jamais été : ceux-là sont les plus chers sur la place. Ceux qui, tous les ans, doivent être remboursés, suivant que le sort en décide, le sont un peu moins. Les remboursemens indiqués ne se font pas exactement ; ce qui plait fort aux possesseurs de ces papiers. Ils ne pensent point que la dette s'accumule, & qu'il deviendra peut-être impossible de la payer.

Suivant les intérêts payés annuellement par le trésor, le principal des lieux de mont, monte au plus à quarante millions d'écus.

Tant que le lieu de mont est en dépôt, il y auroit des spéculations très-avantageuses à faire sur cet effet ; mais il faudroit bien connoître la place.

Il y a peu d'argent dans les états du pape. Ils ne renferment point de mines, & le commerce y est peu considérable. Plusieurs des sources qui, autrefois ont

tant apporté d'argent dans la capitale du monde chrétien, sont taries. Je ne saurois dire, même à-peu-près, combien il y a d'especes monnoyées. Je n'ai pu trouver aucun auteur Italien qui traite des finances, & de ce qui y a rapport : mais ma plus forte raison, pour appuyer mon assertion, est qu'à Rome, la monnoie de papier est celle qui circule le plus, & qu'on a beaucoup de peine de trouver à la changer contre l'espece réelle. Cette monnoie de papier mérite une considération particuliere.

Il y a à Rome deux banques publiques, qui donnent en papier monnoie la valeur qu'on y porte en argent. Dans l'origine, ces banques avoient le même prétexte que toutes celles établies en Europe : l'état vouloit, en augmentant la représentation, rendre la circulation plus considérable. Si l'esprit de l'institution avoit été suivi, cet établissement auroit pu être utile à ce pays ; car une banque, qui me paroît toujours dangereuse dans un grand état riche, quelque bien administré qu'il soit, pourroit peut-être devenir de quelque utilité dans un petit état pauvre, si les abus ne s'y introduisoient point. Mais comment ne pas dépenser, quand la source des richesses paroît inépuisable, ainsi que celle d'une monnoie

de papier qui se fabrique à si peu de frais? Le temps est venu où le papier a surpassé de beaucoup l'argent des coffres des banques. Enfin, aujourd'hui, les coffres sont vuides, relativement à la dette. Tout le monde le sait, & le crédit de la monnoie de papier subsiste. Tout homme qui a réfléchi sur la délicatesse du crédit, est étonné quand il apprend, qu'un homme va présenter aux banques un billet de cent écus pour avoir de l'argent, reçoit tout au plus huit ou dix écus, & pour le reste de la somme, on lui donne un billet équivalent. Quand on en veut davantage, il faut envoyer une autre personne recevoir un autre billet; car la même n'aura plus d'argent de toute la journée. Depuis plusieurs années ces petites ruses s'emploient à Rome, & on n'a point la moindre inquiétude sur la monnoie de papier. Il est vrai que le prince l'a toujours reçue comme il la donne. Cette monnoie ne sort point de la capitale.

Cette rareté d'especes m'avoit fait croire que la monnoie devoit travailler bien peu. Je regardai comme un objet de curiosité le relevé de ce travail, depuis plusieurs années. C'est un mystere que je n'ai jamais pu percer, quelque tentative que j'aie faite.

La monnoie commet une grande faute

dans la fabrication des pieces d'argent de dix sous & de trente sous; la proportion qui doit être entre l'or & l'argent, n'y est point observée. Aussi sortent-elles pour de l'or.

Quoiqu'il y ait peu d'argent dans les états du pape, cette marchandise n'est point chere, parce qu'il y a encore moins de besoins. Il ne s'y fait ni commerce ni amélioration de terres.

Les Casuistes font pratiquer ici leurs maximes sur le prêt. On ne peut, suivant la loi, exiger d'intérêt d'un fonds non aliéné. L'intérêt du particulier, du marchand, d'une communauté religieuse, est fixé par le gouvernement. On prête à 6 pour cent au marchand, à 4 au particulier, & à trois à la communauté religieuse. Quiconque dénonce quelqu'un qui enfreint la loi, est récompensé par une part de la somme confisquée, & souvent on a vu un emprunteur assez perfide, pour accuser celui qu'il a lui-même conduit dans le piege.

Les délateurs sont un des grands rapports de ce gouvernement. Tous les jours il paroît de nouveaux édits, par lesquels le délateur y est toujours sollicité.

Ces édits multipliés sont un objet de commerce pour la ferme de l'Imprime-

de. L'intérêt exigé eſt de deux pour cent. Au bout de dix-huit mois, l'effet engagé eſt perdu s'il n'eſt pas retiré. Si on le retire, on le replace un jour après comme un nouveau gage. Comme ce bureau a été, dans ſa premiere inſtitution, formé pour ſubvenir aux beſoins des pauvres, il ne pouvoit exiger d'intérêt de la ſomme prêtée, quand elle ne paſſoit pas cent écus romains. On a réduit cette ſomme à trente écus. Les bénéfices conſiſtent dans l'intérêt de deux pour cent; dans un certain droit qui eſt attribué à chaque placement dans la vente des effets non retirés (car ils ſont toujours engagés pour un tiers au-deſſous de la valeur;) dans la perte des reconnoiſſances des effets engagés, qui alors appartiennent au bureau. Malgré ces profits conſidérables, les abus ont ruiné cet établiſſement.

La France a quarante-ſix mille deux cents ſoixante-dix-neuf lieues quarrées. Les états du pape en ont huit mille deux cents vingt-ſix. Le rapport eſt donc comme un, à un peu moins de cinq deux tiers. Je mets le rapport à ſix, pour accorder tout l'avantage aux états du pape. En s'arrêtant aux calculs les plus bas, la France poſſede dix-huit millions d'habitans. Les états du pape en ont deux millions, ſuivant le tableau avoué par

le gouvernement. Calcul que je crois poussé trop haut. Pour que le rapport fût gardé dans le nombre des habitans des états du pape, en le comparant à ceux de la France, il faudroit que les premiers eussent près de trois millions d'habitans, pour qu'il le fût dans le tribut. Comme la France paie trois cents millions d'impôts & plus en temps de paix, les états du pape devroient payer dix millions d'écus romains. On sait que le terroir de l'Italie est bon, & que les hommes y naissent avec des talens, & que deux mers baignent presque de tous côtés les états du pape. Quelle preuve de ce que produit la différence du gouvernement & de l'administration ?

En tout, le pays est très-mal administré. Le gouvernement se mêle cependant de tout, particuliérement du bled & de l'huile. Ces deux denrées qui paroissent faire toute son attention, sont toujours à la veille de manquer. Ce qui n'est pas étonnant quand on connoît la manutention.

L'annone (c'est les greniers d'abondance de Rome) prend le bled où il lui plaît, & fixe le prix. C'est ce même bureau qui donne la permission d'exportation toujours prohibée. Cette permission se paie. Tout le territoire de Rome est

en pâcages pour la nourriture des bestiaux, quoiqu'il soit très-bon pour rapporter du bled. Les propriétaires aiment mieux le laisser ainsi abandonné, & y trouvent mieux leur compte qu'à avoir des greniers de bled, dont ils ne pourroient se défaire, le plus souvent, qu'à leur perte.

On est obligé de vendre l'huile au bureau établi pour l'acheter. Lui seul l'achete ce qu'il lui plaît, la vend aux détailleurs, & leur en fixe le prix. Cette huile se conserve dans de grands puits, où se mêlent toutes les qualités. Ce qui fait qu'elle est toujours très-mauvaise.

La destinée de l'Italie semble d'être mal gouvernée. Auguste mourant, donne à Tibere, pour une des grandes maximes d'administration, de ne jamais envoyer un homme puissant commander en Egypte. Ce prince craignoit qu'un mécontent n'empêchât le bled d'en sortir, & n'affamât l'Italie.

Les états du pape n'ont que deux bons ports, Civita-Vecchia & Ancone. Les autres ne sont que des plages peu sûres, & où ne peuvent mouiller que de très-petits bâtimens.

Civita-Vecchia, nommé autrefois *Centum Cellæ*, est l'ouvrage de Trajan. C'est un de ces mommmens de la maniere so-

lide de construire des Romains. Ce port est bon & sûr. Il y a deux passes; celle du levant est la meilleure. L'entrée & le bassin ne sont point également profonds. Il est fort sage, quand le bâtiment est de plus de deux cents tonneaux, de prendre un pilote du pays pour l'entrer. Il n'y a point de mouillage pour les frégates au-dessus de quarantes pieces de canon.

On travaille présentement à améliorer le port d'Ancone. Il peut y entrer des frégates de la même sorte qu'à Civita-Vecchia.

La marine du pape consiste en trois galeres qui peuvent naviguer; deux autres galeres qui ne naviguent plus; deux frégates, & les petits bâtimens nécessaires pour le service du port, & pour celui à faire à la mer. Les armemens se font par entreprise. Lorsque la ferme commence, la valeur de cette petite escadre s'estime à l'amiable. A l'expiration de la ferme, le fermier paie le déchet au trésor. S'il y a des réparations & des augmentations, le trésor lui en fait bon.

Voici les conditions de la ferme qui eût lieu depuis 1756 jusqu'en 1760. Quand les galeres étoient en mer, le trésor donnoit d'avance au fermier, tous les deux mois, neuf mille cent cinquante écus romains. (L'écu romain vaut environ cinq

livres cinq sous de notre monnoie.) Quand elles étoient dans le port, le trésor ne donnoit plus que cinq mille quatre cents écus tous les deux mois.

Le fermier ne recevoit pour chacune des galeres qui ne naviguoit plus, que deux cents quinze écus par mois; cent écus par mois pour tous les petits bâtimens de service dans le port. Lorsque les deux frégates étoient en armement, le trésor donnoit au fermier six mille trois cents écus tous les deux mois; ce qui faisoit pour toute l'année, sur le pied de guerre, trente-sept mille huit cents écus.

Lorsque ces frégates n'étoient point à la mer, le fermier ne recevoit plus que cinq mille deux cents cinquante écus tous les deux mois.

Le fermier étoit obligé de faire toutes les dépenses. Il payoit les salaires des officiers, des soldats & des matelots. Ces salaires, ainsi que les rations, ne sont pas à sa disposition; tout est réglé.

Lorsqu'un bâtiment se perd, ou s'il est maltraité dans un combat, c'est pour le compte du trésor. Si le fermier a besoin de bois, il peut en couper, sans payer, dans les forêts dont l'état est propriétaire.

Le fermier compose l'équipage comme

me il lui plaît, pour l'espece d'hommes; mais non pour le nombre, qui est réglé. Il ne peut rien changer, ni à l'état-major, ni à quelques principaux officiers mariniers.

En prenant huit mois d'armement, & quatre mois de repos, la marine du pape coûte quatre-vingt-six mille deux cents treize écus. Le fermier m'a assuré qu'elle coûte, année commune, cent vingt mille écus, à cause des dépenses extraordinaires qui surviennent, & qui sont pour le compte du prince.

Les bâtimens du pays pour le commerce de la Méditerranée, consistent en une dixaine de tartanes, & autant de félouques. Les tartanes s'occupent à la pêche & à transporter du bled. Les félouques remontent & descendent le Tibre, pour transporter les marchandises que les bâtimens apportent à Civita-Vecchia.

Les assurances, jusqu'à Livourne & Gênes, montent jusqu'à un pour cent, dans les temps ordinaires. Elles augmentent lorsqu'on craint les barbaresques.

La plupart des bâtimens François qui abordent à Civita-Vecchia, sont des petits bâtimens Provençaux. Il en arrive environ soixante, année commune.

Ils portent du sucre, du café, du cacao, de la morue, des amandes, du tabac, des vins, des draps d'Elbœuf, d'Abbeville, des étamines, quelques galons, de la fayance de Moustiers, & de la quincaillerie.

Ils exportent de l'alun, de la laine, des bois de construction, du soufre & de la porcelaine. L'assurance de Marseille à Civita-Vecchia, est de un pour cent.

Une trentaine de bâtimens anglois portent de la morue, des harengs, du plomb, de l'étain, du bois de campêche, du sucre, des crystaux, de la porcelaine de la Chine, des peaux de Russie, des cuirs d'Irlande, des camelots, des botines. Ils n'exportent que fort peu de vitriol. Leur fret est à proportion moins cher que celui des François. L'assurance est de deux pour cent, de.... au capitaine.

Sept ou huit navires Hollandois apportent toutes sortes d'épiceries, de drogues, de cuirs de Russie, du fer, des draps fins, du thé, du cacao, du beurre salé, du fromage, des toiles de lin & du tabac. Ils n'exportent rien. Le fret est, pour les épiceries & drogues, de 10 piastres de 8 réaux, par millier; de 9 piastres de même valeur, pour les draps & toiles. Les assurances sont les mêmes que celles des Anglois.

Il vient environ cent bâtimens Génois. Ils apportent toutes sortes de confitures, de l'huile, des velours, des champignons salés, des citrons, du riz, du tabac d'Espagne, & du bois du brésil, &c.

Ils exportent des grains, quand l'exportation en est permise, des bois à brûler & de construction, du fromage & de la viande salée.

Il vient 300 bâtimens Napolitains ou Siciliens, qui apportent toutes sortes de fruits verds & secs, de l'huile, du vin, du thon salé, des anchois, des sardines, du riz, des légumes, de la soude, des soieries de Sicile, des confitures & de la quincaillerie. Ils exportent du charbon, du papier, du miel, & un peu d'alun. L'assurance est d'un & demi pour cent.

Il vient 50 à 60 bâtimens Toscans, qui portent de la cire, du café du Levant, des peaux de Russie, du caviar, du vin, des eaux minérales, du bray & du goudron. Ils exportent du fromage, de la viande salée, de l'alun, &c.

Il vient une dixaine de bâtimens Espagnols, qui portent des vins, des peaux, des nates, des canons de fusil, & exportent de la viande salée.

Les autres nations de la Méditerranée, comme les Corses, les Maltois, &c. viennent à Civita-Vecchia, apporter les fruits

de leur pays. Leur exportation est peu considérable. Les Vénitiens ne viennent point à Civita-Vecchia; il n'en paroît qu'à Ancone.

Il y a, dans la mer Adriatique, plusieurs barques de 60 tonneaux & plus, portant pavillon du pape. Elles ne vont que sur les côtes de cette mer. L'objet de leur commerce est de transporter des comestibles, du bois de construction & à brûler, du tabac, du poisson sec. Le fret le plus haut des bâtimens, le plus considérable, ne monte pas à plus de 100 écus romains par voyage. Leur assurance est d'un & demi pour cent, suivant la saison & la longueur de la traversée.

On voit, par an, dans le port d'Ancone, une trentaine de bâtimens Anglois, qui y portent du poisson sec & salé, du plomb, des bois de teinture, & autres objets manufacturés en Angleterre.

Il y vient environ 10 bâtimens François, chargés de sucre & de café, & autres genres de manufactures. L'assurance, pour un bâtiment qui part d'un port d'Angleterre, ou d'un port de France, pour se rendre à Ancone, est la même.

Trois ou quatre vaisseaux Hollandois apportent des drogues & des draps.

Autant de Danois apportent du poisson

ſec de la Norwege. L'aſſurance de ces nations du Nord eſt de 3 à 4 pour cent.

Il vient 50 bâtimens Levantins de diverſe grandeur, chargés, pour la plupart, de coton & de fruits ſecs du pays. L'aſſurance eſt d'un & demi à trois pour cent, ſelon les pavillons & les voyages.

Les bâtimens François, Anglois & Hollandois font ordinairement leur retour en bled, pour Livourne & Gênes, & du ſoufre pour leur pays. Les principaux objets d'exportation des états du pape, ſont de la laine, de l'alun, de la porcelaine & du bois de conſtruction.

VOYAGE
DE FLORENCE A ROME,
PAR VENISE.

ITINÉRAIRE *remis par M. Watelet à M. Duclos, lors de son départ pour l'Italie.*

En partant de Florence le 4 mai, deux heures avant le jour, on arrive, le soir même, à Bologne. Il faut aller loger au Pelegrino. On est mieux qu'à la porte. Si l'on porte une malle derriere sa chaise, qui pese plus de quatre vingt livres, on fera payer trois chevaux jusqu'à Pianoro, & même quatre de Ponte à Sieve al Gorgo.

(Toutes les postes, dans la Toscane, l'Etat du pape, & le royaume de Naples, se paient à raison le 8 jules par poste, que la chaise soit à vous, ou que vous en preniez de celles de la poste. En sortant des capitales, comme Florence, Rome, Naples, on paie poste royale; mais en entrant, non; quoiqu'ils veuil-

lent l'exiger. Deux pli de *bene andata*, 4 crazie pour boire, 2 crazie pour ſtalliere).

(Où je ne nomme pas l'auberge, logez à la poſte, dans la route de Florence à Bologne).

A Bologne, deux jours ſuffiſent amplement pour découvrir la ville toute entiere. Il faut monter à l'abbaye de Saint-Michel in Boſco.

Ce monaſtere eſt magnifique; il faut une matinée pour voir l'inſtitut. On vous y préſentera un phoſphore.

Bologne eſt renommé pour l'excellente muſique qu'on y entend dans les égliſes; elle n'a que Naples pour rivale en ce genre. On y vend d'excellens ſauciſſons, ſavonnettes & roſſolis.

Les plus belles égliſes ſont San-Petronio, où eſt le méridien de Caſſini.

San Dominico, où eſt le tombeau de St. Dominique; ſan-Paulo, ſanta-Catharina; la Madona di ſan-Luca. On y va par un chemin couvert, & bâti tout en arcades. Elle eſt éloignée de trois milles de Bologne; les chartreux, hors la ville, ainſi que les carmes déchauſſés. Il y a, dans cette derniere, des peintures magnifiques. Ses palais y ſont charmans, magnifiques & rians d'architecture & de perſpective.

La Garifenda, toute de brique, penchante comme celle de Pife, mais bien inférieure en tout à cette derniere.

En partant le 7, de grand matin, de Bologne, on arrive à 20 heures à Ferrare. Il y a plus de temps qu'il n'en faut, jufqu'à la nuit, pour la voir. Elle eft grande, belle, mais déferte. En partant à l'ouverture de la porte, on fait 4 milles fur un canal, jufqu'à Francolino, où l'on s'embarque fur le Pô, dans une efpece de félouque, appellée *Peota*. Elle contient plus ou moins, fuivant le nombre des rameurs; mais quatre fuffifent jufqu'à ce qu'on arrive à Paleftrina le lendemain matin, où l'on prend quatre rameurs, moyennant un tefton chacun, au plus; & l'on va infiniment plus vîte par les lagunes jufqu'à Venife, où l'on doit arriver le 9, à 20 heures.

(A Bologne & à Ferrare, le fequin vaut 22 jules. On paie fur ce pied les marchands, les auberges & la pofte. Le fequin Vénitien vaut 22 l. 10 f. monnoie du pays, & le jule 22 f. 6. d.)

A Venife, il faut aller loger au lion blanc. C'eft un François italianifé, qui écorche auffi bien qu'un Juif. Il faut demander une chambre fur le grand canal, dont la vue eft très-réjouiffante, faire le prix à tant par jour, tant pour vous que

pour votre domeſtique, & y comprendre la chambre. Il faut prendre une gondole à la journée, avec deux rameurs, avec leſquels on va auſſi vîte que la poſte. Elle doit coûter 9 à 10 jules par jour, & être nuit & jour à vos ordres. Elle vous ſervira pour aller voir les épouſailles de la mer. Dans cette même auberge, je payois un philippe par jour, pour ma nourriture, & un teſton pour une chambre. On y boit de très-mauvais vin; ainſi il faut faire proviſion de vin étranger, ſi l'on veut boire.

Il y a ſouvent de très-bonne muſique dans les égliſes, dont les plus belles ſont ſan-Gorgio Maggiore, la Salute, il Padri Scalzi, Padri Gezuiti, il Redentore, ſan-Marco.

On eſtime beaucoup le moſaïque de la voûte & du pavé de St. Marc. Pour découvrir Veniſe dans ſon plus beau point, il faut monter ſur la tour de St. Marc.

L'arſenal eſt digne d'être vu. Il faut avoir ſoin de dire à celui qu'on charge de vous conduire, que vous lui donnerez, à lui ſeul, *la cortezia*, & que ce ſera à lui à s'ajuſter avec tout le monde; autrement, en donnant des bagatelles, vous ne contenteriez pas la moitié des quêteurs pour dix piſtoles. Un ſequin, en ſortant, au conducteur, eſt une ma-

niere fort honnête, pour le remerciement de laquelle il vous donnera de l'*illuſtriſſimo*, tant que vous voudrez.

Le tréſor de Saint-Marc, qu'on vante tant, ou celui de Saint-Denys, c'eſt la même choſe; & il ne mérite pas le ſacrifice du temps qu'il faut pour le voir, excepté le ſoi-diſant manuſcrit de Saint-Marc, qui eſt preſque tout effacé & en lambeaux.

La place de Saint-Marc eſt le plus ſuperbe morceau qui ſoit à Veniſe. Le Broglio, qui eſt attenant, eſt une autre place moins grande, qui ſert de promenade aux nobles, proche l'égliſe, & le palais de Saint-Marc, d'architecture gothique. Il y a beaucoup de palais eſtimés des connoiſſeurs, par leur architecture. C'eſt un point capital à Veniſe, d'où dépend votre tranquillité, de ne jamais parler, ni en bien, ni en mal du gouvernement; du reſte, faites ce qu'il vous plaira, ſans aucune inquiétude. Vos gondoliers, votre maîtreſſe, & tout ce qui vous approche, ſont autant d'eſpions ſecrets qui vous environnent.

Le pont de Rialto de marbre, & d'une ſeule arche, eſt un chef-d'œuvre de l'art. Le Ridoto eſt un endroit où ſe raſſemblent les maſques pour jouir. Il n'y en a qu'en carnaval : on n'y peut entrer

que masqué, & il est défendu d'y parler.

Une matinée suffit pour aller à Murano, qui n'est qu'à un mille de Venise. C'est où l'on frabrique les glaces

N'oubliez pas d'aller à Saint-Luc, & examinez soigneusement s'il est vrai qu'on y ait mis, sur le tombeau d'Arétin, cette mordante épigraphe, en forme d'épitaphe :

Condit Aretini cineres lapis iste sépultos,
Mortales atro qui sale perfrieuit
Intactus deus est illi, causamque rogatus,
Hanc dedit : Ille, inquit, non mihi notus erat.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'elle y étoit encore; mais j'en doute. On peut sacrifier une journée pour aller à Padoue, voir la superbe église de Sainte-Justine, qui, après Saint-Pierre de Rome; est la plus belle de toute l'Italie, & aussi la chapelle de Saint-Antoine, où il y a plus d'argenterie que sur le quai des orfèvres à Paris. Comme il n'y a à Padoue que ces deux monumens à voir, vous pourrez revenir à Venise le même jour, si vous êtes parti de grand matin, si vous êtes parti armé de quatre bons rameurs; car il ne faut que cinq heures pour revenir.

Si vous prenez un beau jour, vous jouirez, le long de la riviere de Brenta, de la vue d'un grand nombre de belles maisons de campagne; entr'autres, celle de Pizani, ci-devant juge de Venise, qui mérite bien que vous mettiez pied à terre un quart-d'heure. Ne reprenez pas le chemin de Venise depuis Padoue, mais allez en droiture à Ferrare, passant par Rongo; car la route est beaucoup plus belle, allant tout par terre de Ferrare à Ravenne. Il a 50 milles, & vous y allez coucher; de-là à Rimini, où le gué de Pizatello, qui est le Rubicon des Romains, que César rendit si célebre. Toute cette route est remplie de jolies petites villes jusqu'à Ancone, d'où l'on va, dans une demi-journée, à Lorette, par un assez mauvais chemin. On vous instruira assez de ce que vous avez à voir à Lorette, il est inutile d'en parler.

Etant resté à Venise depuis le 9 jusqu'au 15, vous êtes le 16 au soir à Ferrare, le 17 à Ravenne, le 20 à Lorette, & le 23 à Rome, tout au plus tard.

Voulant voir Naples, vous restez tout au plus un jour & demi à Rome, pour satisfaire la premiere boufée de curiosité: vous allez voir Saint-Pierre, la Rotonde, la place Navonne & le carrefour des Quatre-Fontaines; cela suffit. Vous en partez

le 25 à 2 heures, & vous allez coucher à Veletry, pour repoſer quelques heures. Il eſt à 22 milles de Rome. Vous en repartez à 3 heures du matin, ou plutôt, & vous arrivez le même jour à Naples. La meilleure auberge eſt le Mont-d'or.

Aucune ville qu'on voit de Rome à Naples, ne mérite que vous vous arrêtiez. On traverſe Fondi; Gaëte, & Capone, cela ſuffit. En paſſant à Mola, vous voyez le jardin de Cicéron, rempli d'orangers, qui verſent ſur le grand chemin. C'eſt en ſortant de cette ville qu'il fut aſſaſſiné.

On ſe munit communément à Rome d'un paſſe-port d'un miniſtre de Naples; qui eſt viſé trois fois à Portello, à Mola & à Capoue; à plus forte raiſon en temps de guerre.

(Il faut ſe munir d'un paſſe-port de l'ambaſſadeur de France & de celui de Naples, ſans quoi on eſſuie toutes ſortes de tracaſſeries. En y allant vers Noël, on évitera une partie de la rigueur de la ſaiſon, qu'on reſſent à Rome comme ailleurs).

Pour voir Naples de l'endroit le plus avantageux, il faut aller aux Chartreux, à Saint-Martin; l'égliſe eſt belle, la vue charmante. On voit tout Naples au-deſſous de ſoi; on voit venir des vaiſſeaux

de très-loin ; les isles de Caprée, où étoit le serrail de Tibere ; le mont Vésuve : & la sacristie de l'église des Chartreux est, ainsi que celles de la plupart de celles d'Italie, remplie d'une argenterie immense & de pierres précieuses. Il y a dans Naples quantité de beaux palais ; mais quand on a vu ceux de Rome, il faut laisser là ceux de Naples. Ce qu'il faut voir, c'est le palais-royal, l'académie, ou studii novi, l'arsenal & le magasin des galeres. La place des Carmes, où se tient le marché aux herbes ; qui se vuide & se remplit trois ou quatre fois le jour, avec une vîtesse incroyable : tant il y a de monde qui en mange à Naples.

Il faut tâcher de voir le théâtre de Saint-Charles : c'est aujourd'hui le plus grand de l'Italie, où l'on représente. Il y a grand nombre de belles églises, remarquables par la richesse des peintures & des dorures ; car pour l'architecture, il n'y a que Rome & Venise : on peut voir les principales : les Jésuites, Saint-Jean, les Carmes, Saint-Paul, Sainte-Marie-de-l'Annonciation, l'Hospitatella, Saint-Dominique, Saint-Jean à Carbonara ; cette derniere est curieuse par l'antiquité des tombeaux des rois, & leur quantité.

Pour toutes les choses ci-dessus, il ne faut qu'une journée, deux tout au plus.

Il en faut une pour aller au Véſuve, s'il n'eſt pas en colere. Il n'y a que 8 milles : quatre de plaines, & quatre à monter à cheval, & à pied là où le cheval ne peut plus monter. Mais l'on ne voit rien & l'on ſe fatigue beaucoup. Je crois que tout bien compté, on peut s'en paſſer. D'ailleurs, la promenade eſt dangereuſe.

Il n'en eſt pas de même de Pouzzol. Il y faut une journée entiere. On prend une caleche avec deux bons chevaux, qui vous menent au galop; elle vous coûtera 16 carlins ou 12 livres. Dans cette journée, il y a de quoi contenter la curioſité. On paſſe d'abord, au ſortir du fauxbourg de Naples, la grotte appellée *Pauſilippo :* c'eſt un paſſage taillé dans le roc, qui rend le chemin droit, ſur une montagne. Cette grotte a un bon mille de longueur. Au-deſſous de l'entrée de cette grotte, on voit le tombeau de Virgile, à demi-ruiné, & couvert, par haſard, de lauriers qui y ont pris racine. Arrêtez-vous un moment, *& da ſacro cineri flores.*

Un peu au-delà de *Pauſilippo*, ſur la droite, eſt le lac Daguiano, au bord duquel ſont les bains de Saint-Germain. Les eaux en ſont chaudes, & admirables pour exciter la tranſpiration. Les gens attaqués de la goutte y reçoivent de grands ſou-

lagemens; mais c'eſt principalement la reſſource des vérolés; le grand remede n'étant preſque pas en uſage dans ces quartiers-là; c'eſt-à-dire que tous naiſſent, vivent long-temps, & meurent avec la vérole. Ils ſe contentent, dans les extrêmes, ou accidens extérieurs, d'uſer de palliatifs, & d'étourdir le mal par la voie de la tranſpiration.

Sur les bords du même lac, eſt la grotte du Chien, d'où ſort une vapeur ſubtile & pénétrante, qui ſuffoque en un inſtant. On fait l'épreuve d'y mettre un chien, qui, après quelques contorſions, perd l'uſage de tous ſes ſens. On le jette dehors comme un mort, enſuite on le plonge dans le lac, d'où, en un inſtant, il ſort en nageant & aboyant. On dit qu'on a fait des expériences ſur des hommes & ſur des animaux, qui ont produit le même effet.

A quelques lieux de-là on monte le Montéſeco, autrement dit la Solfatare. La cime de cette montagne eſt toute conſumée de ſoufre & de vapeurs qui la pulvériſent continuellement. Le ſoufre, ſur le ſol, bout & cuit ſans autre ſecours. Il y a pluſieurs trous, d'où il ſort de la fumée & des étincelles. On entend même un bruit ſouterrein. Pluſieurs perſonnes prétendent qu'il y a une

communication entre la Solfatare & le mont Véfuve, par-deffous Naples, qui fait craindre qu'un jour Naples ne s'engloutiffe dans l'abyme; mais il y a apparence qu'il auroit déja éprouvé ce malheur, s'il eût dû lui arriver, & fans la protection de Saint Janvier. Dans tous les environs, l'on ne refpire que foufre, alun & vitriol, dont la fumée noircit les marbres.

En defcendant du côteau de Pouzzol, on voit des veftiges de la magnificence des Romains, & on arrive à la ville, qui n'eft plus fameufe que par l'immenfe quantité des ruines qu'on y voit. C'eft au pied de la ville qu'on remarque quelques ruines dans la mer, qu'on prétend être du pont fi renommé, que Caligula fit bâtir; mais outre que l'hiftoire dit qu'il étoit de bateaux, c'eft que ce qu'on voit, ne paroît guere être des piliers d'arche. De-là on paffe à Bayes, où il y a encore des antiquités remarquables. C'étoit du temps des Romains, le lieu le plus délicieux, & le plus magnifique qui fût au monde. Les veftiges des temples, palais, thermes, amphithéâtre & autres monumens, en font de triftes preuves. On y a déterré, en divers temps, des ftatues de colonies, & divers morceaux de fculpture, d'un grand prix; enfin le nombre

des maisons de plaisance, qui étoient le long de ce golphe, l'avoient fait nommer, à juste titre, le séjour de la volupté. Il y en a qui prétendent que ce golphe étoit le port des Romains; en effet, il seroit plus sûr que celui de Naples, quoiqu'il ne soit fait que par la nature. De Bayes, on traverse le golphe pour revenir prendre la caleche à Pouzzol. Il faut porter sa provision de vin & de viande pour dîner; autrement on courroit risque de faire mauvaise chere.

Etant de retour à Naples, vous y restez jusqu'au 30. Le 31, vous en partez pour revenir coucher à Veletri, & le premier juin vous pouvez être de retour à Rome à 8 heures du matin. Si vous changez la disposition de cette route, vous risquez de ne manger ni dormir; vous pourriez cependant revenir par mont Cassin, qui est une route plus courte & moins rude; mais je ne sais si la poste y est établie; de façon ou d'autre, soit en allant à Naples, soit en revenant à Rome, il faut se munir de viande froide, de pain & de vin.

Arrivé à Rome, douze jours vous suffisent pour voir généralement ce qui mérite d'être vu, & ne voir rien d'inutile; ainsi, vous pouvez être de retour à Livourne le 20 juin, en ne perdant pas de temps à Rome, c'est-à-dire prenant à

la journée un carrosse, qui vous coûtera un écu romain, ou un demi-sequin par jour.

(Il faut faire une visite à tous les éleves de l'académie de peinture; c'est l'affaire d'une heure. On se fait écrire chez ceux qu'on ne trouve pas; ils se font ensuite un plaisir de vous conduire par-tout, & vous épargnent bien du temps dans l'examen des curiosités.)

Des églises.

Saint-Pierre. Il faut monter à la coupole, & même dans la boule de la lanterne; il y tient 32 personnes: nous y avons été douze, sans nous toucher.

Observez que la coupole est fendue, parce que le cavalier Bernin voulut pratiquer des escaliers dans chacun des quatre piliers qui la soutiennent, & qu'on fut obligé de la ceindre d'un gros cercle de fer; & l'on trouva, dans les archives que le cavalier Fontana & Michel-Ange avoient ordonné expressément que, pour quelque motif que ce fût, on ne touchât jamais à ces piliers, dont la force étoit proportionnés au fardeau qu'ils portent.

(Soufflot prétend que la fente de la coupole ne peut être venue des piliers.

Il y a, dit-il, un livre qui le prouve, & qui démontre que cette rupture ne peut être venue que de la trop grande pouſſée de la voûte.)

La Rotonde, ou le Panthéon, bâti par Agrippa, favori d'Auguſte. Les portes en étoient de bronze, les poutres couvertes de bronze doré, & la couverture de lames d'argent, que Conſtantin emporta à Conſtantinople.

C'eſt le ſeul édifice conſidérable de l'antiquité qui reſte en ſon entier. Ce temple, qui eſt de figure ſphérique, eſt d'une majeſtueuſe ſimplicité. La voûte, qui étoit de bronze, fut enlevée par Urbain, de la maiſon des Barberini, pour en faire le baldaquin de Saint-Pierre; ce qui occaſionna cette plaiſanterie de Paſquin.

Quod non fecerunt barbari,
Fecerunt Barbarini.

Il faut obſerver que la coupole de Saint-Pierre eſt préciſément de la grandeur de ce temple, qui n'a échappé à la fureur des barbares qui détruiſirent Rome tant de fois, que parce qu'il étoit conſacré à tous les dieux, & que chacun craignoit d'y trouver, & d'y détruire le ſien.

Santa-Andrea della valle, d'une archi-

tecture simple ; mais parfaite dans ses proportions.

San-Ignazio. C'est l'église du fameux college romain.

Il Gesû. La célebre chapelle de Saint Ignace, faite aux dépens de toutes les maisons de la chrétienté.

San-Carlo al Corso. Eglise magnifique, mais trop élevée pour sa largeur.

La Madonna della vittoria. La célebre Thérese du Bernin & le Joseph du Baromini s'y voient.

Les Chartreux. Cette vaste église est bâtie dans un salon du bain de Dioclétien. Les colonnes de granit y sont les mêmes qui y étoient. Il y a une méridienne parfaite de Cassini.

Le noviciat des Jésuites. C'est un bijoux, & l'unique de sa forme.

San-Carlino alle quatre fontane. Cette église ; dans laquelle il y a quatre chapelles sous le maître-autel, est précisément de la grandeur d'un des piliers qui soutiennent la coupole de Saint-Pierre.

7. Sancti apostoli, Gesu Maria, la Chiesa nuova. San Giovani in laterano.

La chapelle Corsini. Le magnifique portail est vis-à-vis de l'église de Santa-Scala ; qu'on ne monte qu'à genoux.

Santa-Maria Maggiore. La chapelle de Paul V & de Sixte V.

Santa-Agnese en place Navone : du Borromini.

Santa-Andrea de' frati, ou delle frate.

San-Pietro in vincoli, où est le Moyse de Michel-Ange.

La Minerve, où est le Christ, du même.

San-Pietro in Montorio. Au maître-autel est la Transfiguration, de Raphaël, qui fut portée à son enterrement.

San-Paolo fuor di Roma. La nef, qui est d'une grandeur extraordinaire, est soutenue de quarante colonnes de breche, violette, qui formoient autrefois une colonade autour du château Saint-Ange, que l'empereur Adrien avoit fait bâtir pour son mausolée. On trouve, à mi-chemin, une petite chapelle qui fut bâtie au lieu où l'on dit que St. Pierre & St. Paul se quitterent pour courir au martyre.

Peu loin de cette chapelle, on voit monte testacio, montagne formée de pots cassés.

Palais Farnese. Remarquez le cheval qui est dans la cour Barberin, ou Palestrina.

Pamphili, Borgheze, Colonne, Corsini. Il faut voir les galeries de tous ces palais.

Le Vatican. Les salles de Raphaël, surtout celle où St. Paul entre dans l'aréopage, & l'original des batailles de Cons-

tantin, dont les estampes sont à Paris.

La bibliotheque, les jardins, les statues, l'Apollon, le Torse, l'Antinoüs & le Laocoon dont parle Virgile.

Monte Cavalo ne mérite pas d'être vu. La porte principale est manquée; la cour & les jardins sont ce qu'il y a de plus beau; l'intérieur est peu de chose.

Le palais Orsini est bâti dans le fameux théâtre de Marcellus. On en voit encore les restes proche la Pescheria.

Vignes. Borgheze, à une portée de fusil hors de la porte du Peuple. Elle est, sans contredit, la plus belle de toutes, pour le recueil d'antiquités, de statues, le palais & l'étendue des jardins. Les plus fameux morceaux sont le Gladiateur & l'Hermaphrodite.

Pamphile. La plus belle pour les jardins.

Farnese. La plus belle pour les ruines. On y voit le salon où Néron recevoit les ambassadeurs. Il y a des bains souterreins, où l'on conserve encore des peintures du temps de Néron. Cette vigne étoit le centre du palais de Néron, dans l'enceinte duquel le colysée étoit renfermé.

Médicis, Montalte ou Negront Ludovisi.

Ces trois vignes étant dans Rome, on

peut les voir, chemin faifant (les jardins s'entend) excepté celle de Ludovifi, dont il faut voir la galerie, y ayant plufieurs beaux morceaux d'antiquité.

A celle de Negrini, jadis Sixte V, on voit la mulle empaillée qui fervoit de monture à ce pape.

Curiofités particulieres.

La fontaine de la place Navonne, qui eft le chef-d'œuvre du cavalier Bernin.

Le college romain.

Le capitole. On y voit Marforio, qui eft très-peu de chofe; mais il faut l'avoir vu, ainfi que la ftatue mutilée, ou le trône de Pafquin, qui eft derriere la place Navonne. Il faut voir, au capitole, le beau recueil d'antiquités du pape Clément XII, le carrefour des quatre Fontaines, la porte du Peuple : ce font les deux plus beaux points de vue de Rome.

La façade de la propaganda fide.

La fapience du Barominie, qui a eu un goût d'architecture très-bizarre.

La colonne Trajanne.

La colonne Antonine.

La pyramide de Ceftius, fur laquelle il faut monter, & tâcher d'entrer dans une chambre qui s'y trouve.

La fontaine de San-Pier in montorio.

On

On la voit en même-temps que l'église de la Transfiguration.

L'arc de Titus, sur lequel est représenté le chandelier à sept branches, qu'il rapporta de Jérusalem.

L'arc de Séptime-Sévere.

L'arc de Constantin. Il est enterré de quinze pieds, ainsi que l'ancienne Rome; on en a diverses preuves, par plusieurs endroits qu'on a trouvés pavés à cette profondeur.

Au vestige du temple de la paix; ce qui en reste, suffit pour en faire voir la hauteur, la longueur & la largeur. Suivant ce qui en a été remarqué, c'est le plus vaste temple qu'aient eu les Romains.

Le théâtre d'Aliberti, le théâtre d'Argentina: ce dernier, quoique très-vaste, est moins grand que celui d'Aliberti, mais d'une bien plus noble architecture. Il a servi de modele pour le théâtre de Saint-Charles, que le roi de Naples a fait fairé.

Le colisée. Ce morceau, immense par la solidité, échappé à la fureur des barbares qui avoient arraché jusqu'aux liens de cuivre qui enchaînoient les pierres l'une à l'autre, fut entamé sous le pontificat de Paul III, à l'instigation de Michel-Ange, qui obtint d'en faire démolir & enlever tout ce qu'il pourroit dans

le terme de 24 heures. On y mit plusieurs mille hommes, qui en abattirent ce qu'on voit qui manque à ce superbe édifice, & les neveux de ce pape en bâtirent le palais Farnese. Ce fut un coup de Michel-Ange, qui, trop jaloux de sa gloire, auroit voulu, au prix de sa vie même, éteindre tout ce qui restoit de monumens antiques.

On pourroit se passer de voir Frescati, Tivoli, Albano, &c. Il y a, dans tous ces endroits, de fort jolies vignes; mais pour ce qui est de ces eaux si renommées, on ne peut leur accorder tout au plus que la gloire de l'invention. Ces lieux, tant exaltés, sont à comparer aux jardins de Marli, comme le jardin de l'hôtel de Soubise aux Tuileries, ou comme l'église des Quinze-vingt à celle des Invalides. Cette curiosité ne doit être satisfaite que par ceux qui restent six mois à Rome.

A Rome, il convient d'aller loger en place d'Espagne, *al monte D'oro*, quand on y reste peu de temps.

Par toute l'Italie excepté Venise, au temps du carnaval, ou de l'ascension, c'est un prix réglé dans toutes les auberges, sans aucune distinction, que sept jules par jour, 3 à dîner & 4 à souper, à cause de la chambre.

Dans chaque ville, faire marché pour les repas, la chambre & le feu séparément, avant de faire dételer

Eviter de coucher dans les villages.

Les valets de place coûtent 30 sous par jour pour tout. Ils indiquent les curiosités & les prix. Les hôtes en répondent. Les carrosses, chaises, &c. se louent par jour & par demi-journée.

Les meilleures chaises en soufflet, sont préférables aux milanoises.

Convenir avec les voituriers des voyages & séjours : le marché par écrit. Se munir de tabac.

F I N.

VIAGGIO

IN VALCALEPIO

AL LÀGO D'ISEO

E NE' DINTORNI.

VIAGGIO

IN VALCALEPIO

AL LÀGO D'ISEO

E NE' DINTORNI.

A TORINO

PRESSO CARLO BOCCA, LIBRAJO

CO' TIPI DI FELICE RUSCONI

LETTERE
DA TELGATE

O SIA

VIAGGIO IN VALCALEPIO
AL LAGO D'ISEO
E NE' DINTORNI

DI

DAVIDE BERTOLOTTI.

MILANO
PRESSO GIUSEPPE BOCCA, LIBRAJO
Corsia del Duomo, n.° 980
1825

Le presenti Lettere sono poste sotto la protezione delle veglianti Leggi, essendosi adempiuto a ciò che esse prescrivono.

AVVISO

DELL' EDITORE

Queste Lettere, *unitamente al* Viaggio ai tre Laghi *ed alle* Peregrinazioni, *dello stesso autore, formano parte della « Descrizione generale dell' alta Italia » a cui egli da più anni sta lavorando.*

INDICE

LETTERA PRIMA.

LETTERA II.

LETTERA III.

LETTERA IV.

LETTERA V.

LETTERA VI.

LETTERA VII.

LETTERA VIII.

LETTERA IX.

LETTERA X.

LETTERA XI.

LETTERA XII.

LETTERA XIII.

LETTERA XIV.

LETTERA PRIMA.

Dintorni di Trescore — Gorlago — Telgate.

Di Telgate, 12 novembre, 1824.

C. A.

Eccomi da due giorni in Telgate. Di Milano a Bergamo sono venuto in diligenza, cioè assai nojosamente; a Bergamo presi un calesse il cui condottiere parea che imprestasse le ale al

cavallo, attalchè appena io avea il tempo di por l'occhio sopra gli oggetti meritevoli di riguardo lungo quella via. Seriate è il primo, e il più considerabil villaggio che incontrasi. Esso ha un bel quadro del Morone nella sua chiesa maggiore. Lasciata a diritta la strada maestra per Brescia, si entra in un paese ch' è una continua successione di scene graziose e ridenti. Tutt'intorno vedi a sorgere monticelli, colli, poggi, coronati da paesetti, da santuarj, da ville, ammantati di gelsi, di vigne, e il terreno per ogni banda si rileva, si degrada, si avvalla, con tanta varietà,

con mosse tanto piacevoli, che in vederle l'arte dee confessare non poter essa mai giugnere ad imitare che imperfettamente assai la natura. Questi bei luoghi sono conosciuti in Lombardia sotto il nome di dintorni di Trescore; poichè senza la salutifera Najade che versa le minerali acque nel borgo di tal nome, queste amenissime colline verrebbero visitate assai meno, a malgrado della incantevole loro vaghezza. Di tutti i paesi del mondo l'Italia è quello ove la Natura e l'industria degli uomini hanno meglio congiurato a crear maraviglie. E non pertanto l'Italia è il paese

meno scorso, non dirò dagli stranieri, ma da' nazionali stessi, fuori delle strade maggiori.

Le chiese villerecce di queste valli sono quasi tutte adorne di qualche insigne dipinto: poche ve ne hanno che non posseggano un quadro o del Lotto, o del Morone, o di Enea Salmeggia. Tra esse è cospicua quella di Gorlago, messa a stucchi e ad oro, e decorata di moderne sculture e di quadri antichi assai belli. E Gorlago vanta inoltre una sala dipinta a fresco ch'è un portento a vedersi. I più attribuiscono questa grande e stupenda opera al pennello di Giambattista Ca-

stello; altri ad altri; ma chiunque ne sia l'autore, è certo che il suo lavoro adornerebbe degnamente una reggia.

Telgate, donde io vi scrivo, è il primo anello della catena de' villaggi che formano la Val Calepio. Altre volte però, quando questa Valle era infeudata, esso non ne dipendeva. Per quinci, al tempo de' Romani, passava la strada militare che guidava i loro eserciti sui gioghi Retici. Nelle tavole del Peutingero se ne trova fatto ricordo. L'alta torre di pietre tagliate in quadro, ed unite con saldissimo cemento, che or serve di campanile alla chiesa di Telgate, appartiene

ad una rimota antichità. Il miglior ornamento moderno di questo villaggio è la villa del conte O...... A....., ov'io soggiorno, il quale vi esercita una generosa ospitalità, condita dalle grazie della sua leggiadra compagna.

****

LETTERA II.

Via da Telgate a Palazzolo — Immagine miracolosa — Torre di Palazzolo e veduta che indi si ha.

Di Telgate 13 novembre, 1824.

C. A.

Questa mattina siamo andati a Palazzolo, di qui distante due miglia. Lungo la strada mi fu mostrata a man destra una vasta pianura ove un esercito Spagnuolo stette lunga

pezza attendato. Il che avvenne, cre-d'io, nella guerra della Successione. Ma più che le vestigia di un accampamento Spagnuolo in un piano Lombardo, memorabile è una cappelletta, ora mezzo in rovina, che a fianco della strada s'incontra. A questa cappelletta venivano in processione solenne, preceduti da' parrochi loro, gli abitatori delle valli Bergamasche e Bresciane, e que' che coltivano le ubertose pianure poste tra il Mincio l'Adda e l'Eridano. E la frequenza era sì grande, che i vicini campi esibivano l'aspetto di una fiera animatissima, e tutto all'intorno sorgevano

tende e trabacche pel ricovero o pel ristoro de' pellegrini. Nè le tenebre della notte ponevano fine o posa al concorso ed all' affollamento de' visitatori divoti. I quali sì largheggiavano nelle offerte votive, che lo spedale del vicino Palazzolo venne eretto da' fondamenti e provveduto di annua dote pei soli lor donativi. Che se la cagione dell' accorrimento non fosse stata tolta di mezzo, forse Palazzolo sarebbe città, emula di Loreto, a quest' ora. Imperciocchè un'immagine della Madonna, dipinta sul muro di essa cappella, era veduta cangiar di colore più volte al giorno,

od almeno così credevano di vedere. La quale singolarità avea commosso con incredibil modo le genti all'intorno. E lo spirito di parte ne avea tratto straordinario profitto; perocchè correndo allora il tempo de' politici rivolgimenti d'Italia, i malcontenti del novello ordine di cose attendeano ad indurre nelle menti del minuto popolo la credenza che la Reina dei Cieli di tal guisa mutasse colore pel cruccio che a lei recavano i recenti statuti, e la dominazione francese. Quindi quell' inenarrabile agitazione degli animi in un sì vasto tratto di paese. Se non che il magistrato che

sovrantendeva al governo della provincia, una notte fece diroccar la cappella, e di tal maniera ebbe fine il portento, col quale cessò pure il motivo del pellegrinaggio, e l'entusiasmo de' pellegrini.

Palazzolo è terra di qualche commercio, appoggiata alle due rive dell'Oglio, sulla strada che da Bergamo a Brescia conduce. Pittoresco è il suo aspetto, ed a farlo tale concorrono gli avanzi dell'antica sua rocca. Sopra un torrione della quale venne di fresco innalzato un altissimo campanile rotondo, molto rassomigliante nella forma al faro di Genova. Dalla som-

mità di questo campanile, il quale verrà decorato di eleganti scolture del Marchesi, lo sguardo dilettasi nello spaziare sopra una scena che accoppia l'ameno al grandioso.

Tra settentrione e levante, scorgesi Capriolo vaghissimamente assiso sull'estremo pendìo di un monte a cui il santuario di sant'Onofrio incorona la cima. Indi girando a diritta, segue un lungo tratto di monte in vetta al quale la torre de' Barniani mezzo sfasciata riposa. Strane cose si raccontano in questa torre avvenute, al tempo della sfrenata potestà signorile; e il contadino che per tradizione ha imparato le

lamentevoli istorie, gode nell' atto di vederla al pensare che riparato da' giuste leggi, uguali per tutti, temere or più non dee che una violenta mano gli rapisca la moglie o la figlia. Sotto biancheggia Adro, poi succede una linea di colli tra' quali sorge Erbuschio e la villa de' Fenaroli. Torreggia quindi il Monte Orfano che lungi si stende nel fondo, e forma come il limite tra l'alto e il basso paese. Si schierano allora agli occhi le pianure senza fine del Bresciano, del Bergamasco, del Cremonese, del Lodigiano, del Milanese, dalle quali spuntano centinaja di paesi che rompono

l'uniformità della veduta; mentre l'eminente torre di Cremona, e la maggior guglia del Duomo di Milano sorgono nel vastissimo orizzonte come obelischi innalzati a segnar le distanze. Da ponente a settentrione e da settentrione a levante un prospetto di tutta vaghezza si affaccia. Mirasi in lontano Montavecchia cogli antichi alberi che ne ombreggiano il giogo, e più in qua Bergamo, sì leggiadramente collocato sovra un'aprica pendice, e più accosto ancora i colli di Trescore e di Val Calepio, fertilissimi, popolatissimi, pieni di paesetti distinti dagli alti lor campanili; ed a questi colli

fa come siepe una giogaja di monti, dietro i quali tratto tratto spuntano gli altissimi gioghi delle alpi, sulle cui nevi secolari il sole spandeva in quel giorno un torrente di luce dorata. Questo magnifico prospetto si gode dall'alto della torre di Palazzolo, nè meno è piacevole a vedersi il corso dell'Oglio, che limpida qui volge l'acqua come il Rodano all'uscir dal Lemano, e forma, presso al ponte, una vaga isoletta, coltivata a giardino, ed animata da molti molini. Un canale, che si trae dal fiume, contribuisce a rendere vivace la scena.

LETTERA III.

Gita al Monte Coccaglio — Veduta estesissima dal suo colmo — La Lombardia — Vin santo — Principe Eugenio di Savoja — Ritorno.

Di Telgate, 14 novembre 1824.

C. A.

Vi scrivo, sopraffatto dalla stanchezza e dal sonno, nè mi tien desto che il desiderio di rendervi partecipe del diletto che hò goduto nel corso di questa incomparabil giornata.

Alcuni de' principali villeggianti di questi dintorni eransi accordati di far una gita al monte di Coccaglio: un pranzo di società ne dovea formar la corona.

Il convegno era stabilito in Palazzolo per le 10 ½ della mattina. Noi vi ci rendemmo sopra un carro di foggia germanica, tirato da quattro cavalli stornelli; li guidavano due giovani palafrenieri vestiti all'inglese, e ben presto vi fummo raggiunti da quattro altri legni. Coccaglio è un villaggio distante quattro miglia da Palazzolo, sulla strada Bresciana. I nostri corridori si divorarono quella di-

stanza, ed in Coccaglio trovammo il giovane e coltissimo conte F .... colla giovine ed amabil sua sposa; e così compiuta fu la brigata. Eravamo ventidue in tutto, e sei donne erano di questo novero, vistose, spiritose, gentili. Reficiati che ci fummo alquanto, ci mettemmo a salire il monte, e poggiammo fino alla croce che sorge sopra il suo colmo. Oh qui veramente mi gioverebbe saper dipingere colle parole! Figuratevi tra oriente e tramontana, Brescia co' vitiferi poggi che le fanno ghirlanda; indi tutta la schiera degli allegri, fruttuosi, capricciosi, aprichi, amenissimi

colli Bresciani, seminati di villaggi, e di ville, sino alle rupi che signoreggiano il lago d'Iseo; poi le azzurreggianti acque di questo lago, e poi ancora la felice valle Calepio ed i magnifici colli Bergamaschi, di che vi ho già tenuto discorso. Tutta questa parte della veduta, circoscritta, non assai distante dallo spettatore, è sottomessa in certa guisa al dominio dell'occhio, che vi nota partitamente le castella, i casali, le torri: essa è come fasciata da una zona di monti, altri ignudi, altri coperti di selve, dietro de' quali, per tutto ove le creste loro si abbassano, si scorge, magnifico spet-

tacolo! le alpi che confinano co' Grigioni e col Tirolo levare in lontano le ertissime loro fronti, coperte di neve. Ed era un incantesimo il mirare quelle nevi illuminate da raggi purpurei; mentre le nubi, più basse de' lor gioghi, tenevano i sottoposti monti nell'ombra.

La stupenda scena di che vi ho fatto un languido abbozzo, non forma che una parte, o per meglio dire, uno de' quattro lati dell'immenso prospetto che si scopre dalla cima del monte Coccaglio. Dagli altri tre canti l'occhio va errando senza confine sopra sterminate pianure. E queste al-

tra barriera non hanno a ponente che la grande giogaja delle Alpi, le quali dividono la Francia e l'Elvezia dall'Italia, ed a mezzogiorno che la catena degli Apennini, i quali, principiando alle Alpi marittime, corrono a partire il paese che in bellezza a tutti sta sopra.

Oh quante città che altrove sarebber capitali, oh quanti villaggi che altrove sarebber città, segnano di bianchi spazj quest'Oceano di verdeggianti campagne! Qual frequenza di abitazioni, qual lusso di vegetazione, qual unione in somma de' doni della natura, e dei profitti che ne trae l'operosa industria

dell'uomo! Quanto è mai bello, quanto è mai dovizioso quest'antico reame dei Longobardi, questa terra prediletta dal sole! A lei da' grandi serbatoj di ghiacci cui Natura ha collocato sulle vette alpine, si derivano perenni fiumi e ruscelli, che porgono alimento di limpid'acqua a' suoi verdissimi prati, di abbondante concime guerniti, ove a migliaja mugghiano le giovenche gravi di latte. A lei i venti che si rinfrescano le ale sulle perpetue nevi di quelle cime, spirano miti anche nei giorni che il sirio cane più infuria, e mantengono quel temperato clima che sì soavi rende le sue frutta, e sì varie.

Sulla sua superficie, alle grandi ossa del globo che la difendono dalla glacial tramontana, succedono monti ammantati di boschi che si specchiano dentro laghi di colore cilestre; poi aprici ondeggiamenti di terreno d'ogni maniera; poi pianure, attraversate da riviere, e intersecate da canali d'ogni forma che recano in ogni angolo la fecondità e la vita; e per tutto, sì nel piano che al monte, sì in riva a' fiumi che sul dorso de' colli, sorgono città, borghi, castella, ville, chiese, edifizj: per tutto è popolazione, adornezza, ricchezza, prosperità, eleganza.

Ritornando alla vetta del monte Coc-

caglio, immaginatevi che di quinci si scopre la più fertile, la più ricca, la più ornata parte dell'alta Italia, e considerate se non meriti le fatiche di un pellegrinaggio il piacere di far girar gli occhi sopra una sì bella e sì grandiosa veduta.

Da quella cima noi scendemmo nella casa, o sia nell'antico chiostro che siede a due terzi del monte, ove questo cessa d'essere ripido e ignudo, e diventa per lo contrario popolato di ulivi e di viti. Nessuno, cred'io, è mai passato per la strada maestra che mette a Brescia da Chiari, senza ammirare la felice posizione di questo chiostro,

e la vaghezza dell'aereo suo porticato, e quegli uliveti e vigneti che lo circondano e fanno fede del mite clima ond'esso gode sopra la sua soleggiata pendice. L'antico convento appartiene ora ad un prete ch'è pure il possessore degli ubertosi terreni al disotto. Egli è desso il principale tra' facitori di quel vino che per la sua eccellenza chiamano santo. Egli ne ha nelle sue cantine pel valore di forse cinquanta mila franchi. Per fabbricar cotesto vino conviene da prima scegliere certe qualità di uve dolcissime, che si lasciano ben ben maturare; poi se ne stendono i grappoli sulle pavimenta asciutte ed

in luoghi riparati dall'inclemenza del cielo, ma ove l'aria liberamente regni e s'aggiri, e si fanno di tal guisa appassire sino al mese di marzo. Giunto il qual tempo, si premono, e col pochissimo succo che in essi rimane si forma quel prelibato vino, che tra i vini dolci è certamente il più squisito.

Pochi colli del Bresciano e pochi del Veronese forniscono le uve atte a dare il vin santo, e il metodo di farlo ne restringe la quantità; onde il commercio di esso non si estende all'esterno, ed il prezzo ne vince quasi del doppio quello del buon licore che la fertile Cipro ne manda.

I corridoj, le sale, le stanze, le celle del chiostro èrano tutte piene di quell'uva posta a seccare sul pavimento, sì che con pena a traverso il sentieruolo lasciato libero in mezzo, ci fu dato di arrivare sulla gran loggia che ha dinanzi un sì vago prospetto. Essa mi richiamò alla memoria quella de' Cenobiti a S. Martino in Napoli, dalla quale pure si gioisce una veduta celebre per la sua maraviglia, ma di un genere affatto diverso. Accanto a questa loggia di monte Coccaglio è la stanza ove alloggiò il principe Eugenio di Savoja nella campagna appunto a cui diede

sì bel compimento col liberare l'assediata Torino. Il Principe, poi ch'ebbe veduto da quest'altezza il passaggio della miglior parte del suo esercito, dettò al suo segretario una lettera all'Imperatore la quale principiava con queste parole, « Io vi scrivo dal più bel punto di vista che abbia l'Italia. » Sopra l'uscio di quella stanza è un' iscrizione latina che dice *Entra, guarda, ammira*; e per verità chi di quinci guarda e non ammira, capace non è d'ammirare e degno non è di guardare.

Ai piè del monte, nel villaggio di Coccaglio, ci aspettava un pranzo lau-

tissimo. I calici, coronati di schietto vin santo, imprestarono la parola ai più muti, e l'allegrezza, da nulla turbata, andò sempre crescendo, finchè le cadenti ombre della sera ci avvertirono che il tempo di partire era giunto. Metà della notte, poi che fummo di ritorno, trascorse fra i suoni, i canti e la danza, ed io che non volea scrivervi che due linee, mi trovo ora il solo vegghiante della brigata. Amatemi, addio.

LETTERA IV.

Grumello — Palazzo Vertova — fiera tragedia ivi avvenuta nel 1703. —

Di Telgate, 15 novembre, 1824.

C. A.

La neve imbianca i monti, il malinconico dicembre ci preme alle spalle. Eppure qui si gode tuttora di un aere temperato, sommamente favorevole alle gite pedestri.

Noi andammo oggi a Grumello per visitarvi il palazzo Vertova, ove circa un secolo fa è seguìta un'avventura assai compassionevole e fiera. Essa ha già dato argomento ad una Novella del conte T. C. e ad una Tragedia di poco pregio. Io vi racconterò l'istoria senza ornamenti, e quale la tradizione ce l'ha conservata.

Il Conte Vertova aveva una giovane moglie, della nobile famiglia veneziana de' Zigno. Era costei un modello di peregrina bellezza, e nella casa di un conte dello stesso nome in Bergamo se ne conserva il ritratto tuttora. Ma non meno che bella, costumata e vir-

tuosissima ell'era. Ora vi convien sapere che al tempo del veneto reggimento era concesso a' nobili di tenere al loro stipendio una certa quantità di satelliti o uomini d'arme come li solevano appellare, gente nequitosa e parata ad ogni delitto, il cui braccio era il rapido esecutore delle vendette che l'animo del lor signor meditava. Capo degli uomini d'arme del conte Vertova era un certo capitano Ferrabò, uomo di signorile estrazione egli pure, ma contaminato d'ogni misfatto, e cacciato dal militar servigio della Repubblica a cagione del suo ribaldo operare. Il Ferrabò, rotto ad

ogni vizio ed avvezzo a non porre alcun freno alle sue passioni, s'innamorò della Contessa, e la sfacciataggine trasse tant'oltre da richiederla d'indegni favori. Essa lo respinse colla nobile indegnazione di un animo virtuoso, e le sue parole furon tali da sradicarlo d'ogni speranza. Ma non pertanto mostrossi generosa al segno di non significare al marito la perfidia del suo stipendiato. Un procedere siffatto avrebbe dovuto far vergognare il Ferrabò del suo turpe ardimento, e indurlo a venerazione verso una donna la quale non meno generosa che saggia si dimostrava. Ma ciò che

negli animi gentili è sprone a ben fare, sortisce un contrario effetto nel cuor de' malvagi. Il Ferrabò nelle ripulse della Contessa non vide che onta ed oltraggio, e nel suo silenzio non discoprì che i mezzi di vendicarsene. L'opportunità di eseguire il reo disegno gli si parò ben presto dinanzi. Praticava in casa Vertova il generale Bosello, di una famiglia che diede illustri guerrieri alla Repubblica veneta. Era questi non più giovine d'età, ma tale ancora da rendersi accetto alle donne. Tuttavia nella Contessa egli non riguardava che la moglie di un amico, e se ne ammirava la in-

solita bellezza, molto più ne riveriva la verecondia e l'animo candido e puro. Laonde caldissimo amico egli n'era, ma nulla accoglieva nel cuor suo che potesse offendere l'onore di quell'illibata. Nondimeno al Ferrabò venne in mente di valersi di costui per trarre ad esecuzione i divisamenti suoi di vendetta. Il conte Vertova amava teneramente la sua giovine sposa, ma n'era ad un tempo stesso perdutamente geloso. Il Ferrabò, come il Jago dell'Otello di Shakespeare, usando le più malvagie arti, venne a capo di far credere al Conte che il Generale vagheggiasse la sua consorte, e ne

fosse ripagato di tenero amore. La gelosia del Conte, benchè niuna prova la sorreggesse, si manifestò ben presto all'aperto, co'mali trattamenti ch'egli faceva soffrire alla donna innocente. Ed a tanto essi giunsero che il Generale ch'era in Bergamo ne venne informato, e con sommo stupore e rammarico intese esserne la cagione egli stesso. Credesi che il medesimo Ferrabò il quale assai ossequioso si mostrava verso il Generale, gli facesse giugnere agli orecchi questa notizia, colla speranza d'indurlo a qualche passo che giovasse alla sua trama. Certo è almeno ch'egli ne colse l'orribile

frutto. Imperciocchè il Generale a cui non reggeva l'animo di sentire che una donna da lui avuta in tanto rispetto, venisse senz'ombra pure di colpa per cagion sua vilmente sospettata ed afflitta, scrisse alla Contessa, la quale villeggiava in Grumello, una lettera in cui si esibiva, ove ella lo concedesse, di farsi egli stesso l'assertore e il mallevadore dell'innocenza di lei al cospetto del Conte, soggiungendo che niuno sforzo gli sarebbe costato per ritornarla alla domestica tranquillità. Il Generale mandò questa lettera allo stesso Ferrabò ch'egli reputava a sè affezionato, affinchè la consegnasse

alla Contessa in secreto, e gliene partecipò il contenuto, pregando lui pure a adoperarsi per illuminare la mente del Conte ingannato. Ma l'iniquo non sì tosto ebbe quella lettera in mano che stabilì di servirsene a danno della sua vittima. Al qual fine diede la lettera ad una cameriera della sua signora, onde a lei la porgesse, e in quel frattempo avvisò il Conte che sua moglie manteneva un secreto carteggio col Generale.

Arse di sdegno il geloso marito a siffatta notizia, e furibondo entrò nella camera della Contessa per accertarsene. Il Ferrabò a cui non conveniva

che il Conte conoscesse i sensi di quella lettera, invano si sforzò di fermarlo, bastandogli di avergli versato nel cuore il veleno: ma il caso giovò all'iniquo più che la perfidia sua stessa. La Contessa, assisa accanto al focolare, appena finiva di leggere il foglio del Bosello, quando sentì ad aprir l'uscio, ed immaginando che fosse suo marito, o per non somministrargli altro motivo di garrirla, o per un impeto involontário a cui la riflessione non ebbe parte, la lettera gittò sopra il fuoco. La ravvolsero le fiamme, ma non la consumaron sì tosto che il marito il quale avea veduto

l'atto di scagliare una carta sul fuoco, non la vedesse ad ardere ancora, e non conoscesse che una lettera ell'era. Questo debole indizio divenne una spaventevole certezza per lui. Sopraffatto dal furore, egli uscì della stanza senza neppure profferire un accento, lasciando la Contessa profondamente sbigottita dal ferocissimo sguardo ch'egli le avea lanciato in partendo. Nè s'ingannava la misera, perocchè il Conte, chiamato a sè il Ferrabò in secreto, gli disse di sbrigarlo da quell'infedele, ed immantinente partì per la caccia. . . . .

Suonava la sesta ora della notte,

secondo lo stile italiano, e la Contessa, rimandate le sue ancelle e soletta nella sua stanza, stava orando innanzi al Crocifisso, e chiedeva Iddio in testimonio della sua innocenza e della purità del suo cuore. Quand'ecco apresi l'uscio, ch' ella non aveva ancor chiuso; e l'abbominevole Ferrabò a lei presentasi. Questi le significa l'ordine datogli da suo marito di torla dal mondo, e con ineffabile scelleraggine le propone di risparmiarle la vita se vuol condiscendere alle vituperose sue brame. Inorridisce la Contessa all'annunzio funesto, ma più raccapriccio ancora in

lei mettono le infami offerte dell'infame sicario. L'orrore che questi le spirava, avrebbe bastato ad infonderle fermezza per incontrare la morte. « Eseguite gli ordini di mio mari- « to, » gli disse. « Egli non po- « teva trovare un più degno mini- « stro. » — « Raccomandate adunque « la vostr'anima a Dio: » sclamò il manigoldo, ed aprendo l'uscio, fece entrare un suo sgherro. Ella che levata erasi in piedi all'apparire del Ferrabò, chinò di bel nuovo le ginocchia a pregare, e mentre, così raccolta, la celeste misericordia invocava, il ribaldo di soppiatto le piantò un

sottilissimo ferro nell'orecchio, che subitaneamente la uccise. Poi che fu spenta la misera, egli e il suo compagno ne gettarono il cadavere giù della finestra.

La notizia dell'orribile caso commosse ad orrore ed a pietà le genti all'intorno. Il Conte stesso, benchè persuaso della reità della moglie, fu tuttavia dolente di aver fatto levar dal mondo quel fior di bellezza. Ma qual fu il suo cordoglio, quando dalle affermazioni del Bosello, dalle testimonianze delle amiche della Contessa, e più di tutto dalle parole stesse del Ferrabò, sfuggitegli mentr'era briaco e

rapportate al Conte, egli potè accertarsi che innocente e scevra d'ogni più lieve taccia ella era! Tosto dopo l'uccisione egli avea fatto fuggire il Ferrabò, il quale, ben provveduto dei suoi doni, ricoverato erasi nella Valtellina. Ma quell'asilo che lo salvava dal rigor della legge, non lo salvò dal furore del Conte. Questi mandò un suo satellite nella Valtellina ad ucciderlo, e l'assassino della Contessa fu trucidato, in un cesso, da un altro assassino. Ed egli è cosa notevole che dalla discendenza di questo Ferrabò sorse un altro malvagio, che a' nostri giorni tolse di vita per ingiusti so-

spetti la propria moglie, e finì miseramente egli pure la vita.

Si fece il processo al Conte, gli si confiscarono i poderi; egli si riparò in Roma ove menò un'altra moglie, e finalmente gli si restituirono i beni: imperocchè la Giustizia a que' tempi ed in questi luoghi solea far pendere le bilance a favor de' potenti. Ma la Villa di Grumello più non venne abitata dai Conti Vertova, ed essa rimase appuntino nello stato medesimo in cui era al giorno in cui l'infelice Contessa fu spenta. La distanza di un secolo non produce tal diversità di arredi nelle nostre case da correre effi-

cacemente agli occhi; perciò che molte di esse, continuamente abitate, sono ancora addobbate all'antica. Non pertanto in quelle suppellettili, non rimosse del lor sito da un secolo, nella polvere che siede altissima sulle cornici, in quell'aria di abbandono che si scorge in una casa altre volte con lusso fornita, havvi non so che di lugubre e di sinistro che perfettamente accordasi colla lamentevole istoria. Aggiungete che le tracce del sangue, sgorgate dalla ferita della misera, si ravvisano ancora, ma assai debolmente sulla parete della stanza ove fu uccisa, e copiose ed assai evidenti

ivi erano, pochi anni or sono sul pavimento, ove vennero ricoperte dalla calce adoperata a otturare alcuni forami. (1)

---

(1) Nelle Memorie manoscritte della famiglia dei Conti Marenzi trovasi sotto l'anno 1703, l'annotazione seguente:

« Addì 24 maggio fu ammazzata la contessa Giulia
« Vertova moglie del C. Carlo Vertova per alcune
« cause per anco non ben note da Gasparo Ferrabò
« suo cugino e da Aurelio Gatti suo servitore, nel
« palazzo di Grumello, dopo essere stata il giorno
« avanti in casa mia con li detti due traditori a
« pranzo. »

Firmato Cesare Marenzi.

Il racconto qui inserito è conforme alla tradizione che regna in Grumello e ne' dintorni.

LETTERA V.

Riva d'Oglio — Tagliuno — Fazioni de' Guelfi e Ghibellini e lor crudeltà.

Di Telgate, 16 novembre 1824.

C. A.

Evvi presente al pensiero la *magnifica* prospettiva che dal pergolato dell'osteria di Groppello abbiamo insieme ammirata? Vi ricorda quell'Adda che romorosamente scorre profonda di sotto

co' bellissimi accidenti di monti, di colli, di piani, di villaggi, di selve che rallegrano d'ogni parte lo sguardo? Ebbene, di siffatto genere è la veduta che alletta lo spettatore lungo la strada, detta la Riva dell'Oglio, colla differenza che questa corre per tre miglia da Tagliuno a Palazzolo. Non è agevole immaginarsi un passeggio che meglio appaghi l'occhio e rasserení l'immaginazione.

Tagliuno è il primo villaggio che s'incontri entrando in Val Calepio, secondo l'antico ripartimento di questa Valle. Sulla strada che ad esso mette, sussiste tuttora l'antica colonna feudale.

Tagliuno è rammentato nelle istorie pe' danni ch'ebbe a soffrire al tempo delle civili contese. Due volte (nel 1198 e nel 1393) esso venne incendiato e spianato dai fondamenti. Nell'accennare la seconda di queste distruzioni, il Ronchetti usa le seguenti parole.

« Infierivano piucchè mai per rovina della nostra patria nell' anno 1393 le diaboliche sette de' Guelfi e Ghibellini con rabbiose sedizioni, e con far provar coll' armi chi maggiore forza avesse, dimenticando del tutto che gli odii, le zuffe e le stragi erano contro de' suoi, cioè de' figli della medesima città, e congiunti bene spesso

per sangue ed affinità. Lungo sarebbe il narrare le mischie, le uccisioni, gl' incendii, i saccheggi, i dirroccamenti di palagi, di torri, di case che in quasi tutte le terre del Contado cagionò la rabbia de' fazionarii. »

Il Bergamasco ed il Bresciano si segnalarono tra le province dell' Italia per l' accanimento e la durata delle nimicizie civili. Uno scrittore del 17.mo secolo ne ha steso una pittura che non manca di certa evidenza. Io confido di farvi cosa grata in trascriverla. Avvertite però che ne ho troncato alcuna parte inutile, e ne ho ammendato alquanto lo stile, troppo

conforme al pessimo gusto che allor dominava.

« Pare incredibile, egli dice, che tali fazioni abbiano regnato in *tutta* Italia per più di due secoli, e pur è vero; nel qual tempo, quante guerre, quante scaramucce, quante mortalità, quante rapine, incendii e rovine n'avvenissero non è chi lo possa spiegare. Perchè una terra contro l'altra, una famiglia contro un'altra, anzi divise tra sè le Città, le Terre, *le Case*, ed un fratello contro l'altro, ognuno parea sitibondo del sangue nemico, e tanto s'inviperivano che l'animo loro era di estinguere affatto la parte con-

traria, onde i medesimi fanciulli in culla non erano sicuri. Dicono gli Storici che a que'tempi fabbricavansi le stanze tutte a volta, massime nel piano, a fine si conservassero almen queste, o manco restassero danneggiate dal fuoco, ed i vasi da premer le uve erano forzati farli di pietra perchè le tine erano le prime ad esser esca di quello; nè le Terre picciole e selvatiche erano esenti, perchè dal fuoco de' Guelfi restò abbruciata fino l'alpestra terra di Parzanica, e anco di presente vi si vede la memoria delle due Torri in segno delle due fazioni che quivi ancora regnavano. Ed era

tale la furia della lor passione che messisi insieme da 2000 Ghibellini di diverse terre, dopo aver bruciato tutto il borgo di S. Catterina in Bergamo, entrati poi nel monistero de'Celestini, non avendo riguardo al luogo sacro, posero ogni cosa a saccomanno, ed uccisero que' Guelfi che quivi ritirati si erano. Nè minor maraviglia è l'intendere che più di 40 Guelfi, facendosi Ghibellini, come novelli Religiosi che fanno la lor professione, giurarono sopra i santi Evangelii di voler essere da lì innanzi buoni e fedeli Ghibellini, di che fu rogato pubblico istromento per mano di due notari

su la piazza nuova di Bergamo. In tali tempi, era non meno sovvertita la ragione che la religione degli uomini, e soprammodo arrabbiate le fazioni dei cittadini che sotto pretesto di Chiesa e d'Imperio distruggevano con crudeltà eguale le cose sacre e le profane, onde celebravansi gli offizii divini con l'armi indosso, e tra mezzo a quelli si commettevano incendii, rapine ed omicidii. »

« Più volte le fazioni divennero a temporanea concordia tra loro; ma breve fu sempre la tregua dell'ire; e crebbero anzi queste a tanta pazzia, che Bernabò Visconte fece sotterrar vivo un

Manicardo Valgullio cittadino in Brescia, solo perchè s'era fatto dipingere sopra la porta della sua casa con la berretta che aveva il pennacchio della parte Guelfa. Nè men cruda tragedia fu quella che seguì l'anno 1393, nel quale alcuni Ghibellini di Lovere e d'altre terre occuparono Predore con animo di uccidere Micedeno Foresti. Nè avendo potuto avere costui in lor mani per essersi egli assicurato co'suoi aderenti nella sua torre, si misero ad abbruciare tutte le case ch'erano dei Guelfi. Con che partitisi eglino, uscirono poscia dalla torre Micedeno e i suoi seguaci, ed abbruciarono pa-

rimente anch'essi il restante delle case de'Ghibellini, e le atterrarono; in gùisa che Predore, dato jn balia al fuoco, rimase consumato del tutto. »

******

LETTERA VI.

Castello di Calepio.

Di Telgate, 17 novembre 1824.

C. A.

Il castello di Calepio, onde toglie il nome questa valle secondaria dell'Oglio, vien rammentato sino da' tempi di Berengario. Pare che fin d'allora i suoi Conti vi tenessero diritto feudale. La restituzione del feudo di Calepio ai

conti di Martinengo forma il principale articolo della pace tra' Bresciani e Bergamaschi, l'atto della quale, colla semplicità di que'tempi, fu rogato ai 9 di agosto 1198 nel prato di S. Pietro di Valico sotto un noce poco lungi da Palazzolo.

La storia de'quattro seguenti secoli fa spesso ricordo di Calepio, e de'guerrieri suoi Conti. Una brutta sorte toccò ad alcuni di essi nel 1427 quando Angelo della Pergola, Niccolò Piccinino e Francesco Sforza per ordine di Filippo Maria Visconte disertarono varie valli del Bergamasco, e segnatamente la Valle Calepio. » Nel castello

di Calepio, che pigliarono per forza, dice il Ronchetti, trovarono alcuni de' suoi Conti, che presero e condussero a Milano, dove dal Duca furono spietatamente fatti morire. »

Il presente castello non è l'antichissimo, ma bensì quello fabbricato nel 1430 dal conte Trussardo *Calepio*, che ottenne il feudo della valle dalla repubblica di Venezia, di cui avea sostenuto ardentemente le parti. Veduto dalla banda dell'Oglio, questo castello ha nulla nella sua architettura che lo distingua da una villa moderna; ma dal lato della Terra serba l'aspetto di una rocca antica, fornita di fossaggi, di ponte levatojo, e di torri.

Il castello di Calepio grandeggia sopra un'ertissima riva dell'Oglio; due profonde e selvagge vallette gli stanno dallato. La veduta del paese che ha innanzi, è teatrale all'estremo. La fantasia del più valente paesista mal tenterebbe d'immaginare un accidente di fiume che agguagliasse la peregrina vaghezza del piegarsi in arco che fa l'Oglio, prima di scorrere rapido e spumante al piè del castello. Un miglio al di là del fiume, il pittoresco villaggio di Capriolo si digrada sopra una pendice, come per servire di riscontro alla nobile villa. I colli Bresciani, vagamente ondeggianti, allie-

tano poscia da quel lato la vista; mentre dall'opposta parte la felice valle, distendendosi a foggia di luna crescente, forma un verdeggiante anfiteatro, di cui non può trovarsi *il più* dilettevole. La copia degli ulivi, che prosperano su questa riviera, attesta la benignità del suo clima.

Oggi per la prima volta ho messo il piede in esso castello. Mi parea di scorgere uno di que'luoghi che l'immaginazione de' romanzieri prende diletto a ideare. E tutto concorreva a tener vive in me le idee del romanzo. Il sole, vicino al tramonto, indorava l'allettevole scena, e le acque dell'Oglio, già av-

volte nell'ombra sotto l'altissima ripa, giunte più in distanza riverberavano ancora i raggi del cadente pianeta.

Splendida era la brigata accoltasi nel castello a visitarne il ben costumato signore, ed io sentiva risuonare intorno a me i nomi degli antichi capi di fazioni, che signoreggiarono ed insanguinarono un tempo le valli del Brembo, del Serio, dell'Oglio e del Mella. Pareva che i principali fra i lor discendenti si fossero accordati in quel giorno a trovarsi ivi insieme. L'illustrazione storica è la sola che tocchi la fantasia. Ed il nome di un famoso condottiero del quattrocento, portato

da una vezzosa donzella de' nostri giorui, tanto più efficacemente impressiona l'animo, quanto più forte è il contrasto tra la rozza ferocità di quell'antico, e la soave gentilezza di lei che ne consola gli occhi presente.

****

LETTERA VII.

Elogio dell'Italia — Le sue valli montuose non sono conosciute abbastanza — Descrizione di Valcalepio — Torri antiche.

Telgate, 20 novembre 1824.

C. A.

Quanto è mai bella l'Italia! quanto ricca in bellezza ella è mai! Qui tutti i climi, dalle valli appiè de' ghiacciaj, alle pianure dardeggiate dal sole.

Qui tutte le vegetazioni; dalle selve di faggi e di pini che ricingono le vette de' monti, sino ai boschetti di cedri e d'aranci non offesi dal rigore del verno. Qui tutti i pittorici effetti delle acque, dalla sublime cascata di Terni, al ruscello che scorre tra' fiori di Portici; da' maestosi laghi della Lombardia, al solitario lago di Aguano, dagli spumeggianti torrenti, ai fiumi che pigramente serpeggiano in letti superiori alle adjacenti campagne. *Aggiungete* a ciò il doppio mare che le lunghe coste ne bagna, e forma sì magnifici golfi, e seni sì vaghi, ed ora in porti naturali si addentra, ora da arditissime moli è respinto.

Ma questa nostra Italia, a buon diritto chiamata il giardino dell'Europa e del mondo, a tante prerogative che le diè la Natura, quelle unisce che appartengono alla mano ed all'ingegno degli uomini. Essa, più che tutte le altre regioni insieme unite, contiene monumenti che attestano il passaggio de' secoli. Mura ciclopiche, ipogei che racchiudono le ceneri di popoli di cui persino il nome è smarrito, vasi che fanno prova di arti in fiore prima che Roma nascesse, gli archi, i circhi, i templi, gli acquidotti del popolo trionfatore, gli obelischi trasportati d'Egitto, e le statue rapite alla Grecia;

poi le informi costruzioni de' Goti, de' Longobardi, de' Franchi; poi il genio dell'Oriente passato colle imprese di Terra Santa sugli edifizj di Venezia e di Pisa; e tutte le varietà dell'architettura del medio evo, dal tempio di S. Marco, al Duomo di Milano, dalla facciata di S. Lorenzo in Genova, alle fronti delle cattedrali di Monza, di Siena, di Lucca. E finalmente qui tutte le maraviglie delle arti sorelle, risorte, ricreate, ingrandite in Italia, dalle fabbriche del Bramante, del Sansovino, del Palladio, all'arco di trionfo del Cagnola; dai dipinti del Giotto, ai freschi del-

l'Appiani; dalle opere del Donadello e di Michelagnolo, ai capilavori del Canova, vincitore degli stessi antichi talvolta. Quanto è mai bella l'Italia! quanto ricca di bellezze ella è mai!

« Che ampolloso principio di lettera! » voi sclamerete leggendomi. Ma deh perdonate, mio dolce amico, allo sfogo di un giusto entusiasmo. Ho veduto altri paesi dell'Europa, e paesi giustamente famosi. Gli ho veduti instituendo sempre il paragone fra essi e l'Italia, ed è perciò che mi credo in diritto di decantare l'Italia, e debbo soggiungervi che le mie parole non avranno mai l'efficacia di agguagliare

la mia ammirazione per questa terra che a tutte va innanzi. Del rimanente leggete il quarto Canto del Childe Aroldo, e vi scorgerete che pensino dell'Italia gli stranieri i quali, al pari dell'immortale Byron, *sanno* svestirsi de' nazionali pregiudizj per non lodare che ciò che veramente è lodevole.

Ma per conoscere veramente l'Italia, per capire quale strabocchevol copia di ammirabili cose *ella chiuda*, non basta scorrerla da Napoli *a* Torino, da Venezia ad Ancona sulle strade maestre. Conviene internarsi nelle sue provincie, visitarne le pic-

cole città, i numerosi villaggi, scorrerne gli alpestri distretti. Egli è allora che l'esclamazione con che ho dato principio a questa lettera, ritorna in ogni istante alla bocca o al pensiero. Quante vaghezze naturali, quante eccellenti opere d'arte, di cui gli stranieri neppure hanno sentore, e di cui gl'Italiani troppo male si curano! Io confesso, per dire il vero, che la vita di un uomo è appena sufficiente a vedere con attenzione tutto ciò ch'è degno a vedersi in Italia, e l'uomo nella sua vita ha qualche cosa di meglio da fare che continuamente girare a vedere. Ma

non posso al tempo medesimo non isdegnarmi dell'indifferenza con che gl'Italiani presenti stanno paghi a lodar perpetuamente sè stessi, senza prendersi pensiero di conoscere a fondo le cose loro. Ne siano d'esempio le valli per le quali scorrono i grandi fiumi che portano o mandano all'Adria il tributo delle montane lor acque. Qual varietà, qual magnificenza in esse valli, dalle marittime Alpi alle Carniche! E quanto di sublime, di maraviglioso, d'insolito non accogliesi in esse! Nevi perpetue, ghiacciaj contemporanei del mondo, sterminate piramidi di gra-

nito, precipizj ove si smarrisce l'occhio e la mente, cascate d'acqua che formano nuvolette sulle quali Iride stende lo screziato suo cinto, foreste annose, foltissime, nereggianti, solenni, orride spelonche, fresche grotte, altissimi valloni con torrenti che mugghiano in fondo, lucide fonti, sgorganti da ignudi dirupi, le quali danno origine a fiumi famosi. Ecco il quadro delle valli poste sul pendìo delle Alpi che guardano l'Italia e la difendono indarno.

E dappertutto in esse borghi, villaggi, casali, con chiese per lo più belle e spesso ornate d'insigni pitture; e

dappertutto una popolazione industriosa, operosa, i cui uomini quasi per ogni dove hanno l'uso di trasmigrare temporaneamente in paesi più o meno lontani per guadagnar lavorando, e le cui donne serbano in assai luoghi fogge di vestire stranissime, antichissime, e da tutte le altre dissimili. E per sovrappiù, queste valli che offrono tutte le rarità e le singolarità della Svizzera, sul piovente meridionale delle Alpi, sono sì poco distanti dal piano, che nello spazio di un giorno solo, un uomo che cammini a piedi può quasi sempre dal confine delle nevi che non si sciol-

gon l'estate, scendere ai poggi ove fruttifica il fico, ove prosperano il gelso e la vite, ove alligna l'ulivo. Non pertanto come pochi sono quelli che procaccino a sè stessi il diletto di visitar queste valli? quanti corrono ad ammirare le elvetiche rupi; ed ignorano che di montane bellezze ne abbiamo a dovizia quasi sulle porte delle nostre capitali più floride!

L'amore ch'io porto alle grandi scene della natura fra i monti, mi ha recato a far parecchi di tali viaggi, e sempre ne ho riportato piacere vivissimo, ed ammaestramento da non tenersi in ispregio. Ho scorso di tal

guisa le principali valli delle Alpi Pennine, Leponzie e Retiche, senza disegno alcuno, trattovi meramente dal bisogno di far moto, dall'allettamento dell'aria purissima, e dal desiderio di ricevere poetiche e romanzesche emozioni. Ma assai men rimangono ancora a vedere, e se la salute e l'ardire non mi vengon meno, e i destini non mi si fanno più tetri, intendo di scorrerne tutte le più notevoli dalla culla del Po alla sorgente dell'Adige. Quanto mi duole il non poter indurvi ad accompagnarmi in alcuna di queste gite! Voi ne sareste soprammodo pago, io ve ne rendo

certezza, ed il vostro esempio troverebbe quegli imitatori che il mio non basta ad eccitare.

La Val Calepio al cui ingresso io villeggio, non è propriamente una di quelle valli di cui vi tengo discorso. Il fiume Oglio, raccolte tutte le acque de' monti di Valcamonica, ch'è la vera sua valle, si versa nel lago d' Iseo a tramontana, e n'esce a meriggio.

Ora la miglior parte della spiaggia occidentale del Lago d'Iseo, co' monti che ad essa sovrastano, e le colline, che ad occidente pure signoreggiano, quasi fino a Palazzolo, il corso del-

l'Oglio, formano ciò che chiamasi la Valle Calepio dal nome del principale suo borgo. Ella siede sul declivio orientale de' monti che la dividono dalla Valcavallina. Ma il nome di riviera le si attaglierebbe assai più: perocchè al vocabolo valle noi applichiamo generalmente l'idea di un terreno, qualunque ne siano la lunghezza e la larghezza, il quale su due lati almeno sia dominato da alture.

La Val Calepio, come quella che quasi tutta guarda a sudeste, gioisce un clima assai temperato e felice. Del che fanno testimonianza gli ulivi

che copiosi e prosperosi vi crescono. Essa abbonda in gelsi, de' quali sen veggono de' grossissimi, come non se ne incontrano ne' colli del Milanese; anzi in Adrara S. Martino ce ne hanno alcuni che si dicono anteriori all'introduzione de' filugelli in questa provincia. La pianta, sacra a Bacco, dona qui pure in gran copia il nettareo suo frutto. Onde il Muzio, citato dal Maironi, non troppo poeticamente si canta.

Calepio vini bonitas et copia nomen
Indidit, Alcinoi non ita terra ferax.

La Val Calepio, se non m'ingannano le carte, contiene le terre, o

vogliam dire i comuni di Parzanica, di Tavernola, di Vigolo, di Adrara S. Rocco, e di Adrara S. Martino, di Predore, di Viadanica, di Sarnico, di due Villengo, di Credaro, di *Gandosso*, di Calepio e di *Tagliuno*. Ciascuno di questi luoghi ha una o più torri antiche, alcuna alta ancora, ma il più di esse ridotto al piano delle altre case, come usava fare delle torri nemiche la fazione che riportava vittoria. Sono esse il vivente e parlante monumento del tristo spirito di parte che le viperee sue faci agitò per tanto tempo in Italia, e il cui lagrimevole prodotto fu di darla av-

vinta il collo e i piedi in preda alla crudele politica del figlio di Carlo V, il quale colle armi e coll'accorgimento vi avea distrutto ogni ombra di potenza e di vera grandezza. Amatemi, addio.

******

LETTERA VIII.

Idea generale del lago d' Iseo — Lovere — Monumento di Canova — Orrido del Tinazzo — Pisogne — Forno per la fusione del ferro — Cascata d' acqua. —

Di Telgate, 24 novembre, 1824.

C. A.

Sapete voi quanto Sarnico sull'estremità meridionale del lago d'Iseo sia distante da Milano? Poco più di quanto

è distante da Milano Bellagio, che tiene il mezzo del lago di Como. Eppure avete voi mai veduto alcuno partirsi di Milano per venire a vedere il lago d'Iseo? Nè crediate già che questo lago non meriti la fatica di un viaggio sì breve. Chè in vece egli è riguardevole per la quantità e qualità de' villaggi che si specchiano nelle pure sue acque, per l'amenità delle sue riviere sì ben coltivate e ridenti, per la dolcezza del clima che popolate d'oliveti ne rende le spiagge, per la teatrale orridezza di alcuni punti che fa stupendo contrasto colla felicità delle costiere che loro stanno di

contro o di lato, per la singolarità di un vasto e scosceso monte piantato nel suo seno, e tutto circuito dalle sue onde, al cui piede sorgono a pittoresco contrapposto due isolette sì piccine che vedute dall'alto dei monti pajono due macchie sull'onda, ed infine per tutti i naturali accidenti che contraddistinguono i laghi più rinomati, non che per le rimembranze ancora che appartengono all'istoria de' tempi di mezzo. Ma *habent sua fata* anche i laghi, e se quello d'Iseo è sì poco frequentato da' viaggiatori curiosi, all'esser egli discosto dalle grandi strade vuolsi ciò ascrivere, non

a difetto ch' egli abbia di quelle acconcezze che raccomandano altre più decantate riviere.

Questo lago, detto anticamente il Sebino, e volgarmente ora chiamato d'Iseo dal nome della principale sua terra, non ha meno di 20 miglia in lunghezza, e non giunge a 4 miglia nella sua larghezza maggiore. Lo forma l'Oglio, fiume che scende di Valcamonica; esso vi si gitta a settentrione tra Lovere e Pisogne, e n'esce a mezzogiorno sotto le mura di Sarnico. I monti che signoreggiano il Sebino a mattina ed a sera, ora distendendo le lunghe lor falde, ora ritirandosi e formando larghi seni,

tolgono allo sguardo la facoltà di abbracciare ad un tratto tutta la ampiezza del lago. Laonde esso appresenta come tre prospetti, o tre parti distinte.

Il tratto superiore è il più *ridente* ed ameno. Esso è adornato da due grossi borghi, Lovere e Pisogne, non che da alcuni villaggi o casali minori. Lovere specialmente è vago e ragguardevol paese, che piacevolmente siede sul lido ricurvo, nè ha invidia *forse* a qualunque terra del lago *di Como*. Di Lovere parlano ab antico le istorie: perocchè nel 778 Raimo, conte francese di Brescia, avendo mandato

il figlio con grosso stuolo di armati, ad assalire Falcorino duca Longobardo che reggeva la Valcamonica, nè piegato avea ancora alla fortuna delle armi francesi, il giovane capitano fu messo in rotta dal vecchio guerriero, e si rifuggì in Lovere, come in luogo forte e sicuro. E in uno scrittore del 1300 trovasi una bella lode di questo borgo. « Lovere, egli dice, nelle tavole di Antonino appellato Leuceri, antichissimo castello, posto sulla riva occidentale del Sebino, primeggia a tutte le terre del lago sì per l'amenità del sito e la frequenza de' popoli, che per la chia-

rezza del sangue, delle ricchezze e del commercio. »

Fieri guasti Lovere ebbe a soffrire nelle lunghe contese tra' Guelfi e Ghibellini. Ma sopra tutti Pandolfo Malatesta, signore di Bergamo, gli si mostrò nemico infestissimo.

« Essendosi la terra di Lovere, racconta uno storico, ribellata da Pandolfo a cagione delle fazioni, esso con grossa truppa vi si portò da Brescia ai primi di ottobre (1415), e con armato braccio se ne rese padrone, saccheggiando senza pietà la terra, e fatta accendere una candela intimò, sotto pena della vita, agli abitanti lo

sfratto, assegnando loro per termine quanto durasse detta candela. Indi per isfogo di collera vendette la terra alla Valle Seriana superiore ed ai Foresti di Castro, dividendola in due parti, con assegnarne i termini (1). »

Vi ho recato con piacere questo passo, come quello che giova ad illustrare i costumi de' tempi, parte troppo negletta per l'ordinario dagli scrittori.

Lovere ha due belle e grandiose chiese, ricche di preziosi dipinti: questa piccola città possiede pure un mo-

(1) Memorie istoriche della città e chiesa di Bergamo, raccolte da Giuseppe Ronchetti. Bergamo, 1819.

numento uscito dallo scalpello di Canova. Esso è una ripetizione del famoso monumento del Volpato, che ammirasi in Roma. Il conte Tadini di Crema lo fece qui porre ad onorare la memoria di un suo figlio, *giovane* di molte speranze, il quale morì in Lovere sotto le rovine di un arco. Un' iscrizione del Morcelli ricorda le *belle* speranze che dava il giovane di sè, ed il profondo cordoglio del padre. Egli stesso il Conte mi mostrò il monumento, e mi narrò la flebile istoria. Venticinque anni si sono affondati nell'abisso de' secoli, dacchè è seguìto il lagrimevole caso; eppure

sopra i bianchi capelli del venerando veglio sedéva ancora intero il paterno dolore.

Il Conte Tadini ha deliberato di trasportare nel magnifico suo edifizio di Lovere la bella galleria di quadri ch'egli possiede in Crema, e di formarvi un'accademia di disegno, provveduta di cospicua dotazione; tenendo egli per fermo avere gli abitatori di questa terra una particolare attitudine alle arti belle. Lovere, di fatto, è patria di Gianfrancesco Capodiferro, rinomatissimo intarsiatore. La celebre milady Montague ha fatto in Lovere un lungo soggiorno.

Non lungi da Lovere è Castro, piccolo villaggio, presso il quale mirasi un orrido maraviglioso. Un torrente che scende da una diramazione di Valseriana, e che appellato qui viene il Tinazzo, sbocca fuori da una spaccatura di rupe, alta quant'è la rupe medesima, ed angustissima, e lunghissima, e tale che mette spavento. Dal fondo della tetra voragine appena discernesi l'azzurro del cielo; il rovinío delle acque in que' baratri empie di raccapriccio chi ascolta. Ed è singolare a vedersi come sull'alto appunto di quella fenditura abbiano fatto passare la strada che di Val Ca-

vallina mette al Sebino, mercè di un ponte gettato su quegli orrori, e prolungato con tant'artifizio che chi cammina per quella via senz'esserne avvertito, crede di valicare il rupinoso colmo del monte, e non mai di non avere che un breve arco che lo separi dal più spaventevole fra i precipizi.

Pisogne, sulla riva orientale del lago, di rimpetto a Lovere, è nobil terra essa pure, e fatta fiorente dal traffico, come quella ch'è l'emporio di tutta la popolata ed industriosa Valle Camonica. Pisogne ha belle strade, una grandiosa piazza con portici di fronte al lago, ed un grandioso tempio moderno d'ordine corinzio.

Ne' dintorni di Pisogne, dice il Maironi, si scavarono rottami di armi antiche e stili corrosi dalla ruggine, indizj tuttor viventi di antiche tenzoni. E nell'istoria contemporanea si ricorda come in Pisogne scendesse il generale Macdonald col suo esercito, dopo di aver superate con mirabile ardimento le ardue sommità della Spluga, e quelle che la Valtellina dividono dalla Valcamonica in mezzo ai ghiacci e allo scoscendimento delle nevi in dicembre: memorabile impresa, descritta col pennello del Guicciardini dal moderno istorico dell'Italia.

Accanto a Pisogne havvi un forno

per la fusione del ferro. Esso è fabbricato con tutte le norme dell'arte oltremontana. Il momento in cui si estrae il ferro fuso, è degno di fermare ogni sguardo. L'aspetto delle fiamme che ardono in quelle bolge, l'empito con che il metallo liquefatto sgorga per l'angusto foro apertogli a uscire, il crepito ch'esso manda al versare che fanno i secchi d'acqua sulla superficie dell'avvampante suo stagno, e la nera crosta che ivi allora si forma, e le scintille e il calore e il chiaror dell'incendio, e l'abbronzato volto de' ciclopi che armati degli acconci utensili si adoperano a frenar con

umida argilla lo straboccar del metallo, tutto ciò forma uno spettacolo che rammenta l'antro di Vulcano da Virgilio sì immaginosamente descritto.

Il luogo ove fondesi e lavorasi il ferro presso a Pisogne, abbonda di bellezze pittoriche. Esso giace al piede di una superba cascata, che dividesi in varie cascatelle minori, e sulla pendice di un monte vestito di selve, che gode un mirabile prospetto di lago. Io ho veduto questa cascata di prospetto da Lovere, indi affatto da presso nella primavera ora scorsa; le recenti piogge l'aveano arricchita, e vi posso

francamente asserire, ch' essa allora non cedeva a quella di Pissevache nel Vallese, cotanto e sì giustamente vantata. Se non che la cascata di Pisogne vien meno nella state, nè altro ne resta che un ramo laterale il quale non si vede dal lago.

Io sperava in questa lettera delinearvi tutto il lago d'Iseo; ma non ho fatto finora che mostrarvene la parte superiore. Domani vi parlerò più in iscorcio del tratto di mezzo e dell'inferiore. Raccogliendo le idee, avvertite frattanto che nel golfo che vi ho dipinto stanno due cospicui villaggi, uno ricco d'opere d'arte e l'altro fatto pro-

sperar dal traffico, e che amendue hanno di costa a mezzogiorno una mirabile rarità naturale, vale a dire, l'orrido del Tinazzo presso Lovere, e la Cascata sopra il forno del ferro a Pisogne.

Amatemi e vivete felice.

*****

LETTERA IX.

Segue la descrizione del lago d'Iseo — Corno de' 30 passi — Tavernola — Monte d'Isola — Rocca Martinengo — Isolette — Le quattro Romite.

Di Telgate, 25 novembre, 1824.

C. A.

Il golfo di Lovere che vi ho descritto nella mia lettera di jeri, ha a tramontana i piani della Valcamonica pei quali l'Oglio giù scorre, ed a levante e a ponente è signoreggiata da monti

campi, con qualche cascatella d'acqua, e capriccio di dirupi, e scenico ponticello, da invogliare a dipingerli. Tavernola ha un palagio di casa Fenaroli, ornato di una magnifica galleria che mette sul lago. Dicesi che dall'alto di questa galleria lo spettacolo del levarsi del sole sull'onda sia d'una bellezza che soggioga l'immaginazione. Chi da Tavernola guarda il contrario lido, crede di trovarsi sul lago di Como, ed avere i colli di Griante in prospetto.

Ma la singolarità o per meglio dire la maraviglia del tratto di lago che vi sto dipingendo, è il vasto ed

lto monte che sorge dal suo gremo, e tutto dalle sue acque è ricinto. Chiamasi il Monte d'Isola, e contiene re casali e circa mille abitatori. Ed è strano che il minore de' cinque grandi laghi della Lombardia, accolga nel suo seno l'isola che in circonferenza e in altezza è maggiore.

Il monte d'Isola, paragonato da uno scrittore alle più amene isolette dell'Arcipelago, è in certa guisa il compendio di un vasto paese. Al suo piede verdeggiano in gran copia gli ulivi, indi si stendono in bei filari le pampinose viti, alle quali succedono i campi, i prati, indi i boschi, e

finalmente adergesi la ripida cima formata da uno sterile scoglio, sul cui vertice siede un santuario dedicato alla Vergine. Noi poggiammo su quel giogo; la via per salirvi è lunga più di due miglia dal lido, onde potete argomentar la sua altezza, avvertendo che di forse cinque miglia è la circonferenza dell'isola. Dalla spianata intorno al santuario l'occhio spazia sulla miglior parte del lago.

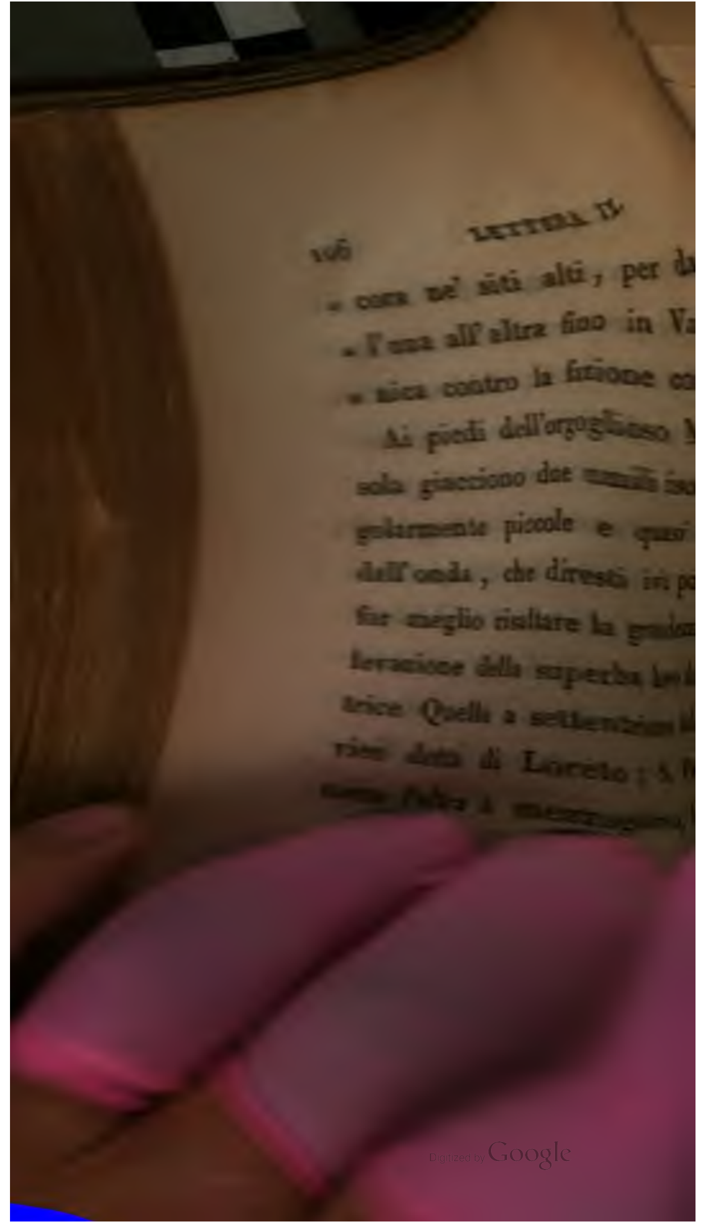
Il fianco del monte che guarda il lago a meriggio, ha un'eminenza che chiamasi il colle di Siviano. Quivi siede la rocca de' Martinengo; specie di castello quadro con mura merlate

ed un'alta torre rotonda nel mezzo. L'aspetto di questa romanzesca rocca, ottimamente conservata, richiama alla memoria secoli di ferro e di sangue. Intorno ad essa scrive in tal guisa un autor del secento: « Degno è « per certo d'esser vista da qualun- « que curioso, essendo stata fabbri- « cata al tempo de' Guelfi e Gibel- « lini, e dopo il di lei possesso « ampliata meglio da essa Casa (Mar- « tinengo) con tutti quei requisiti « che ricercavano l'esigenze delle fa- « zioni delli andati tempi, servendo « questa Rocca con quella della Costa « Grisa sopra Sulzano, e le altre an-

« cora ne' siti alti, per dar segno
« l'una all'altra fino in Val Camo-
« nica contro la fazione contraria. »

Ai piedi dell'orgoglioso Monte d'Isola giacciono due umili isolette, singolarmente piccole e quasi a fiore dell'onda, che diresti ivi poste per far meglio risaltare la grandezza e l'elevazione della superba loro dominatrice. Quella a settentrione del Monte vien detta di Loreto; S. Paolo ha nome l'altra a mezzogiorno, la quale venne anche, non affatto impropriamente, paragonata all'arca di Noè; come quella che sembra galleggiante sull'acque.

Prima di partirmi dal Monte d'Isola mi giova ricordarvi quanto nelle cronache de' Conventuali vien riferito di quattro Vergini sorelle le quali prese da religioso entusiasmo « unitamente divisarono di ritirarsi sulla « sommità di quattro circonvicini monti, da' quali potendosi vicendevolmente vedere, godessero altrettanto « della mutua dilezione con che spiritualmente si amavano. Una di queste s'elesse il monte di Conchè; « l'altra quello detto del Giogo; la « terza ascese il Monte dell'Isola; la « quarta il più alto di Parzanega; « sopra de' quali vivendo vita solita-



» cosa ne' siti alti, per da
» l'una all'altra fino in Va
» nica contro la fazione co

Ai piedi dell'orgoglioso M
sola giacciono due umili iso
golarmente piccole e quasi
dell'onda, che diresti ivi po
far meglio risaltare la grandez
levazione della superba le
trice. Quella a settentrione
vien detta di Loreto; l'a
... a mezzogiorno,

Prima di

sola

cronache

di

prese

— *Isco-*

Torre di-

mbre 1824.

che

ulla

che

« ria in grande asprezza, digiuni ed « orazioni lasciarono ne' nostri con- « fini non poca fama de' loro santi « meriti. »

Dopo la qual narrazione il reverendo scrittore aggiunge questa sentenza di Euripide, che non vi sareste aspettato di ritrovare in tal luogo: « Il mortale va in traccia de' monti « ne' quali annidasi la felicità, e la « quiete ha il suo seggio. »

La mancanza di tempo mi astrigne a differire a domani la descrizione della rimanente parte del lago. Vivete felice.

LETTERA X.

Segue la descrizione del lago d'Iseo — Iseo. — Pesci del lago — Predore — Torre diroccata — Sarnico — suoi Mercati.

Di Telgate, 26 novembre 1824.

C. A.

Il tratto inferiore del Sebino di che mi avanza a parlarvi, presenta sulla Bresciana sua spiaggia la terra che

diede al lago intero il nome volgare che or porta. Ella è Iseo, terra antichissima: verisimilmente così nominata dalla dea Iside che quivi dicono fosse onorata di culto e di altari. Iseo è borgo ricco, popolato, e in cui regna il commercio. Chiamasi per eccellenza il porto del Lago, avendo il migliore e più frequentato porto di queste spiagge. In esso, al tempo delle guerre co' Duchi di Milano, i Veneti allestivano le armatette navali che scorrevano il lago. Un Cappuccino, per nome Fra Fulgenzio, ha scritto un libro intitolato *Monimenti historiali dell' antico e nobile castello d' Iseo.*

A questo libro, stampato in Brescia l'anno 1685, potete a vostro bell'agio ricorrere, se avete nell'animo di leggere alcune verità e molte favole intorno questa ragguardevole terra, alla quale egli applica que' versi di Virgilio:

Est locus Italiae in medio sub montibus altis,
Nobilis et fama multis memoratus in oris.

Iseo diede i natali a varj illustri guerrieri del medio evo, tra i quali un Giovanni ed un Cristoforo della famiglia Oldofredo si segnalarono nelle fazioni del secolo decimoquarto.

Il lago d'Iseo abbonda di trote,

Guelfo, l'altro Ghibellino, ereditato quella torre dal padre, uno volle la sua parte in piedi, l'altro distrutta. Chi non conosce quest'aneddoto istorico mal sa acchetarsi all'aspetto di quella singolare rovina.

Predore, anticamente Pretorio, fa fede abbastanza col suo nome essere stato la sede di una pretura (*proetorium*) ne' tempi romani. I bei pezzi di pavimento a musaico qui disseppelliti, ed una lapide consacrata a Diana cacciatrice, attestano il suo antico splendore, e il culto a questa Diva prestato.

Una nuova strada lungo il lago

mena da Predore a Sarnico, ed io vi fo cenno particolare di essa, perchè la mancanza di strade, anzi di sentieri, tra le terre che costeggiano il Sebino, è un grave sconcio che chiederebbe riparo.

Sarnico, sede della pretura di tutta la Valcalepio, giace all'estremità meridionale del lago, nel luogo ove l'Oglio se ne spicca per irne ad inaffiare le Bresciane e le Cremonesi campagne.

Ipse ego Cenomanum memini qua pinguia dives
Pascua sebina præterfluit Ollius unda.

Fracastoro.

Siamo andati, giovedì scorso, al

mercato di Sarnico: questi mercati, nel tardo autunno, rassomigliano a fiere. Grandissima v'era la frequenza de' mercatanti e de' compratori sulla vasta piazza, innanzi alla quale scorre il fiume frenato da un ponte. E più bello era a vedersi il gran numero de' villeggianti, quivi convenuti dai colli vicini, in mezzo a' quali comparivano molte avvenenti dame e signorili fanciulle. Vi basti il dirvi che al Caffè n'erano sedute più di quindici, due delle quali sono riputate gli astri di Bergamo.

Dall'Oglio, alquanto sotto Sarnico, si deriva un canale detto la Fusa; ch'è

navigabile fin presso a Colono. Ed alquanto sopra Sarnico elevasi una rupe formata « di una bell'arenaria di colore azzurro, » della quale si fa grandissimo consumo nelle province inferiori. Incredibile è la quantità della pietra, tolta alla rupe da tanti e tant'anni che se ne fa lo scavo; nulladimeno direste a vederla che appena ne abbiano spiccata via la corteccia.

Ed eccovi delineato il quadro del lago d'Iseo, ch'è quanto a dire di uno de' più notevoli laghi della Lombardia, anzi del più bello forse dopo il Verbano, il Lario, e il Benaco; non

tecchio, come il nome stesso lo addita, è un monticello, vaghissimo, fertilissimo, piantato dalle mani della Natura in una posizione felicissima, teatrale, incantevole. Isolato *da tutti* quattro i canti, esso ha pendici *apriche*, facili, con bei poggi, e piacevoli chine, e deliziose vallette. Montecchio appartiene alla Val Calepio ed al comune di Credaro, poco distante da Sarnico. Il suo giogo ove prima *sorgeva* un convento, ora è adornato *da* una villa del conte Alessandri; *intorno* alla casa frondeggia un boschetto d'alberi sempre verdi. La veduta che si appresenta dall'alto del

giogo di Montecchio, è di siffatta qualità da non perdersene giammai la memoria. A tramontana, lo sguardo erra con infinita delizia sopra gli azzurri piani del Sebino fino al Monte d'Isola, inghirlandato di un tempio sullo scosceso suo colmo. A ponente, la dilettosa Val Calepio fa mostra di tutta la sua pompa e vaghezza. A mezzogiorno, l'immensa pianura ch'è tra l'Adige e l'Adda si dispiega fino alle rive dell'Eridano, come un Oceano di feconde campagne. A levante infine, si schierano, gratissima vista! i colli Bresciani, con sì flessuoso andamento, con tal varietà di gradazioni, e con tali

capricciose sfuggite, che io mi terrei per ingegnosissimo se sapessi colle parole farvene una conveniente pittura. E d'ogni parte vi rivolgiate, scorgete una quantità senza numero di chiese, di alti campanili, di castelli, di villaggi, di torri. E di fronte l'antica rocca di Paratico, co' suoi merli in rovina, par ivi collocata per far segno agli sguardi, come ne' giardini all'inglese si usa. Di sotto, a grande altezza, l'Oglio esce del lago, poi con larghi avvolgimenti bagna le radici del colle, e tutto è pieno di isolette, di edifizii, di cascatelle. Il girare delle ruote dei mulini; lo scorrere delle barche, ca-

riche di legna o di sassi, pel canale che quinci sotto si trae dal fiume; il biancheggiare delle spumeggianti acque su per le palafitte o giù per gli argini ch'elle superano, e la velocità con che poscia scorrono; ogni cosa conferisce a questa scena un'aria di movimento e di vita che produce un'impressione di tutta dolcezza, la quale vien accresciuta ancora dal fragor dell'acque che da quella profondità ascende a lusingarvi l'udito. E questo teatro di lago, di fiume, di colli, di poggi, di abitazioni, di rovine, e d'illimitate pianure, è circondato per tre lati da monti, dietro ai

quali s'ergono a settentrione altri monti, su cui biancheggian le nevi. Aggiungete a tutto ciò un clima temperato e mite del quale sono argomento gli annosi olivi, e le viti che producono vini squisiti.

Nella nostra brigata eravi un giovane il quale avea scorso l'Italia, la Svizzera, la Francia e parte della Germania e dell'Inghilterra. Maravigliava egli pure nel considerare i prospetti che dal colmo di Montecchio rapiscono a vicenda lo sguardo; *onde* insieme prendemmo a divisare quai luoghi, di quelli da noi veduti di qua o di là dai monti o dal mare, potes-

sero agguagliare o superare quello che avevamo presente. Ci accordammo però di escludere le vedute marittime, a parecchie delle quali certamente nessuna veduta mediterranea si può paragonare.

Le vedute della Toscana interna furono le prime di che si tenne discorso. Mirabili sono esse in vero, ma difettano generalmente d'acque, e quindi vanno prive di quella freschezza ch'essa compartisce al paese, e di que' naturali specchi in cui si riflettono capovolti gli oggetti. Lo stesso dicasi di Monticello sui monti della Brianza, se non che ha in suo vantaggio la catena

delle somme Alpi, che in lunghissima linea si disegnano nell'azzurro de' cieli. L'aspetto delle Alpi, ma assai più da presso, e quello di un ampio lago di sotto e di un fiume in lontano, fanno assai riguardevoli le alture *sopra Losanna* e di altri luoghi intorno al Lemano; ma il modo di coltivar le viti su quelle colline, per altro sì vaghe ed adorne, toglie molto del gradevole al loro prospetto. I colli che signoreggiano il corso del Reno, offrono alcuni punti di vista veramente cospicui: tuttavia havvi non so che di austero nel tutt'insieme di quel paese che ne impediva di raffrontarlo coll'a-

menità de' siti che di Montecchio si scoprono. Grandiosa e rinomata è la scena che da' terrazzi di Saint-Germain-en-l'-Haye si dispiega, colla magnifica selva a tergo, e il girar della Senna al di sotto; non pertanto agli occhi d'un Italiano le campagne della Francia sono sì aride e triste!

Laonde la nostra comparazione si ristrinse a tre punti; i quali sono, il colle di Richmond nelle vicinanze di Londra, la Rocca di Angera sul Lago Maggiore, il Promontorio di Bellagio sul Lario. Gl'Inglesi chiamano il colle di Richmond il più pittoresco sito del Britannico impero. E, a vero dire,

egli è pur bello quel Tamigi che con elegante sinuosità scorre al suo piede, mentre il verdeggiante tappeto dei prati si distende fino a carezzare la turchina sua onda ; e pur belli sono que' colli tutti ammantati *di boschi* che tagliati paiono dalla mano del giardiniere, e bellissimo è pure il complesso del paese, sì fresco, e di un verde sì risentito, coi graziosi casini che l'ornano! Sì, la veduta che s'ha dal colle di Richmond, merita *le lodi* che i poeti dell'Inghilterra l*e diedero*: essa però non può reggere al confronto di quella di Montecchio, nè per la quantità, nè per la varietà, nè per

la qualità degli oggetti che appresenta; e meno di tutto poi pel senso di letizia che ispira la nostra. La Rocca di Angera domina il maggiore de' laghi Lombardi, le amene sue colline, le sue feraci riviere; essa ha non lontane le Alpi. Sublime è questa veduta, chi il niega? Ma cede a quella di Montecchio nel ridente e nel vario. La mia predilezione per le rive, magiche a' miei occhi, del Lario, mi trasse finalmente ad anteporre la situazione di Bellagio a cotesta. Ma il mio compagno non sapeva consentire in tal giudizio per certe sue ragioni

che lucidamente egli esponeva, e che troppo lungo or sarìa riferire (1).

---

(1) È difficile, più ch' altri non crede, l' instituire paragoni siffatti. Sono essi affidati alla memoria che perlopiù tradisce, ed all' *immaginazione* che si lascia sedurre. Del resto la veduta dal lido di Stresa sul Lago Maggiore vince quella della Rocca d' Angera. Il prospetto dell'alto Vallese dalla cima del Sempione è senza pari. Sulla sommità del colle di Superga presso a Torino, lo spettatore nuota nella maraviglia. Grandiose scene pure si parano allo sguardo dal Monumento di Londra, dall' Osservatorio di Parigi, dal Campanile del Duomo di Strasburgo, dall' alto della Basilica di S. Pietro in Roma, dalla cupola del Duomo di Milano, ec. ec. Il più esteso panorama dell' Italia superiore appresentasi dal Belvedere del Conte Sommariva sui colli di S. Colombano. Una vista di genere circoscritto, ma

Montecchio, al tempo delle italiche fazioni, avea in cima una rocca, la quale fu spettatrice di un fatto, che nell'istoria non ha forse il secondo. Il Rizzardi, citato da Fra Fulgenzio da Iseo (1), lo racconta, e piacemi qui riportarlo, ma con istile diverso.

Verso la metà del secolo decimoterzo, nel forte castello di Montecchio appresso a Sarnico si annidava un

seducente all'estremo si ha sul lago di Garda, ove la strada da Toscolano a Bogliaco volge verso questo villaggio sull'alto.

(1) Monimenti historiali d'Iseo. Brescia, 1685.

presidio di milizie insolenti, le quali mai non si rimanevano dall'infestare il vicino territorio Bresciano. Condottieri di queste milizie erano Tizzone e Giliolo, uomini feroci, violenti, e sempre apparecchiati a calpestare ogni legge umana o divina. Ora avvenne che sul tenere d'Iseo dimoravano in villa due gentildonne, figliuole di Girardo Oldofredi, ma orfane del lor padre, il quale poco tempo innanzi era mancato di vita. Giovinette ancora, e bellissime della persona, il desiderio esse erano di tutti i signori all'intorno. Tiburga era chiamata la prima; Imazza avea nome la minore. La

natura le avea privilegiate d'ogni suo dono: ma l'avversa fortuna ritorse in lor danno que' pregi stessi che più doveano renderle riverite e felici. Imperciocchè Tizzone e Giliolo essendosi di loro invaghiti, e conoscendo che ogni loro offerta di matrimonio o di amore verrebbe ributtata da queste nobilissime e pudiche donzelle, deliberarono con infernale partito di prendersi a viva forza ciò che per la fama della loro nequizia non avrebbero mai potuto altrimente ottenere. Al qual fine, accompagnati da uno stuolo de'lor masnadieri, approdarono fra il silenzio e le ombre della notte

all'opposto lido Iseano, presso alla villa ove soggiornavano le due giovinette leggiadre. E colà, rotte le porte, scannati i servi, e tolto di mezzo ogni inciampo al satisfacimento delle inique lor brame, rapirono alle due *invano* reluttanti vergini l'intemerato lor fiore; indi, allo spuntar del giorno, stanchi ma non sazii, salparono da quel lido, e nella rocca di Montecchio, come nell' inespugnabile loro asilo, nuovamente si ripararono. Ma le valorose Oldofredi non imitarono l'esempio dell'antica Lucrezia. Vendetta esse anelarono, di propria mano vendetta. E quanto più in prima d'ogni

virginea soavità si mostravano adorne, tanto più allora di maschile coraggio fecero mirabile prova. Conciossiachè, novelle Amazzoni, da generoso sdegno de' ricevuti oltraggi sospinte, corsero a Brescia ad eccitarne i cittadini a dar di piglio alle armi per estirpare dalla terra que' mostri di libidine e di crudeltà. La voce dell'innocenza vituperata non tuonò indarno tra le mura di quella città sempre magnanima. Fu spedita una schiera d'armati a porre l'assedio alla rocca. Ma bastevole ciò non era ad appagare l'alto risentimento delle offese donzelle. Elle stesse intervennero all'as-

sedio, di tutte armi vestite, e tredici altre donne le accompagnarono alla arrischievole impresa. Ben munita era la rocca e gagliardamente difesa; perchè al più spesso i più reprobi sono anche i più valenti di mano e i più audaci, e d'altronde a Tizzone ed a Giliolo altro scampo non rimanea che il resistere, e la stessa disperazione infiammava in loro il coraggio. Si reiterarono al castello gli assalti, nei quali le due inclite guerriere diedero segni di straordinario ardimento.

Spira spiriti maschi il nobil volto,
Mostra vigor più che viril la mano.

Finalmente, nell'ultimo di questi

assalti, Tiburga, impaziente di vivere invendicata, dato di piglio ad una scala, e collo scudo fattosi riparo al capo, a vista di tutto l'esercito salì sopra l'alta muraglia, ed atterrò i guerrieri che stavano a custodia de' merli. Accorse Giliolo, quegli stesso che macchiata l'aveva, a farle contrasto; ma la valorosa lo abbattè con un colpo di spada nel petto, e troncatagli la testa, ne fece pubblica mostra a' suoi compagni d'armi, sclamando: « Iddio m'ha data la vittoria. Così periscono gli empj! »

L'esempio di Tiburga ebbe ad imi-

tatrici la sua non men prode sorella, e le altre donne, venute al campo con loro. I guerrieri di Brescia non vollero apparire inferiori in valore alle femmine. Tutti scalarono la rocca, che in un istante fu *presa*; ed i masnadieri che la difendevano, ne bagnarono col vile lor sangue le mura. Ma la morte di Tizzone mancava alla vendetta della minore sorella. Questa giovinetta che altre volte non avrebbe osato sostenere gli sguardi di un uomo, ora fiera qual *lionessa* iva su e giù scorrendo la rocca in traccia dell'esecrato suo rapitore. Essa lo rinvenne finalmente allo svoltare di

una scala sotterranea; ma non fu sì presta al vederlo ch'egli col ferro di una lancia non avesse tentato di trapassarle il petto. Avventurosamente, la salda armatura di acciajo con che ella non avea temuto di aggravarsi il dilicato seno, trattenne il colpo di guisa, che appena alcune stille di sangue ne spicciarono a colorare in rosso quelle tepide nevi. Troppo da presso per usare la spada, ella trasse, ratta come il lampo, il pugnale dal cinto, e tutto fino all'elsa lo conficcò ne' fianchi all'iniquo. I cadaveri di Giliolo e di Tizzone ven-

tatrici la sua non men prode sore
la, e le altre donne, venute al cam
po con loro. I guerrieri di Bresci
non vollero apparire inferiori in
lore alle femmine. Tutti scalarono
rocca, che in un istante fu pres
ed i masnadieri che la difendevan
ne bagnarono col vile lor sangue
mura. Ma la morte di Tizzone m
cava alla vendetta della minore
rella. Questa giovinetta che altre
non avrebbe osato sostenere gli
di un uomo, ora fiera qual
iva su e giù scorrendo

una scala sotterranea [illegible]
presta al [illegible]
una [illegible]
passarle il petto [illegible]
la salda armatura [illegible]
ella non avea [illegible]
dilicato seno, [illegible] il [illegible]
guisa, che appena alcun
sangue ne spicciar[illegible] ******
in rosso quelle [illegible]
da presso per
trasse, rat[illegible]
gnale dal
lo conf[illegible]
cada[illegible]

asterso
[illegible]ia, die-
[illegible]tora splen-

nero gittati, senza onor di sepoltura, nelle acque dell'Oglio, che torbido e straripante scorreva al piè del castello, e le due generose Oldofredi, deposto l'usbergo de' forti, ritornarono nella lor villa appresso *Iseo*, a vivervi solitarie e vereconde i lor giorni. Nè del loro trionfo altra memoria vollero serbar che le armi, da esse usate nel dì dell'assalto. Le quali armi, tramandate ai figli che nacquero dal lor maritaggio con due potenti cittadini di Brescia, stettero per lunghi anni appese nelle sale delle due illustri famiglie, alle quali queste generose, che sì bene nel

sangue de' lor rapitori aveano asterso la non volontaria lor macchia, diedero nobile prosapia che tuttora splendida dura.

****

LETTERA XII.

Colli d'Adrara. — Dolor conjugale. — Prospetto dall'alto de' monti. —

29 novembre 1824.

C. A.

Io vi scrivo da un casino posto accanto ad un roccolo, ad un paretajo ed a non so quante altre insidie per cogliere uccelli. Questo casino siede in cima ad un monte, coronato di

ricchi pascoli; al piede scorgesi un vallone profondissimo, poi altri valloni, ed altri valloni ancora, e giù nell'imo fondo si discopre l'azzurra vasca del lago d'Iseo. Il padrone di questo casino è un uomo franco, schietto, leale, gajo: io non lo conosco che da jeri; ma la nostra amicizia di due giorni è già ferma, come se da due anni durasse. Dopo cena egli mi ha raccontato le sue avventure del cuore. Ho per certo che le leggerete con qualche diletto: gli esempj d'un immenso ardor conjugale a' nostri giorni sono sì rari! — Egli avea amato sin da fanciullo una giovinetta che abitava in

un ameno villaggio sulle rive del lago d'Iseo. Ella con pari tenerezza lo riamava. Ma essendo la giovinetta una ricca reditiera, non conveniva a certuni ch'ella si maritasse fuor di paese. Laonde con grandi sforzi cercaron costoro di attraversare la loro unione, usando ogni maniera di calunnie e di raggiri. Finalmente amore riportò la vittoria, e si celebrò il maritaggio. Tutte le pene, sofferte per lo innanzi, si cangiarono in altrettante dolcezze pei due giovani sposi. La clessidra del piacere misurava ogni loro momento. Ella divenne incinta: e la speranza della prole fece più in-

timo e più sacro ancora il loro vicendevole affetto. Giunse finalmente l'istante bramato, e la florida sposa divenne madre di un leggiadro bambino. Ito felicemente era il parto, e già i medici aveano dichiarato che fuori di pericolo ell'era. Ma l'amoroso marito viveva inquieto pur sempre, parendogli che il polso di lei non battesse regolarmente. Correva il sedicesimo giorno dopo il parto, ed ella si mostrava più dell'usato serena. Egli, dismessi i suoi timori, sedeva accanto al letto di lei, e negli amati sguardi beeva tutta la ebbrezza di un amante, di un marito, di un padre.

Quand' ecco, nell' atto ch' ella prendea qualche ristoro co' cibi, un improvviso mal di cuore la assale. Ella gli stringe la mano, mette un sospiro, e tra le sue braccia trapassa. Voi potete immaginarvi *il dolore* di un uomo che perde sì repentinamente, sì inaspettatamente colei ch' era *stata* il suo primo, il suo unico amore, colei ch' era per lui il cielo sopra la terra. Io non saprei dipingervelo; ma so ben dirvi che la narrazione che egli me ne faceva, mi sforzava alle lagrime. A sì funesta e subitanea sventura egli rimase per alcuni giorni come trasognato e fuori di senno. Poscia,

essendo in sè rinvenuto, ascese il monte e si ritirò in questo romito casino, sfuggendo il consorzio degli uomini e caduto d'ogni speranza. La vita, senza la dolce sua donna, gli era di amarezza e d'intollerabile peso. Il sonno più non scendeva a ristorare le stanche sue membra; ed ogni cibo gli riusciva increscevole. La sua angoscia si accresceva per l'effetto della solitudine stessa, che delle tormentose sue rimembranze popolando egli andava. Di tal guisa vivendo, egli era divenuto scarno, livido, macero, più a spettro somigliante che ad uomo vivo. La tomba ch'egli agognava come

quella che dovea ricongiugnerlo alla perduta sua sposa, già si spalancava sotto al suo piede. Quando, all'improvviso, l'aspetto di un ben diverso dolore venne opportunamente a salvarlo. Un giorno ch'egli errava pe' *prati* onde questi gioghi verdeggiano, vide un giovine ch'egli conosciuto avea fiorente di salute e di brio, il quale veniva alla sua volta nella forma di un cadavere che levato siasi fuor della fossa per virtù d'incantesimo. Ei si fece a parlargli, e questi gli raccontò che afflitto da una malattia di visceri, più non gli rimaneva speranza di guarigione; onde prima di abban-

donare la cara luce, avea voluto venire a rivedere questi colli a lui cari, ed a bere per l'ultima volta il latte delle sue vacche, alle quali avea qui presso fabbricato un ricovero estivo. Parlava cotesto giovine del suo fine come di cosa inevitabile e prossima, e ne parlava con tanto rammarico, che il mio ospite ne fu commosso, e gli dimandò se gli rincrescesse il morire? Disgustato com'egli era del vivére, non sapea comprendere che potesse altrui dispiacere il sepolcro. L'infinito amore con che quell'infelice gli parlò della vita, influì efficacemente sopra l'animo del vedovo sposo. I suoi pensieri, sempre

accesi dal desiderio di raggiugnere in un altro mondo il suo amore, ne riceverono una salutifera perturbazione. Egli disse a sè stesso: « Costui tanto si accuora di morire, ed io che posso vivere, io che debbo vivere pel mio figliuolino, mi lascerò così vilmente spegnere dal mio dolore? »

Questa riflessione fu il segno del suo ritorno alla ragione ed al sentimento de' suoi primi doveri. Quella notte stessa egli chiuse le luci al sonno, di cui da trentasei giorni non avea più gustato il conforto. A poco a poco gli tornò l'appetito, le sue

forze si ristabilirono. Egli discese dal monte, ed abbandonò una solitudine che inacerbava il suo affanno. Il tempo finalmente operò il suo solito effetto, ed egli tutto trasportò nel giovinetto suo figlio quell'intenso amore che lo avea infiammato per una sposa, troppo crudelmente rapitagli da un immaturo destino.

I colli, o per meglio dire, i monti di Adrara formano un'estesissima parte della Valle Calepio. Essi dominano a ponente la Valcavallina, ed a levante il Lago Sebino. Ammantati di boschi sulle pendici, essi offrono copiosissimi pascoli sul dorso de' gio-

ghi; nella state, popolati son essi di armenti, e nell'autunno, i roccoli, piantati su tutte le eminenze, vi attraggono in buon numero i cacciatori. La veduta dall'alto di questi monti è magnifica: in alcuni tratti si scorge contemporaneamente il laghetto d'Endine nella profondità occidentale, e il vitreo specchio del Lago d'Iseo nel basso ad oriente. Noi salimmo sino sul colmo detto il Torreggio, ch'è il più eminente di questi monti, ed ove si eseguirono i lavori della triangolazione. Ammirasi da quell'altezza un anfiteatro che non ha il pari. A tramontana apresi la Val

Camonica fino oltre al dirupo di Breno; simile ad una conca, ella si allarga e si abbassa per lasciar libero il corso all'Oglio che serpeggiando la scorre. Mirasi di poi questo fiume versarsi nel lago ch' ei forma, ed il felice seno di Lovere si discopre in parte allo sguardo: chè se vi volgete dalla contraria parte, scernete ancora lo stesso fiume, già uscito dal Lago, scorrere in lontananza per le pianure del basso Bresciano. Ma ciò che maggiormente empie di stupore, gli è la triplice catena de' monti che formano le valli del Bergamasco, veduta da un' altezza pari ai sublimi

lor gioghi; e più lungi le vette che dal lato opposto guardano la Valtellina, e più lungi ancora quelle che si collegano alle alpi de' Grigioni e del Tirolo. Vi pare di avvolgervi tra un laberinto di monti, e l'occhio erra con maraviglia dalle sommità coperte di neve perpetua, fino alla turchina superficie del lago. Dirizzando poi l'occhio a levante, a mezzogiorno, a ponente, le principali città della Lombardia si sollevano da lungi nel piano, ovvero si disegnano con eleganza sul declivo de' colli.

Si ascende ai monti d'Adrara per la valle dello stesso nome, bagnata dal

fiumicello Guerna, e tutta sparsa di vigneti e di case. Lontani da ogni passaggio di gente, sotto un cielo azzurrino, possessori di pendici soleggiate e fruttifere, gli abitatori di questa valle, dimenticate le fazioni che hanno bruttato di sangue e di ruine i riposti loro ritiri altre volte, godono tra le dolcezze de' domestici affetti una vita che invidiare forse ad essi potrebbero nel tumulto delle grandi capitali i figli dell'opulenza e del fasto.

Serbatevi in sanità ed abbiatemi caro.

LETTERA XIII.

Monte di Grumello — Valle del Fico — Brugallio — Lesbia Cidonia — Chiuduno.

Di Telgate, 3 dicembre, 1824.

C. A.

Il villaggio di Telgate siede affatto in pianura. Ma di rimpetto ha la catena de' colli i quali formano l'estremo anello de' monti che succedono alle alpi. Il più vicino di questi

colli è quello che chiamano il monte di Grumello, e vi fu chi lo disse il monte d'oro, a cagione dello stragrande prodotto che rendono i suoi vigneti. Questi vigneti additano la conquista dell'industria umana sopra la ritrosa natura. Imperciocchè fu d'uopo colla polvere incendevole squarciar i greppi, sovrapporre la terra al macigno, ergere muraglie a sostegno, in somma a forza di spendii e di cure costringere il terreno a non essere ingrato ai favori del sole che da meriggio lo guarda, mentre l'alto giogo lo difende dagl'insulti della tramontana. Il conte Giulio Cesare Agosti

fu quegli che adoperossi con rara perseveranza e con miglior sapere a questa difficile impresa. Peritissimo nella coltivazione delle viti, egli ne diede alle stampe un trattato. L'ineluttabil prova della bontà del suo metodo è la ricchissima ricolta che si trae dai vigneti ch'egli ha piantato, ove prima i nudi massi sporgevano il tristo lor dorso in mezzo a pochi arboscelli bistorti.

Il monte di Grumello è vagamente distinto da molte case rusticali imbiancate, e da un'immensa cantina del mio nobile ospite, la quale da lungi rassembra un palagio. Sopra

una delle vette inferiori stanno le reliquie di una chiesa in rovina che danno singolar risalto alla scena. Ed ora che cadute sono le foglie, vaghissima comparsa pur fanno i continui tappeti di verdissim' ellera che ammantano le lunghe linee delle mura, una sull'altra sorgenti a sostenere il terreno.

Scendendo dal monte di Grumello a ponente incontrasi una Valle dilettosa e romita: la chiamano la Valle del fico, forse dalla squisitezza a cui questo frutto vien quivi.

Poco di là distante è Brugallio, villa della contessa Mosconi, che suole

passarvi lautamente alcuni giorni del tardo autunno, adducendo seco una compagnia scelta assai, benchè assai numerosa. Ella è sorella della famosa Lesbia Cidonia (la Contessa Paolina Secco-Suardi Grismondi) fatta immortale dal Mascheroni col suo immortale *Invito*. Bastevolmente bella, favellatrice spiritosissima, ornata di grazie e di brio, Lesbia Cidonia visse vagheggiata, amata, decantata, invidiata. Nulla sarebbe mancato alla sua felicità, se il chinar de' *suoi* anni non fosse stato afflitto da continue e dolorose infermità ch'ella in bei versi ha compiante. Le rime di Lesbia Ci-

donia vennero raccolte e pubblicate in Bergamo dalla stamperia Mazzoleni nel 1820. Ella scriveva in quello stile che gli Abbati, i Gesuiti e gli Arcadi aveano messo in voga nell'ultima metà del secolo scorso; stile che corruppe lo stesso sublime ingegno del Rezzonico, a maggiori voli chiamato. Ma in bocca di una donna quello stile morbido, lezioso, di soverchio adorno, forse tanto non isconviene. Oltredichè la Contessa Paolina ben sapea all' uopo sollevarsi dai bassi prati dell'Arcadia, del che fa fede il nobilissimo ed evidente suo sonetto sul passaggio delle Alpi:

Sembran da lungi questi monti un folle
Stuol di Giganti al ciel pronti a far guerra.
E tanto il capo loro alto si estolle,
Quanto il regno di Stige entra sotterra.
Qui Febo indarno appar, chè render molle
Mai non può il ghiaccio che circonda e serra
Le alpestri roccie, onde le nubi attolle
Eolo, e i suoi venti e i turbini disserra.
Qui il misero Alpigian le sue fatiche
Piange deluse, nè mai giunge raggio
Di sole estivo a maturar le spiche.
Un muto orror qui regna, e sol pel cieco
Sen delle valli s'aprono il viaggio
Gonfi torrenti che mugghiar fan l'Eco.

A malgrado di alcuni difettuzzi, questo componimento ha tanto in sè di maschia bellezza, che io vi sfido a trovarne uno nel Bondi o nel Bettinelli

che da questo lato possa reggere al suo paraggio. Gli sciolti con che la Paolina descrive il suo viaggio a Genova ed in Toscana, appalesano quanto maestrevolmente ella sapesse dipinger dal vero. Dopo di aver lodato Genova con degne parole, ella in tal guisa prosegue:

Oh dì felici, che di quello in seno
Trassi libero suol, d'affanni sgombra,
E novella bevendo aura di vita! —
Ma da sì cara sede ahi! troppo presto
Allontanarmi è forza; e già, su lieve
Legno salpando, al mar mi affido, e parto,
E sol col guardo fiso il lido amato
Io seguo ancor, che fugge e si dilegua. —
Splende tranquillo il cielo e senza nube,

Ed un'aura seconda increspa l'acque,
Che percosse da' remi mormorando
Mi portano veloce. In ogni parte
Volan qua e là sovra l'instabil piano
Baldanzose barchette, aperte vele,
Quasi liete compagne al mio viaggio. —
Folle chi crede del Nettunio regno
Alle infide lusinghe. Oh come tutto
Cambiossi al sorger della nuova aurora,
Di tenebroso chiusa infausto velo!
Escon dal carcer loro i più rabbiosi
Figli d'Eolo mugghiando, il mar s'innalza,
E flagellando la smarrita prora
Dal diritto cammin fuor la trasporta.
Vela o remo non val; di prodi, esperti,
Nerboruti nocchieri è vana ogni opra:
Ovunque io spingo il guardo, altro non vedo
Che sossopra sconvolte onde frementi,
E tetri scogli ed inaccesse rupi,

E a quanti ho intorno un gelido timore
Che mal celar si puote, io leggo in fronte.
Oh come allor de' miei paterni colli
La pace sospirai, ove dell'aure
Sol si sente il garrir entro le frondi,
E di qualche ruscello il mormorio,
Che fra muscosi sassi il corso rompe. —
Ma il lido ecco s'appressa, ecco lo afferra
Il faticato legno, e tutti a gara
Balziam festosi in sulla ferma arena.
Lieto forse così, poi che molt'ebbe
Cesare all'onde contrastato e a' venti
Coll'affannato Amicla alfin trovossi
Salvo di Epiro in quelle rive istesse
Che troppo ardito abbandonate avea.
De' passati perigli or più non rieda
A me l'immagin trista; il ciel, la via
Tutto facile arride, ed agil cocchio
Col variar de' fervidi destrieri
Già volan'o mi scorge a' Toschi lidi, ec.

La Grismondi, nel fior de' suoi anni, fece un viaggio a Parigi, e potè sclamare come l'antico trionfatore: Venni, vidi, vinsi. « Al vederla, dice il Bettinelli, i filosofi si trasmutarono in adoratori ed amanti della nuova Minerva, in figura di Venere lor presentatasi. » Voltaire, Buffon, Diderot, Lalande, Montignì, Le-Mierre, Mercier, Dorat, andarono a gara nel corteggiarla e onorarla. Havvi quasi sempre, negli uomini, un accidente principale della vita, intorno al quale *tutte* le altre idee, come secondarie, si aggruppano. Tale fu per la Grismondi quel viaggio, la cui rimembranza

ognor trapela in tutte le sue poesie posteriori. E, di fatto, qual trionfo in una donna, essere vagheggiata per la bellezza ed ammirata per l'ingegno da' più grand'uomini del suo secolo, in una città ch'era allora, ciò che forse più non è al presente, il centro d'ogni sapere, la vera sede della gentilezza Europea!

Accanto a Brugallio è Chiuduno, villaggio sulle falde d'amena collina, nel quale l'antica torre ora serve d'ornamento a un giardino. In Chiuduno, nella casa di una gentildonna che ivi villeggia, fui presente questa sera ad un'accademia di musica, quale di rado

ne offrono le stesse città. Sedeva al piano-forte il celebre Mayer; maestro a pochi secondo, e il vecchio David rinfrescava la memoria di quel canto che i primi teatri dell' Europa fece rimbombare di applausi.

Amatemi e vivete contento.

******

LETTERA XIV.

Il Romito e la bella Pellegrina, Ballata.

Di Telgate, 4 dicembre 1824.

C. A.

I versi di Lesbia Cidonia che ieri vi ho trascritti, mi hanno invogliato a ricondurmi io pure ne' floridi recessi

« Ove le Muse hanno d'errar costume. »

Laonde, giovandomi di un pensiero di

Goldsmith, ho scritto uno di que'componimenti lirici di genere patetico, a' quali gl'Inglesi sogliono applicare il titolo di *Ballata*; vocabolo tolto a prestanza dagl'Italiani, che a me parve ben fatto restituire al loco natio. Io vi mando questo poemetto e vi prego di farlo leggere all'affettuosa Emilia. Se il suo cuore si commuove un istante alle avventure del gentil Romito e della vezzosa Pellegrina, mi terrò felice di aver fatto questo ritorno nel reame della Poesia, dal quale non so ben troppo perchè io mi sia andato volontariamente in esiglio.

IL ROMITO E LA BELLA PELLEGRINA, BALLATA.

IL ROMITO.

Giovinetta Pellegrina,
Atteggiata di dolor,
Perchè vai così tapina
Della notte fra gli orror?

LA PELLEGRINA.

Vo raminga, vo soletta
Ricercando pace al cor;
Vo fuggendo la vendetta
Del crudele mio signor.

IL ROMITO.

Vieni, vieni, o sconsolata,
Varca pur la soglia umil;
Basso affetto, cura ingrata
Non alberga in questo asil.

Ma d'età sì verde ancora,
Sì fiorita di beltà,
Qual disastro t'addolora?
Chi sì misera ti fa?

LA PELLEGRINA.

Ad Amore io fui ingrata,
Ed Amore mi punì:
La mia pena è meritata
Se nel pianto passo i dì.

Di Villengo sul pendìo,
Colle ameno e lusinghier,
Vivea lieto il padre mio,
Ricco d'oro e di poter.

Sola figlia, unica erede
D'un illustre genitor,
Mille amanti io m'avea al piede,
Mille voti udía d'amor.

Ma qual suol fra gli astri in cielo
Splender l'astro del mattin;
Qual la rosa in sul suo stelo
Vince i fiori del giardin;
Tal Alfredo a tutti innante
Iva in senno ed in beltà,
Nè più vago o fido amante
Finse mai l'antica età.
« Scegli Alfredo per consorte »,
A me disse il genitor,
« Scegli Alfredo, e la tua sorte
« Fia tessuta a fila d'ôr ».
Era Alfredo a me diletto,
Era l'idol del mio cor;
Ma l'orgoglio nel mio petto
Più potente era d'amor.

8*

Lui baciar le mie catene,
  Lui soffrite e disperar,
  Lui languir fra mille pene
  M'era dolce rimirar.
M'era dolce e lieto aspetto
  Lui vedermi avvinto al piè.
  Ahi qual diedi a tanto affetto
  Troppo barbara mercè!
Ma non anco al giogo avvezzo
  Il garzon ritroso e fier,
  Il superbo mio disprezzo
  Più non seppe sostener.
Navigando ad altri lidi
  Da un'ingrata ei si partì;
  Ah che il mar ne'gorghi infidi
  L'infelice seppellì!

All'udir l'infausta sorte
  Di sì nobile amator,
  Improvviso scese a morte
  Il mio afflitto genitor.
Tutto allor l'alto delitto
  A' miei sguardi balenò,
  Ed il cor dal duol trafitto
  Troppo tardi s'umiliò.
Congedai tutti gli amanti,
  Diedi ai poveri il mio aver,
  E qui volsi i passi erranti
  Per deserto ermo sentier.
Tra i digiuni in veste umíle
  Voglio il fallo mio scontar;
  D'un amante sì gentile
  Voglio l'ombra consolar.

IL ROMITO.

Sì, consola un vero amante,
Che ognor visse fido a te;
Mira Alfredo alle tue piante,
Che ti giura eterna fè.

LA PELLEGRINA.

Giusto Cielo! a me non credo,
Quali accenti mi ferír!
Sei lo spettro tu d'Alfredo
Che mi viene ora a punir?
Deh pietà d'una pentita
Che punita è troppo già!
Ah non trarmi all'altra vita
Sul bel fiore dell'età!

IL ROMITO.

Esci, Elvira, esci d'errore,
Non già spettro menzogner,
Egli è Alfredo, ebbro d'amore,
Quel che torni a riveder.
Ben m'accolse il mar cruccioso
Nell'ondisono suo sen,
Ma scampommi un Dio pietoso,
E afferrai salvo il terren.
In quest'umile capanna
Poi mi venni ricovrar,
Della sorte mia tiranna
L'empia legge a lamentar.
Ma il destino ora è cangiato,
Ma felice or sono appien;
Io ti trovo, idolo amato,
Io ti stringo a questo sen.

Sempre a te vivrò fedele,
Sempre al fianco tuo vivrò:
Nè coll'aspre mie querele
Mai più l'aure assorderò.
Vita mia, mio dolce bene,
Cessi alfine il lagrimar;
Miglior premio alle mie pene
Non poteva il Ciel donar.

LA PELLEGRINA.

E fia ver, mio bel tesoro,
Che mi vuoi tu perdonar?
Di dolcezza, ahi lassa! io moro,
Già mi sento, o Dio! mancar.
Ma felice è la mia sorte,
Se mi premi sul tuo cor:
Ma soave mi è la morte
Nelle braccia dell'amor.

IL POETA.

Dalla gioja oppressa Elvira
Dolcemente trapassò,
Quasi fior che langue e spira
Se la grandin lo toccò.
Poi Alfredo al dì nascente
Una tomba le scavò,
E pregando Iddio clemente
Colà dentro la posò.
Ei non pianse, chè sul core
Tutto il pianto gli piombò:
Al tornar dell'altro albore
Diede un gemito e spirò.
Or due tassi nereggianti
Stendon ombra avversa al dì
Sul sepolcro dei due amanti
Cui la morte sola unì.

Pur nel cenere sotterra
L'alto incendio vive ancor,
Ed a fiore della terra
Vien nel tacito squallor.
Ma alle sole alme costanti
È concesso di scoprir
La fiammella degli amanti
Sulla tomba dei sospir.

FINE.


Digitized by Google

